Tome XX. N° 23 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Mars 1925

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Un Homme

Jean du Plessis de Grenédan

(1892-1923)

Il fut un homme de la guerre, un parmi les meilleurs, et qui mourut après les autres. Je connais ses parents, je l'ai bien connu lui-même, à l'heure où, écolier, il suivait les cours de l'externat Saint-Maurille, à Angers. Son père, professeur à l'Université catholique de l'Ouest, est aujourd'hui doyen de la Faculté de droit, officier de la Légion d'honneur au titre militaire, et lieutenant-colonel d'infanterie dans les cadres de la réserve. Car c'est un trait à retenir : de 1914 à 1918, tandis que Jean du Plessis faisait des croisières dans la Méditerranée, à bord du *Bruix* ou d'autres bâtiments, son père, de vingt-deux ans seulement son aîné, donnait, dans la guerre de tranchées, l'exemple d'une bravoure accomplie.

La famille était militaire, mais pour former l'énergique et droite volonté d'un Jean du Plessis, le milieu eût suffi. Les professeurs de l'Université catholique, choisis dans divers diocèses de l'Ouest, par Mgr Freppel et les premiers évêques

protecteurs, en 1875, dès le vote de la loi de liberté de l'enseignement supérieur, se groupèrent tout de suite en une société si bien assortie, simple, cordiale et laborieuse qu'il me semble qu'une meilleure ne se puisse voir. C'est dans cet admirable milieu moral que Jean du Plessis devait grandir ; son père, le comte du Plessis, un certain temps après la fondation de l'Université, ayant été agrégé à la Faculté de droit, Jean devait trouver là des amitiés, des exemples et des traditions. Dans ces ménages catholiques, où les enfants étaient nombreux, une éducation pieuse, intelligente et tendre ne pouvait manquer de préparer quelques êtres d'élite. Il y en eut. Quatre au moins se sont montrés des chefs, ou des hommes doués de toutes les vertus qui font les chefs, à l'âge où la plupart cherchent surtout à plaire. Deux sont célèbres, et l'on parlera d'eux toutes les fois qu'on voudra faire honneur à la France de cet esprit d'initiative, d'audace, de bonté dans l'exercice de l'autorité, qui est un signe de parfaite civilisation. Le premier s'est appelé Paul Henry. Simple enseigne de vaisseau, chargé, en 1900, de défendre la cathédrale, les hôpitaux, les écoles chrétiennes de Pékin, toute une concession dénommée Pé'-Tang, contre les Boxers, à la tête de 30 matelots français et de 10 matelots italiens, il a soutenu un siège de deux mois, animé de son énergie et de son espérance tout un peuple, sauvé 3 000 chrétiens réfugiés, et laissé, en mourant, des notes, des lettres, qui montrent où était le principe de sa force : dans l'invincible foi, dans l'éducation reçue. De même, Jean du Plessis, le dernier en date, marin lui aussi, devenu pilote de dirigeable et commandant du *Dixmude*, a été l'objet de l'attention passionnée, puis de l'admiration du monde entier, dans la lutte qu'il a soutenue contre la tempête, à bord de son grand navire aérien, et où il a trouvé la mort. A côté de ceux-là, si nous avions encore un trouvère, un chanteur des jeunesses valeureuses, on verrait paraître les deux frères Jac, Charles et Yves, camarades de Jean du Plessis, fils, comme lui et comme Paul Henry, d'un professeur de l'Université libre de l'Ouest, petit-fils d'un premier président de Cour d'appel, et tous les deux tombés à la guerre ; le plus jeune d'abord, — il n'avait que vingt et un ans, — l'aîné peu après le jeune, l'un et l'autre marqués, semblait-il, pour le rayonnement et pour les belles destinées : Charles d'esprit lucide, observateur et mordant, homme

d'action préparé aux affaires, chez qui se devinait l'aptitude à conduire quelque grande entreprise hardie ; le jeune, bien ferme aussi, mais plus secrètement, nature exquise, rêveuse et spirituelle, l'un des causeurs-nés que j'ai rencontrés, saint-cyrien de première année, de la promotion « Croix du drapeau », dont il ne revint, à Saint-Cyr, que quatre-vingts jeunes officiers ; Yves qui disait : « Je serais heureux d'avoir la mort de Paul Henry, mon modèle de toujours », et qui fut exaucé. C'étaient quatre vaillants, dont deux seulement firent tout l'ouvrage dont tous les quatre étaient capables ; quatre beaux jeunes hommes ; quatre Bretons nourris en terre d'Anjou, instruits, croyants et fiers.

L'histoire de Jean du Plessis vient d'être écrite (1). Je le revois très nettement, marchant devant moi, dans son uniforme sévère d'enseigne de vaisseau : le mot d'athlète convenait parfaitement à ce grand corps, bien bâti, d'allure aisée, blond de cheveux, machine toute neuve et souple à merveille. Quand je disais : « Voyageur, où serez-vous demain? je vous envie, moi qui ne peux seulement imaginer une fumée sur la mer sans désirer de monter à bord », il se détournait ; je voyais ce visage plein, ce front découvert, ces yeux gris qui regardaient bien droit, intelligents, fermes malgré le petit sourire des lèvres rasées, et puis ce teint rose encore, qui disait aussi la jeunesse de cette force intacte.

La vie, ce fut bien court pour lui. Les événements n'y sont pas nombreux. Carrière de marin : écoles, voyages, croisières, et puis, tout à coup, l'ordre de suivre les cours d'aéronautique, un autre océan qui s'ouvre, plus dangereux que le premier, les randonnées dans les airs, l'honneur de commander la plus grande unité de notre flotte aérienne, la preuve, donnée vingt fois, de la supériorité de ce jeune chef, la tourmente, la lutte, la mort. Si l'on veut de plus grandes précisions, je dirai que Jean du Plessis a suivi, au collège de Vaugirard, puis au lycée Saint-Louis, — la maison de Vaugirard ayant été rapinée, vendue, transformée, — les cours de préparation à la marine ; qu'il a été admis au *Borda* en 1909, et que, ce jour-là, il a écrit, sur son cahier de notes, ces mots par quoi la qualité de l'éducation se trouve jugée et la vigueur d'une âme révélée : « Je suis reçu. O mon Dieu,

(1) *La Vie héroïque de Jean du Plessis*, par le comte J. du Plessis de Grenédan, un volume in-8°. Plon-Nourrit, Paris.

merci ! Quelle grâce, mais aussi quelle responsabilité !... Prenez ma vie, plutôt que la vanité, l'orgueil, la sensualité ne prennent mon cœur. Officier de marine, quelle joie ! Me voilà devenu esclave, mais esclave de mon pays ! » Il avait dix-huit ans. Il passe deux ans à l'École navale, est embarqué en 1911, comme aspirant, sur le *Duguay-Trouin*, qui fait faire deux grands voyages aux élèves-officiers, l'un aux Antilles, l'autre dans les mers européennes. Le 16 août 1912, il est promu enseigne de vaisseau de seconde classe, et envoyé en Orient, sur le croiseur *Bruix*. Il ne quittera plus guère la Méditerranée, que pour une campagne sur les côtes du Cameroun, au début de la guerre. C'est dans les tranchées d'une petite île, à une demi-portée de canon des côtes de l'Asie Mineure, qu'au début de 1917, Jean du Plessis reçoit un ordre du commandant en chef qui l'envoie inopinément suivre, à Saint-Cyr, les cours de « pilote de dirigeable », et que l'enseigne de première classe écrit, sur son carnet : « De quoi s'agit-il au juste? Je l'ignore encore, à l'heure qu'il est. » Il s'agissait de changer d'arme, de s'adapter au métier le plus périlleux, de donner la preuve d'extraordinaires qualités professionnelles, et de périr glorieusement, laissant l'exemple à ceux qui vont venir.

Je puis maintenant grouper quelques extraits de lettres ou de carnets, et composer ainsi le portrait de Jean du Plessis. Portrait par lui-même : car tous les traits auront été tracés par l'enfant, l'aspirant, l'enseigne, le lieutenant de vaisseau, qui se sera peint au naturel, sans pose, pour l'intime famille qu'on ne veut pas tromper. Il nous importe à tous de savoir ce que peut un jeune homme élevé à la chrétienne, qui prie, qui communie ; ce que, dans une âme volontairement docile, développe de puissance de sacrifice, de loyauté, de joie, de grandeur enfin, l'habitude de juger le monde, la vie, la mort, d'après l'Évangile divin. La leçon est là ; le dernier acte, tout glorieux, ne se sépare point de l'obscur commencement : il est amené, expliqué, commandé virtuellement par trente années de préparation.

Quelques traits de caractère. — Tout jeune, il est ardent au jeu, franc, communicatif. Quand on lui parle de l'avenir, il répond : « Je veux être commandant, pour commander à mon frère. » A quatorze ans, pendant un voyage dans les montagnes du Tyrol et de la Suisse, l'idée de vocation

s'affirme ; il veut entrer à l'École navale, et, aussitôt, propose de se priver de vacances, d'abandonner les excursions qui le ravissent. Voici mon projet, écrit-il : « Retourner tout seul et tout droit en France ; laisser papa, mon frère et mon ami en Suisse, et pouvoir commencer mes leçons d'anglais le 12 septembre... Que voulez-vous ! je ne verrais la Suisse que le cœur gros, m'accablant de reproches... C'est peut-être tout mon avenir que je manque. »

Les premiers temps de la préparation à Navale, il est troublé par le souvenir de ceux qu'il a quittés. « Je ne puis me faire à l'idée de ne plus vous voir, ni le matin, ni le soir. » Il souffre, de l'absence des siens, au point de s'interroger de nouveau, de douter de son rêve : si je n'étais pas marin, après tout, si je faisais... Correspondance échangée, là-dessus, avec les parents ; puis rétablissement dans la paix. La Marine demeure victorieuse. Jean ressemble au novice qui prononce ses grands vœux, après une retraite. « Tout ce que vous me dites sur la vie de marin, écrit-il à son père, je l'accepte sans discussion ; mais j'ai quelque chose, dans ma nature, qui me pousse vers la difficulté, tant extérieure qu'intérieure. J'ai pour principe que, plus on travaille, plus on est heureux. Quant aux peines du cœur, si elles ne venaient pas des autres, en étant très énergique et très actif, on arriverait assez vite à n'en plus avoir. Enfin, il est des larmes qui font du bien, et rendent plus heureux. Je crois que j'en ai fait l'expérience ces jours-ci. Si je me trompe, dites-le-moi : je redresserai mes idées. »

Il navigue déjà depuis longtemps, il a vingt-deux ans, lorsque sa mère, — toutes les mères, — fait allusion au temps qui va venir, à quelque « établissement » souhaitable, au rêve que forment les jeunesses, et, avec plus de ferveur que les autres, les jeunesses pures. J'aime la réponse que l'enseigne Jean lui adresse. Elle est marine ; on pourrait la juger vaniteuse, on aurait tort : elle est sensée. Il la date de Bizerte. « Ce dont vous me parlez, il faut bien que j'y songe ; mais au fond, la seule femme que je voudrais épouser est celle qui considérera comme un honneur de m'épouser. Parfaitement. Ne vous étonnez pas. Il me semble que c'est un honneur, pour une femme, d'être appelée à s'élever au-dessus d'elle-même. Or, pour être une femme de marin, il faut, en vérité, s'élever au-dessus de soi-même. Il faut avoir le courage de se dire que l'on sera souvent seule, aux prises avec

toutes sortes de difficultés : difficultés pratiques, difficultés morales, elles ne manquent, ni les unes, ni les autres, dans le monde maritime. Il faut se dire que, à l'inverse des autres femmes, on sera, en réalité, le vrai chef de famille... La majorité des femmes d'officiers de marine le déplorent. Je voudrais, au contraire, que la mienne en fût fière, en chrétienne qui est fière des croix que la vie lui apporte. »

L'homme de métier. — Le mot essentiel, le mot portegraine, il l'a dit en entrant au *Borda*, et je l'ai cité : « Me voilà devenu esclave, mais esclave de mon pays. » Dès les premières semaines à l'École navale, Jean éprouve, à apprendre les petites choses du métier, une joie naïve et fondée sur la mystérieuse vocation. Temps de fiançailles où le fiancé va disant : « Comme elle est faite pour moi ! Comme je l'ai bien choisie ! » Voyez plutôt : « Ma série a débuté par le canotage. On nous a fait passer nos cirés, c'est-à-dire nos vêtements goudronnés, et nous avons embarqué dans un large canot. La mer était très douce, le vent très violent. J'enviais nos anciens, qui étaient partis sur le *Bougainville*, au large. Un maître nous apprenait la manœuvre, et nous recommandait de tenir nos avirons « horizontales ». Nous sommes ensuite montés dans notre batterie, apprendre à faire des nœuds. Rien de plus amusant ni de plus ingénieux. C'est tout un art, et, pour certains, c'est un art un peu chinois. Pour moi, j'ai eu tout de suite le doigté. Dans la soirée, nous avons recommencé à faire des nœuds, puis nous sommes allés à la *Parisienne* : c'est l'école des gabiers. Nous avons grimpé à la première vergue, celle d'artimon, la plus près du filet. Nous avons cargué la voile. Je me suis amusé comme un dieu. Le vent soufflait fort, mais ça ne fait rien : on est joliment bien là-haut ! »

Six mois plus tard, une phrase, dans une lettre à sa mère, montre que ce grand enfant est un homme : « J'ai refusé une invitation pour après-demain, chez le colonel X... C'est costumé, et j'aime mieux m'abstenir, en carême. »

Pendant le premier voyage d'études, il fait, sur le torpilleur l'*Audacieux*, le trajet des côtes de l'Écosse à Anvers. Même note : « J'ai été très content de mes trois jours de mer ; mais cela a achevé de m'éreinter. Vous n'avez pas idée de la vie que nous avons menée. Maintenant, je me sens capable de rire au nez de quiconque prétendra avoir fait

quelque chose de pénible. Songez que nous couchions dans l'avant du torpilleur, douze élèves et dix-huit hommes d'équipage, accrochés les uns aux autres dans un espace ayant de sept à huit mètres de long sur deux mètres cinquante de large, au plus. C'est là que nous mangions, et que nous avions nos vêtements. Le premier jour, je suis resté de 11 heures du matin à 5 heures du soir dans la machine, la moitié du temps en chaufferie, à casser des briquettes de charbon, à rouler sur le dos dans les soutes, et à charger les fourneaux, puis, l'autre moitié du temps, aux volants des mises en train, dans un endroit où il fait tout le temps plus de quarante degrés, et où l'on respire plus de vapeur que d'air. J'admire rudement les chauffeurs. »

Pesez bien ces propos d'un homme de vingt ans. Les trois conditions premières qui font un vrai chef, il les a déjà : il admire, il aime ceux qu'il va commander ; il est rude à lui-même, capable de se priver d'un plaisir de son âge, par discipline chrétienne ; il est fier de servir. Qui a cela se possède bien, et peut commander ; qui a cela voit le devoir, et peut conseiller. L'expérience du métier, c'est affaire de temps, l'acquêt commun au chef et au non-chef. Avant d'être un savant, un chef est une âme. En voici une, et qui progresse. Dieu merci, elle ne cherche point à s'analyser elle-même, pour le public ; d'humbles faits, des intentions, des imaginations, le secret de la vie quotidienne, indiqué au galop dans une lettre, elle dit les choses et les oublie : quel meilleur témoin, et qui n'a pas besoin de prêter serment ! Au commencement de 1913, Jean prévoit, on assure autour de lui que le *Bruix* ira, vers la fin du printemps, en Tunisie, pour y être recaréné. Il veut faire venir, à ses frais, la famille à Tunis. « Peut-être aurai-je une permission de dix à douze jours, et il serait tout à fait charmant de la passer ensemble ! Je m'engage à faire parvenir à papa, à l'échéance de juin, 1 300 francs. Je pense qu'avec les agences, vous auriez, à bon compte, un billet circulaire... Si mes offres paraissent trop faibles, je pourrai très facilement, au jour de l'an 1914, faire parvenir encore 2 000 francs. Voilà donc 3 300 francs tout trouvés... Je pense que, alors, la question pécuniaire ne sera même plus agitée. » Puis, le projet n'ayant pu être accompli, l'enseigne, qui se trouve riche, fait une autre proposition : « Cela ne m'empêchera pas de vous envoyer mes humbles économies, et cela ne vous empêchera pas, non

plus, je le souhaite de tout mon cœur, de les considérer comme vôtres... Ma foi, si je puis, dans mes deux ans de campagne, augmenter vos revenus annuels de 2 000 francs, j'en aurai une grande joie. »

Le prodigue pense également à ses matelots :

« Voudriez-vous me faire parvenir, par retour du courrier, une brochure quelconque parlant football (association et rugby), et donnant les règles? Voyant le désir de mes hommes de jouer, j'ai organisé des jeux, et cela marche très bien. Nous avons un équipage excellent, et c'est un vrai plaisir de s'occuper de ces braves gens, d'autant plus, pour moi, que je sens qu'ils me sont vraiment reconnaissants. Ils ont si peu de distractions, à bord, et si peu, à terre, hors le caboulot ! C'est merveilleux de voir comment ils conservent, malgré cela, leur entrain. »

Un peu plus tard :

« Je ne sais pas ce que je leur ai fait, à ces braves gens, mais ils m'aiment vraiment. Ils sont même intempestifs dans leur sympathie, et la disent un peu trop haut. A Alexandrie, on venait me voir un peu comme une bête curieuse, tant mes hommes avaient raconté des tas de choses sur mon compte. Je m'occupe sérieusement à leur faire aimer le service... Un des derniers Condé, qui fut général vers la fin de la monarchie, disait qu'avec une parole on mène un Français au bout du monde, et qu'on en fait un malfaiteur avec un coup de bâton. C'est une phrase étonnamment juste. »

Quelques mois plus tard, à Salonique, Jean du Plessis a réussi à organiser une équipe de football, — disons « balle au pied », ce sera beaucoup mieux, — et à la faire descendre à terre, « malgré l'opposition formelle du frégaton, et l'opposition inavouée du commandant ». Il a usé de beaucoup de patience pour obtenir cette victoire sur la « terrible routine ». Il dira, une autre fois : « C'est difficile, pour nous, de faire quelque chose directement pour nos marins. »

Ce très jeune officier est un discipliné, il obéira si l'ordre est dans l'ordre, mais après avoir, avec ténacité, essayé de faire prévaloir son sentiment. En tout cas, il gardera la liberté de juger. Il en usera toujours. On peut le trouver sévère, en quelques occasions, quand il parle de certains de ses supérieurs : on ne l'accusera ni de servilité, ni de platitude. Les erreurs qu'il relève le plus vivement, dans ses

lettres, ne lui ont porté, à lui-même, aucun préjudice : mais elles vont, à son avis, contre le bien du service. Il s'en plaint, il ne mâche pas les mots : cette indépendance, dans la soumission due et acceptée, a toujours été de France. Elle a, pour contre-partie, l'enthousiaste attachement, l'admiration pleine, le dévouement illimité, lorsque le chef est digne de son rang et de son droit. Dans la guerre de 1914, les chefs de section doués de ce tempérament, soucieux du bien-être et du moral de la troupe, ménagers de la fatigue et de la vie de leurs hommes, et, dans ce rôle, capables de défendre avec vivacité, avec rudesse même, ce qu'ils croient être le mieux, ont été les plus utiles de tous. L'immédiate affection les remercie, et cependant, ils ne cherchent pas la popularité. « Ma chambre est pire qu'un confessionnal. Ça ne désemplit pas. Je crois que je suis trop faible envers les hommes. Enfin ! on les traite si mal qu'il faut bien les défendre un peu. Une seule chose me navre, c'est de voir périodiquement disparaître mes grands enfants. A vrai dire, il en revient de nouveaux : mais il faut apprendre à les connaître, ce qui est plus long. »

L'homme qui a écrit ces lignes, à Beyrouth, en novembre 1913, est, au fond, de ces tendres qu'émeut tout le temps l'idée de justice. Dans nos sociétés, dites démocratiques, l'autorité d'un quiconque est tellement emmaillotée, que le caractère de ceux qui l'exercent n'apparaît pas souvent ; je crois que ce que cherchent tant de pauvres gens, c'est cependant cela, à tous les degrés du commandement : une conscience armée. Les intérêts armés, ou les passions armées, c'est ce que nous avons. L'universel mécontentement du monde n'a guère d'autre cause.

Les lectures. — Quel signe encore que celui-là ! Que lit-il, ce petit aspirant, cet enseigne de vaisseau qui navigue dans la Méditerranée? Il a commencé par acheter des reproductions de tableaux du Louvre, pour en orner sa chambre ; puis, voyageant le long des côtes du Péloponèse, il entend le conseil de l'Hymette et celui du Pirée tout ensemble : il se met à apprendre le grec moderne, et à relire l'histoire de l'ancienne Grèce. Pour trente francs, il a acheté une « collection de chefs-d'œuvre » où l'on trouve Molière, Corneille, Racine, La Fontaine, « les préférés depuis toujours », La Bruyère, Montesquieu, Beaumarchais, Hugo, Saint-Simon, auxquels il ajoute Ségur, Vandal, Bergson, William James,

Henri Poincaré, et la *Vie dévote* de saint François de Sales ! Durant une escale, à Trieste, il traduit Platon, et son enthousiasme s'exprime dans cette phrase naïve : « Pourquoi n'écrit-on plus de livres comme celui-là ? Je voudrais que tous les livres n'aient que dix pages, dix pages comme celles qui composent un dialogue de Platon, et que l'on puisse relire sans se lasser. Il me semble que j'ai toute la lumière de la Grèce dans l'esprit, quand je sors de cette lecture. » Cette étude du grec n'est point une vaine gageure. L'effort est continué. Les lettres du temps de la guerre citent encore, parmi les livres que l'officier emprunte : le *Saint François* de Joergensen, *la Montée du Carmel* de saint Jean de la Croix, les œuvres principales de Bossuet, *Vers un ordre social chrétien*, du marquis de la Tour du Pin ; elles mentionnent les discours de Démosthène, que le jeune officier lit à peu près à livre ouvert, Epictète, Sophocle ; elles font une place à part aux Évangiles, qu'il étudie et compare entre eux, et à la Bible dont il dit : « Chaque soir, avant de m'endormir, j'ouvre ma bible, et j'y trouve une sève d'énergie intarissable. Nous voyons ce qu'ont vu les prophètes : et la Bible devient un manuel d'histoire contemporaine. »

C'est que, tout l'a dit déjà, mais il faut en donner l'aveu écrit et signé de cette main de combattant, Jean du Plessis est d'abord un chrétien, fier et sûr de sa foi, résolu à la mieux connaître chaque jour, afin, chaque jour, de la mieux défendre. Ils sont nombreux ceux qui lui ressemblent, dans les générations nouvelles. Rien de plus ridicule que ce vieux cliché du journal ou du roman pauvre, où la prière et l'adoration semblent être réservées aux seules femmes, et encore aux seules femmes vieilles et biscornues, afin, sans doute, qu'il apparaisse, aux yeux du lecteur, que la fin de la religion est attendue d'un moment à l'autre. On fera bien, désormais, de mettre des hommes dans ces descriptions des cérémonies religieuses, et de les représenter au vrai, c'est-à-dire très « conscients », très déterminés, sans pose et sans peur d'aucune sorte. Jean du Plessis appartenait à cette élite aux rangs pressés, qui se battit si bien pour la France contre le premier barbare, et qui la sauvera des autres. C'est pourquoi je citerai ici, par ordre de dates, des phrases de son journal ou de ses lettres, écrites à des dates assez éloignées, identiques par la fermeté, la confiance, l'ardeur, la beauté de la foi.

L'homme de foi. — Au moment où il se prépare au concours de l'École navale : « Mon Dieu, que la tâche est rude ! que je me sens las, épuisé !... Je suis loin de ceux que j'aime, je travaille des matières que je n'apprécie guère, et d'une façon à rendre fou, en quelques années, le cerveau le plus solide. Si je manque la Marine, je ne serai préparé pour aucune autre école... Enfin, que votre volonté soit faite ! Si vous me donnez votre grâce en ce monde et votre gloire dans l'autre, j'aurai accompli ma fin. Qu'importe que je l'accomplisse d'une façon ou d'une autre? Puisque cette façon a été choisie par vous, je l'accepte, et je vous demande de l'accepter de tout mon cœur. »

« Faites que cette dix-huitième année soit bonne à vos yeux ! Donnez-moi votre grâce, et j'aurai le courage de me corriger... Je prends des résolutions intimes et je passe un traité avec vous. Je vous reconnais pour souverain Maître de tout mon être : mais, puisque je suis votre propriété, défendez-moi contre vos ennemis, qui sont aussi les miens... Vous savez, ô Vierge Marie, quel amour je vous ai voué. Vous savez quelles émotions ont étreint mon cœur à Lourdes. Je vous promets de me mettre chaque jour sous votre protection, et de vous saluer, tant que j'aurai ma raison, du même salut que l'ange... Et puis, si cela rentre dans vos vues sur moi, accordez-moi d'être marin et de faire, là ou partout ailleurs, mon devoir de chrétien et de Français ! »

Port-Saïd, novembre 1913. — « Nous avons souvent, dans l'élément jeune du carré, de grandes discussions philosophiques et théologiques, et je m'aperçois que, quand on a lu avec un peu d'attention le vieux Bossuet, on est singulièrement armé pour la bataille. En y joignant un peu de Pascal et de bon sens, on se sent terriblement solide. »

Trieste, février 1914 : « J'ai un de mes camarades qui est un garçon bien intelligent, et qui a un caractère délicieux, mais qui, malheureusement, ne croit pas. Nous discutons souvent ensemble et, toujours, nous arrivons aux mêmes conclusions. Nous concluons que si vraiment nous cherchons Dieu, c'est que nous le voyons, que nous le rencontrons autour de nous. Ceux qui cherchent la foi ont vu la lumière, mais ne savent pas encore d'où elle vient. On ne cherche pas quelque chose que l'on sait ne pas exister... Par ailleurs, je lis, à toutes petites étapes, le *Criton* dans le texte. Platon m'enchante par sa divine simplicité. Il

parle vraiment le plus beau langage que l'on puisse rêver. »

Dakar, 1er décembre 1914 : « J'ai communié et j'ai eu la messe ce matin, pour la première fois depuis la dernière quinzaine de juillet. J'ai prié de tout mon cœur pour vous. Dieu est si bon ! Vous n'avez pas idée des grâces qu'il m'a données depuis le début de la guerre. Il a changé ma vie, ma manière d'être, sans que j'aie rien fait pour cela... Mon ami était avec moi, ce matin, et il a accompli ses devoirs religieux comme un bon catholique qu'il est maintenant... N'est-ce pas admirable, la grâce de Dieu? Qu'elle soit avec vous, et qu'elle vous donne la belle paix sereine de l'Évangile ! »

Toulon, 14 janvier 1915, après l'ordre de départ. — « Maintenant ça va être les grands silences... Nous allons dans une mer plus incertaine que celle d'où nous venons, et nous pouvons disparaître, d'un moment à l'autre : au revoir, mon cher papa. Priez bien pour moi, et, si je meurs, ne me pleurez pas. Priez seulement davantage, car j'arriverai dans l'autre monde les mains très vides... Faute de mieux, je m'efforce de faire le sacrifice le plus complet de ma vie. »

4 mai 1915, *mer Ionienne* : « Mon Dieu, faites que toute ma vie je me penche sur mon tombeau, comme sur le berceau où, enfant pour la seconde fois, la mort doit me déposer et m'abandonner à tout jamais ! »

Salonique : « Il me prend, par moments, un grand désir d'être un jour parmi les victimes de cette guerre. La mort pleinement acceptée me paraît être la suprême récompense, parce que le courage nécessaire à un tel sacrifice est une grâce immense. Puis, quand ce beau rêve a disparu, je me dégoûte d'oser aspirer à un honneur dont je suis si parfaitement indigne. »

A propos d'un projet de mariage pour un de ses amis, avril 1920 : « On ne saurait prendre trop de renseignements sur le point de la religion. L'argent n'est rien. Il vaut mieux savoir dire son chapelet que de posséder une aisance honorable. »

Pour achever l'esquisse de ce caractère, d'après la biographie qui est très documentée, je citerai encore une lettre, écrite de Berlin le 18 avril 1920. Jean du Plessis, qui ne demande aucun poste, aucune faveur, qui ne se fait pas recommander, reçoit inopinément l'ordre, dans une tranchée-abri de la côte d'Asie Mineure, le 2 mars 1917, de rentrer en France pour suivre les cours de pilote de dirigeable. Il

suit les cours à Saint-Cyr, fait un voyage d'essai à bord d'un dirigeable, est nommé commandant d'une unité de la flotte aérienne, l'A. T. 2, à Aubagne, près de Marseille, puis envoyé au centre aéronautique de Cuers-Pierrefeu. Ses chefs ne tardent pas à remarquer l'exceptionnelle valeur de l'officier, sa puissance de travail, son jugement prompt, ses connaissances acquises dans une science si nouvelle et son aptitude pour un art encore sans traditions. Une commission va se rendre en Allemagne, et sera chargée du contrôle aéronautique. Il est désigné pour en faire partie. En janvier 1920, il est à Berlin. Ses lettres « d'inspecteur » de l'armement allemand, très intéressantes et vivantes, sont presque toutes adressées à sa femme. Car, entre temps, au retour des croisières en Méditerranée, à la fin de 1917, il avait épousé la fille du général Léon Malcor. Et c'est à sa femme que, de Berlin, le 18 avril 1920, il écrit la lettre qui, peut-être, laisse le mieux voir ce qu'était ce jeune chef, quel esprit sûr, quelle conscience, quel cœur aussi. Dans la marine, le bruit avait couru que Jean du Plessis recevrait livraison du zeppelin livré par l'Allemagne, d'après le traité de paix et, à côté de l'officier allemand, ferait le voyage de Friedrichshafen en France, mais qu'il ne serait point, ensuite, nommé commandant de ce grand dirigeable rigide, et qu'un autre officier serait appelé à cet honneur et à ce danger de conduire le *Dixmude* jusqu'à la Méditerranée. Là-dessus, émoi des parents, qui s'indignent du passe-droit, et projettent de « faire agir » quelque influence. Jean répond aussitôt :

« Il faudra venir dès que je vous le dirai, ma Lucy ; car, si je fais la traversée sur le zeppelin de Friedrichshafen qui doit être livré à la France, rien ne prouve que j'en revienne. Je ne veux pas mettre les choses au tragique. Je les envisage, au contraire, avec calme : mais il vaut mieux être prêt, et, si le bon Dieu me veut, qu'il me prenne. Il est le Maître. Il est bien évident que, avec les Boches, il ne faut compter que sur la Providence.

« Cette question des zeppelins, ni papa ni vous ne la voyez comme je la vois. Il ne faut absolument pas faire la moindre démarche. On me connaît assez pour me choisir, si l'on m'estime capable d'en commander un ; mais il serait criminel, de ma part, d'essayer de prendre la place d'un autre, qui peut m'être très supérieur. Car, commander un de ces instruments, sans avoir jamais mis les pieds à bord,

autrement que dans un hangar, est une chose extrêmement difficile. Il faudra à peu près autant de sang-froid qu'en ont eu les premiers aviateurs.

« Je connais assez bien la question pour me rendre compte du problème que soulève le pilotage de ces appareils gigantesques. Les Allemands ne confiaient leur manœuvre qu'à des gens ayant navigué au moins un an à leur bord. Vous voyez donc qu'il faudra, du premier coup, faire aussi bien que de vieux pilotes. Si on ne risquait que sa propre existence, ce serait parfait ; mais il y a trente hommes d'équipage : voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue. Ceux qui sont chargés de désigner le personnel pour ces ballons ont une très lourde responsabilité. Il faut les laisser libres, et ne les influencer en rien. Il vaut peut-être mieux désigner quelqu'un de bien entraîné, que moi qui n'ai pas volé depuis deux ans. Je sais bien que ce n'est pas de ma faute, et que je n'ai pas demandé à venir à Cuers ; mais il faut être joliment prudent dans un choix aussi grave. Si l'on me choisit, j'en serai fier, mais si on me met de côté, je ne songerai pas à m'en plaindre. »

On ne pourrait guère citer, d'un officier qui attend une nomination au choix, et qui la mérite, une plus belle lettre, soit dans nos temps, soit dans le long passé militaire de la France. Deux petites phrases y brillent, à mon avis, d'un éclat singulier, elles sont d'un cœur intrépide et fraternel, à peu près sûr de lui-même, mais prêt à céder la chance à qui en sera mieux digne : « Il serait criminel de ma part d'essayer de prendre la place d'un autre qui peut m'être très supérieur ;... si on ne risquait que sa propre existence, ce serait parfait, mais il y a trente hommes d'équipage... »

Là, et dans la lente préparation qui a conduit cet homme jeune à une telle perfection, est l'intérêt majeur du livre. Ce qui suivra ne sera que la conséquence et le triomphe d'une éducation achevée. Laquelle? la chrétienne. Ce jeune du Plessis, comme son aîné Paul Henry, comme ses camarades Charles et Yves Jac, a été, il aurait été, à n'importe quelle époque de notre histoire, l'homme de tout le devoir. Je le vois au temps de saint Louis, et je le vois à Fontenoy. Tous les quatre, — et que de noms je pourrais ajouter ! — ils furent pleinement de France ; tous quatre ils la servirent dans leur courte vie, puis dans la mort acceptée. Ils continuent de la servir par l'exemple qui dure. Cette éducation-là, un nombre immense de nos jeunes gens, malgré les appa-

rences, l'ont reçue, plus ou moins, jusqu'ici : respirer l'air de France, avoir, dans ses veines, du sang de France, c'est être capable de sacrifice, capable de donner sa vie, comme un sou à la quête, quand elle passe, la belle voilée, disant : « Pour la patrie, s'il vous plaît. » Les héros de toutes provinces et de tous milieux, dans la guerre de 1914, obéissaient à de vieux grands-pères inconnus, ils pensaient chrétien, bien souvent sans le savoir, quand ils demeuraient dans la gêne et dans le danger, si longtemps, retrouvant l'habitude, qui était dans la race baptisée, de se dévouer. Mais les plus parfaits avaient conscience de ce que la foi en Dieu ajoute à la valeur, et, travaillant leur courage, ils le faisaient plus doux, plus égal et plus proche de sa source. Nul Français de ce temps n'a valu mieux que ce jeune du Plessis. Et quels témoignages l'ont proclamé, lorsque la mort l'a transformé, tout à coup, aux yeux du monde entier, en un personnage de l'histoire et presque de la légende.

Le *Dixmude*, le commandant du *Dixmude!* Personne qui ne se souvienne, quand ces noms-là sont prononcés. Les Allemands, obligés par le traité à livrer leur zeppelin, l'ont donc amené jusqu'à Maubeuge. Ils n'ont pas donné un renseignement, pas une explication. En prenant congé de Jean du Plessis, seul passager qu'ils eussent pris à leur bord, ils lui disaient : « Voilà un ballon qui ne sortira pas d'ici, ou s'il en sort, vous vous casserez la figure avec. » Un mois plus tard, le commandant « sait » son zeppelin par cœur, et il le mène des confins de la Belgique aux rives de la Méditerranée, le 11 août 1920. Le succès est magnifique. Tout le monde félicite le jeune commandant du *Dixmude*, excepté le gouvernement, qui est ailleurs.

On dit à Jean : « Vous allez être fait chevalier de la Légion d'honneur et vous l'aurez bien mérité ! » Il sourit. Il avait écrit à sa femme : « Nous avons fait une belle chose, et les Boches peuvent serrer les poings. C'est là une grande récompense, la seule que je demande... » Un de ses grands chefs, qui le vit dans ces temps-là, disait : « Caractère sans une paille. »

Les gloires, chez nous, sont très surveillées, et, autant que possible, mises au hangar. On ne leur permet pas de sortir, du moins tout de suite. La jalousie et la peur, princesses politiques, espèrent que la rouille s'y mettra. Le dirigeable, pour diverses raisons, dont celles-là, ne reprend les airs

que *trois ans plus tard*, le 2 août 1923. Il fait un voyage d'essai magnifique et probant : Hyères, Saint-Raphaël, Nice, Menton, Toulon, Marseille, Berre, Aigues-Mortes, Toulon. Huit jours après, il survole la Corse. Le 30 août, il raye, de son ombre rapide, les Baléares, atteint les côtes d'Algérie, les suit de Philippeville à Tunis, retraverse la Méditerranée, gagne la Sardaigne, puis la Corse, puis le rivage de Provence, après 50 heures de vol. Le 27 septembre, Jean du Plessis bat le record de durée, le *Dixmude* ayant tenu l'air pendant 119 heures, et parcouru 8 000 kilomètres. Du 17 au 19 octobre, il suit encore un immense itinéraire au-dessus de la France. Tout va bien : pas d'avarie.

A ce moment, ayant l'expérience de la conduite des dirigeables rigides, et une connaissance approfondie de tout leur mécanisme, homme d'initiative et de larges projets, il cherche à convaincre quelques hommes, ceux du jour qui écoutent, de la nécessité, pour nous, de construire ces grands vaisseaux de l'air. « Je vous assure que, désormais, on peut y aller carrément. Les Allemands ont passé à côté de la question. Croyez-moi, il faut les plaquer. » Il voudrait que Rochefort fût transformé en arsenal aéronautique, maritime et militaire. « Nous avons, en France, tout ce qu'il faut pour faire ce qu'ont fait les étrangers, et même beaucoup mieux. Après 500 heures de vol sur rigide, j'ai acquis la certitude que les maîtres de l'art, en l'espèce zeppelin, n'avaient été que des metteurs au point, peu rapides d'esprit. »

Paroles françaises et paroles testamentaires. Le *Dixmude* ne sortira plus que deux fois, et, les deux fois, il rencontrera l'orage. La première, il y échappera, entre Bizerte et la Sardaigne. La seconde, après une immense randonnée de Toulon à In Salah du Sahara, d'In Salah à Biskra, de Biskra aux rives africaines de la Méditerranée, cherchant le chemin de France par-dessus la Sicile, le dirigeable, attaqué par les nuages, sans ligne de retraite à cause de l'état du ciel et de la violence du vent, sera foudroyé à 2 000 mètres en l'air, et les guetteurs de la nuit, employés de la gare de Sciacca, bergers et chasseurs de Menfi, verront une grande flamme tomber dans la mer. Cela ne fut pas connu tout de suite. On disait : le *Dixmude* a été aperçu désemparé, sur les côtes de la Tripolitaine ; d'autres assuraient qu'il s'était enfoncé dans le désert, vers le Hoggar. Après plusieurs jours d'angoisse et de recherches, le 26 décembre, il arriva, la tem-

pête étant calmée, que deux barques siciliennes mirent dehors le chalut, pour pêcher du poisson. A la deuxième relève, le filet ramena un grand corps d'homme, tout couvert d'algues, sanglé dans un manteau doublé de fourrures.

Au milieu de la nuit, les pêcheurs reviennent au port ; ils déposent le noyé sur le rivage, et, comme le jour naissait, le jour de saint Jean l'Évangéliste, un prêtre passe, qui va dire sa messe. Il s'arrête. Les gens de la mer ne savent pas encore qui est celui dont ils ont porté le corps dans leur barque. Ils regardent sur les manches, et ils voient trois galons ; ils fouillent les poches, et ils trouvent une montre en acier, une chaîne d'or, un chapelet, une relique de sainte Marguerite-Marie, des cartes au nom de Jean du Plessis de Grenédan, lieutenant de vaisseau. Alors, sûrs qu'ils ont recueilli la dépouille du commandant du *Dixmude*, d'un Français, d'un chrétien, ils mettent le corps dans un linceul, ils le portent au Dôme, ils appellent, pour la veillée funèbre, les seuls anciens combattants de Sciacca qui ont reçu la médaille d'or : les plus dignes. Toute l'Italie s'émeut. Le cercueil est transporté à Palerme, et couvert de fleurs par la foule ; un contre-torpilleur de la marine royale le porte à Naples, où un amiral italien exprime l'admiration de sa patrie pour la grande jeune victime. « Héroïque commandant du Plessis, je t'apporte le dernier salut des marins d'Italie... » Un croiseur de la marine française attendait, en rade, pour ramener le corps à Toulon, et c'était un croiseur livré par l'Allemagne, le *Strasbourg*, trophée comme le *Dixmude*.

La gloire est venue. Il faut lire le récit émouvant de ce triomphe après la mort, dans le livre que je signale. Je suis touché de voir que la grande flamme fut vue par un berger, que les premières larmes ont été versées, que les premiers honneurs furent rendus par des pêcheurs et par un prêtre qui reconnurent quelqu'un du Christ. Jean du Plessis eût souhaité leur prière. Car dans l'ordre divin, qui lui était cher et familier, les bergers, comme les mages, sont avertis, mais les bergers, souvent, arrivent les premiers.

René Bazin,
de l'Académie française.

Le Tarramagnou[1]

III

Ils se quittèrent épuisés et désespérés.

Le lendemain, le père Cadour, qui n'osait plus essayer d'empêcher son fils de continuer son œuvre, « car il faut vivre avec son chancre », lui demanda s'il pouvait l'aider aux travaux de saison.

— Mais oui, répondit Hilarion. J'ai quelques jours de tranquillité maintenant. Que voulez-vous que nous fassions?

— Nous tirons à la fin de ce mauvais septembre, répondit le vieux Cadour. Il y a encore quelques façons avant d'emblaver : herser les cassailles de printemps, retrancher les derniers guérets, briser les terres d'avoine à la canadienne, ouvrir les aiguières. C'est de l'ouvrage, ça, il me paraît.

— Mais notre terre, fit Hilarion moqueur, où est-elle, notre terre?

— Ah! chétif, parce que l'huissier et le persécuteur nous ont envoyé des papiers, tu pensais, toi, et ceux de ton parti, que toutes ces drogues d'hommes nous carderaient et nous pèleraient d'un coup? Que tu leur fasses peur avec tes journaux, passe encore ; mais que tu les craignes toi-même? Le vieux Cadour est encore là. Heureusement. Tu peux la remuer la glèbe, on n'en est pas encore à nous la prendre, malgré tes bêtises.

— Tiens! il y a donc du nouveau depuis qu'on nous a annoncé la saisie pour les premiers jours d'octobre?

(1) Copyright 1925 by G. Gallimard. Éditions de la *Nouvelle Revue française*. Voir *la Revue universelle* des 1er, 15 janvier et 1er, 15 février 1925.

— Eh ! sans doute. Elle est remise, la saisie. Non plus à quinze jours. Remise sans date.

— Ah? vous avez donc revu Déléris?

— Eh ! pardi ! si je l'ai revu. Il a repassé ici, l'hypocritasse, avec son mauvais œil sous sa casquette en peau de lapin. Je te lui ai dit ce que j'avais à lui dire et il en est devenu si rouge, qu'il avait mine de gratte-cul.

— Et alors?

— Alors? Eh ! bien, il a renouvelé pour six mois ; il m'a seulement levé l'option de la grande grange qui lui appartient à cette heure, vu qu'il en a retiré le coût de ma dette. Mais de cette grange, point de besoin n'avions, puisqu'elle lui était louée ; la grange du mas nous suffit bien. Voilà. D'ici six mois, nous nous serons retournés, hein?

— Le pauvre homme, se dit Hilarion, vieillit tout d'un coup. Autrefois cette victoire sur un Déléris lui aurait semblé bien facile ! Si Déléris a remis la saisie sans date, c'est probablement par ordre supérieur. Enfin ! Pauvre père !

Puis, amèrement, il poursuivit son discours intérieur :

— Dans six mois, il croit que nous serons plus avancés ! Où serons-nous dans six mois?...

A haute voix, il reprit :

— Partageons-nous donc le travail. Où voulez-vous aller, père?

— Au Coussano, retrancher les guérets avec ta sœur qui va faire juguler Martine et Lalagade. Le valet ira herser les Peyras avec la jument et toi tu iras au Rouquil et tu emmèneras la servante pour t'aider à ouvrir les aiguières. Les petits garderont les moutons comme d'habitude, puisque ce grand gueusard de Roucassous fait le monsieur maintenant.

Hilarion prit le chemin du lopin, suivi de la servante. Le Coussano était sa terre de prédilection. Il en aimait le site pierreux, escarpé, au flanc du plateau, la levée couronnée de garrics maigres, tout noueux, souffrants et mutilés, ravagés de lichens. Il travailla toute la matinée avec une application et un plaisir dont il avait depuis quelque temps oublié la saveur. Quand les cloches sonnèrent midi, il prit le chemin du retour. Toute la maisonnée était déjà attablée lorsqu'il poussa la porte, suivi de la servante. Mais il chercha vainement le père des yeux.

— Tiens, dit-il à sa sœur, qu'as-tu fait du Maître?

— Il m'a quitté tout d'un coup, répondit-elle, sur le chemin du retour et a coupé par les traverses pour aller jusqu'au village faire arranger un outil par le forgeron.

— Par quelles traverses? Je n'en vois pas qui raccourcisse guère?

— En effet ! Il a pris celle qui passe devant la maison de Liotte (la jeune fille devint rouge), de Mme Rieuneau, veux-je dire.

— Ah !

Le repas s'achevait dans le silence quand Justin Cadour arriva assez essoufflé.

— Je me suis attardé, bredouilla-t-il, chez ce damné forgeron pendant qu'il faisait son travail. J'aurais mieux fait de rentrer tout de suite.

— Tiens ! mais vous n'avez pas rapporté l'outil réparé?

— Ma foi, non, je n'ai pas voulu attendre davantage. J'avais une faim de loup. Ça ne fait rien, je vais le reprendre en retournant. Je repasserai par le village.

— Mais non, père, pourquoi vous fatiguer? demanda la jeune fille. J'y passerai, moi, et je vous rejoindrai au Coussano.

— Bah ! bah ! ça me dérouille les jambes, ce petit trajet.

— C'est assez curieux, cela, se dit Hilarion. Le père semble tout content, tout rajeuni...

Le soir, la jeune fille revint encore seule ; cette fois, le père Cadour avait gagné le village pour renouveler sa provision de tabac à priser. Le lendemain matin, il partit avant elle pour le Coussano et y arriva après elle. A midi, il trouva un nouveau prétexte et, le soir, il en fut de même. Le Tarramagnou, avisé par sa sœur qui se montrait intriguée et même un peu inquiète, craignant lui aussi que le vieillard ne devînt maniaque ou ne se « dérangeât », se promit de le suivre. Il le fit, en effet, et de loin le vit entrer chez Liotte.

— Voilà, se dit-il en souriant, cet homme sans entrailles, ni sans méchanceté d'ailleurs — mais enfin indifférent à tout ce qui n'était pas son bien ou ses vagues idées théologiques — le voilà donc qui s'éveille à l'amour ; pour la première fois, devant la chair de ce petit enfant qui lui ressemble un peu, il devient un homme ; c'est en s'éveillant grand-père qu'il se trouve père ; il va s'aimer et m'aimer moi-même dans son petit-fils !

Il hocha la tête. Quel dommage que la vie ne lui réservât point ce qu'il devinait si convenable à sa nature ! Ah ! avoir son petit bien, assuré, intangible, être sûr de pouvoir manger son pain et nourrir les siens en travaillant et, le cœur désormais tranquille, débarrassé de tous soucis, vivre d'une vie familiale, si douce, si heureuse ! Alors que de tous ces paysans, aucun ne connaissait vraiment d'attachement autre que celui de la bête, la tête et le cœur obsédés perpétuellement par la crainte et le souci !

Il entendit son nom longuement crié ; et se retournant il aperçut le facteur qui brandissait un télégramme :

— Le pire, se dit-il avec lassitude en poursuivant sa pensée, c'est que, pour libérer les autres et les générations à venir de tels soucis, j'ai décuplé les miens !... et j'ai couru tous les risques !...

Il déplia le télégramme.

— Que me veut-on encore, hélas?

Le texte de ce télégramme était bref :

Préfet de Couzan nous communique lettre aux maires écrite par président du Conseil pour leur indiquer voie à suivre et leur faire retirer démission. Croyons serait urgent répondre. Si pensez ainsi vous prions de venir. (Signé) : Comité de Vic.

Le Tarramagnou regagna immédiatement la maison, attela la petite jument au tape-cul et il allait partir lorsque son père arriva :

— Tu vas encore à Vic, dit celui-ci. Toujours ta sale passion ! Quand tout pourrait aller si bien !

— Chacun a les passions de son âge, répondit Hilarion sans se fâcher. Mettons que la mienne soit d'aller à Vic.

— Oui, tu vas encore aller à Vic faire des bêtises avec ta sale politique !

Le Tarramagnou dissimula sa tristesse sous une plaisanterie :

— Non, je vais faire ma provision de tabac à priser.

Et il partit en feignant de rire, laissant le vieillard déconfit.

En chemin, il ne cessa cependant de se représenter les figures qu'aurait pu prendre... que pourrait peut-être prendre encore le bonheur. Il avait suffi de cette éclosion brusque de l'amour paternel dans ce vieux cœur de Justin Cadour, de cet adoucissement, de ce rajeunissement, de cette quiétude, peints sur ce visage boucané, pour qu'un sentiment nouveau vînt renforcer son affection à l'égard du petit enfant qui lui était né. Ce sentiment du père de famille surgissait tout à coup et le prenait comme un ange ; il le sentait plus fort que soi, la tête perdue dans cent générations liées qui avaient précédé la sienne, les pieds confondus encore dans une substance immatérielle, plongeant dans l'avenir. Il s'éprouvait soudain quelque chose d'important et de grand. Il se devinait poussé par une force qui lui donnait la plénitude de sa puissance comme une sorte de récompense due au fondateur d'une famille. La charge d'âmes, le souci, la tribulation, s'accompagnaient, à peine naissants, de mille autres choses qu'il se sentait sûr de découvrir peu à peu : sa maîtrise croissante dans la maison, cette capitulation heureuse des vieux entre ses mains, leur joie d'être livrés à d'autres mains plus petites encore et plus tyranniques, la possession d'un domaine de sentiments et de résolutions

nouvelles, d'une sagesse toute codifiée, presque infuse, et tellement évidente, cette espèce de sagesse qui est celle du père de famille... Il fut sur le point de s'arrêter, de tourner bride... Après tout, le mouvement était maintenant lancé ; nul ne pouvait plus le détourner de ses voies. Serait-ce donc trahir que d'en laisser la direction à la Fédération des comités, que de faire un simple signe à M. Hyacinthe? Il arriverait aussitôt, l'ancien brave homme, chargé de propositions avantageuses plus qu'un chien de puces. On quitterait le pays. On irait en Algérie ou dans cette belle propriété de la Brie, qui...

Le Tarramagnou arrivait. Il descendit comme d'habitude chez le vétérinaire et le bureau du comité fut aussitôt réuni. L'air absent d'Hilarion frappa tous ses collègues. On lui demanda s'il était souffrant et il répondit négativement, mais avec quelque mollesse. Tous alors manifestèrent un affolement ridicule et touchant. Et Hilarion commença à avoir un peu honte de ce mouvement de faiblesse qui avait, quelques heures auparavant, si insidieusement amolli son habituelle résolution et qu'il avait laissé se développer avec complaisance. Il fit effort pour le réprimer ; mais il se rendait compte avec une espèce de remords délicieux, une sorte de joie affreuse et clandestine, que ce sentiment prenait corps au contraire et s'installait. Il demanda, étant fatigué, que quelqu'un prît la présidence à sa place et, désireux de se replonger dans ce rêve exquis dont il venait de découvrir la saveur, il sentit qu'il allait s'isoler moralement tandis que le vétérinaire lisait à haute voix la lettre adressée par le président du Conseil aux maires démissionnaires.

Mais Hilarion était trop orateur pour que le verbe n'exerçât pas sur lui, lorsqu'il était bien manié, une action insidieuse. Malgré soi, l'oreille tendue, il ne pouvait s'abîmer dans cette rêverie que son cœur sollicitait. La lettre du président du Conseil, d'une éloquence nette et froide par certains passages, pressante et émue par d'autres, requit vite son attention. Et tout de suite il se rendit compte qu'elle ne manquait pas d'émouvoir les membres du comité directeur. Malgré lui, il en ressentit une pointe qu'il voulait attribuer à l'indignation, mais qui dénonçait peut-être une obscure jalousie :

« Sans vous, disait la lettre aux maires, que deviendront la veuve, l'indigent, le sans-travail? Plus de vie municipale, et plus de ces certificats faute desquels les services des retraites et de l'assistance laissent leur caisse close. Sans vous, qui enregistrera les manifestations de la vie sociale? Les naissances, les mariages, les décès? Qui assurera l'ordre? Qui contrôlera les travaux engagés? Qui veillera à l'entretien du domaine public? Y avez-vous songé? »

Le Tarramagnou interrompait vivement cette lecture ; mais il

s'inquiétait de voir qu'elle portait néanmoins. Il regretta que Roucassous ne l'eût pas accompagné. Et lui qui s'était cru prêt, l'instant d'auparavant, à laisser le mouvement continuer sans son aide, il avait suffi de cette provocation pour qu'il ne pensât plus maintenant qu'à tâcher de toutes ses forces à le développer. Le mouvement était-il donc à la merci d'un si faible incident?... Il se rendit compte combien sa direction était nécessaire. Allons ! il ne fallait pas songer à déposer le harnais... Il soupira...

La fin de la lettre qui se terminait par une menace assez maladroite lui fournit une conclusion qui rallia tout le monde :

— Je constate, dit-il, que ce document n'est pas autre chose qu'un acte de chantage. Avons-nous, oui ou non, à recevoir des ordres du président du Conseil? Non. Avons-nous, oui ou non, des représailles à redouter pour les municipalités démissionnaires? Mettons-nous en cause, oui ou non, l'existence de la République? Non. Alors?...

— Voilà la question remise au point, déclara, au nom de tous, le vétérinaire. Rédigeons donc notre riposte.

Hilarion prit aussitôt la plume et écrivit :

Président du Conseil, Paris.

Municipalités démissionnaires déclarent par leurs représentants autorisés n'avoir aucun ordre à recevoir de vous. (Signé) : Comité directeur Fédération.

— Nous sommes d'accord? demanda le Tarramagnou.

Et sur la manifestation de l'assentiment général :

— Eh bien, mes chers amis, nous n'avons plus qu'à nous séparer.

Comme ils se levaient, un attelage s'arrêta avec fracas à la porte qui s'ouvrit brusquement, donnant passage à Roucassous, rouge, essoufflé comme s'il avait couru, le visage rayonnant de joie et d'enthousiasme :

— Ah ! mes enfants ! s'écria-t-il, des nouvelles magnifiques ! Ce Parril qu'on accuse de démagogie...

Il glissa un regard de côté vers Hilarion.

— Oui, ce démagogue est bien utile à la cause ! Savez-vous ce qu'il faisait pendant que vous vous endormiez tous ici? Eh bien, tout simplement, il faisait ce que le Tarramagnou a malheureusement cessé de faire depuis la manifestation de Noirpignon ! Il allait partout ! Il allait chez tous ! Il parcourait villes et campagnes ! Il recueillait les adhésions de tous les notables, il provoquait les élections clandestines dans tous les petits pays... Et aujourd'hui, mes petits enfants,

savez-vous ce que nous avons? Eh bien, nous avons un Parlement régional!

— Mon idée! s'écria le Tarramagnou.

— Ton idée, oui. Ni plus ni moins. L'idée est bien de toi. Mais la réalisation est de lui, mon garçon. Et c'est celle-ci que je préfère. Pendant que tu grattais la terre... ou que... tu... rêvais à ta belle... le démagogue travaillait. Aujourd'hui, le Parlement! demain l'autonomie!

— L'autonomie! firent en chœur les délégués.

— Oui, mes agneaux. Jusqu'à présent on pouvait craindre la force. Mais hier, le 300e d'infanterie s'est soulevé à Couzan. Les mutins ont crié : « Aux armes! Allons prendre des munitions à la poudrière pour défendre nos frères! » Ils ont chanté l'*Internationale* et refusé de quitter la caserne pour se rendre au Causse du Larzac ainsi que leur général le leur avait prescrit. Le 317e et le 332e ont suivi leur exemple dès ce matin. La cavalerie ne tardera pas à le suivre à son tour. On a trouvé hier soir au 58e d'hussards 44 chevaux avec les jarrets coupés : justement les chevaux des cavaliers commandés de garde. Parril a immédiatement fait placarder des félicitations à ces braves. Il va! il va, celui-là, bon Dieu! moi il me botte! il l'a, la foi! Vive Parril!

Les auditeurs, entraînés par cet enthousiasme, ces espérances, le débit rapide de l'orateur, répétèrent :

— Vive Parril!

Hilarion seul s'abstint et dit avec aigreur :

— Mais comment se fait-il que cette propagande de Parril, pour le Parlement régional, qui a abouti si vite, ne se soit pas exercée ici?

— Sans doute pour ce pays-ci comptait-il sur toi, Tarramagnou, et sur ces messieurs! Ah! ah!

Le berger répéta d'un ton railleur :

— Ah! ah!... ah! ah!...

— Mais il ne nous en avait pas parlé! poursuivit le Tarramagnou.

— A quoi bon?... Peut-être pensait-il d'ailleurs que la période de préparation serait plus longue dans les régions qu'il entreprenait personnellement de convaincre?... Et puis, est-ce que je sais, moi? L'essentiel, c'est que ça y soit. Et ça y est! Le Parlement régional! L'armée avec nous! L'autonomie! Ah! Croblure! Vive Parril, bon Dieu! Vive Parril!

Il ajouta :

— L'armée pour nous!... Qu'ils y viennent maintenant, ceux de Paris!... Et le feu partout, ça va sans dire, le feu partout.

Il fit un grand geste des deux bras, les yeux illuminés, épanoui d'une aise monstrueuse :

— Partout ! partout ! Ah ! Croblure ! Le feu partout !

IV

Le tocsin les interrompit. Les cloches de Vic soudain ébranlées répondaient aux cloches de toute la plaine et éveillaient à leur tour celles de la montagne. Quelques jeunes gens arrivèrent en courant :

— Vite, vite, rentrez chez vous et cachez-vous ! Les troupes arrivent.

— Qu'y a-t-il? demanda Hilarion.

— Ordre d'arrêter tous les perturbateurs. Le facteur des télégrammes vient de nous avertir avant de porter la dépêche à la gendarmerie. Le texte porte les noms de tous les membres du comité habitant Vic, excepté Bournazel qui a été oublié on ne sait pas pourquoi. Sauvez-vous !

— Délibérons, fit Hilarion avec calme. Qu'est-ce qui est préférable, messieurs? Être des martyrs dans une prison avec les yeux du monde entier tournés vers nous, ou bien des lâches terrés dans des cachettes? Pour moi, mon choix est fait. Qu'on nous arrête. Notre captivité nous rendra plus utiles à la Cause. Nous pourrions nous cacher, certes. Mais que ferions-nous dans nos trous?

— Eh ! dit le vétérinaire, que fera aussi notre mouvement décapité?

— Il n'y a qu'une solution, déclara Roucassous. Attendons qu'on vienne et défendons-nous.

— Nous défendre contre qui? Est-ce donc là la décomposition de ces troupes dont tu nous parlais?

— Ce sont des troupes étrangères à la région, qu'on nous envoie, fit observer timidement un des jeunes gens.

— Je le savais bien, dit Roucassous. Défendons-nous. Nous ne sommes pas abandonnés. Écoutez ça !

Les rues résonnaient sous les pas. On eût dit que des hordes nomades traversaient le bourg. Penchés aux fenêtres, les membres du comité de vigilance virent en foule pressée arriver, armée de gourdins, de faux, de fourches, toute la population mâle des environs. Elle s'écoulait sans trêve comme à la manifestation de Noirpignon. Mais ce n'était pas cette fois une multitude criant sa misère, c'était une armée qui venait affirmer son droit et paraissait résolue à le soutenir.

Dans le vestibule, des conciliabules se tenaient. On entendait des

discussions à mi-voix. Des employés volontaires parlaient avec des estafettes, hésitaient à interrompre la réunion du comité. Le Tarramagnou ouvrit la porte :

— Que se passe-t-il de nouveau? demanda-t-il.

— Vic est cernée, les routes sont encombrées de cavalerie. Tous les hommes valides des environs arrivent sans qu'on les empêche d'entrer, mais on ne laisse sortir personne. Il y a des batteries en position dans les travers de la montagne. Si les gendarmes ne peuvent pas faire leur besogne, il paraît que les troupiers la feront à leur place.

— Quels sont ces régiments?

— Ce sont des chasseurs et des dragons qui viennent du Limousin. Les artilleurs arrivent d'Angoulême.

Les jeunes gens dirent :

— On ne les craint pas. Vous pouvez être tranquilles et faire votre devoir, messieurs. Nous saurons faire le nôtre. Avant d'entrer ici, ils passeront sur le corps de dix mille hommes.

— C'est justement ce qu'il ne faut pas, déclara fermement le Tarramagnou. Allons, messieurs, allons nous livrer. Il ne sera pas dit qu'il y aura une goutte de sang répandu par ma faute.

— Tu es fou! cria le berger à pleine voix. Pourquoi est-il fait, alors, le sang, si ce n'est pas pour se faire voir! Les troupiers, ceux-là, ils tireront peut-être, et refroidiront trois ou quatre hommes. Et puis après?

Il parlait d'une voix sauvage qui troublait les auditeurs.

— Oui, et après? Ces cadavres seront plus utiles pour la Cause que toutes nos paroles. Ils lui pèseront, au Vieux de Paris. Et qui osera toucher aux comités après ça?

Le facteur demandait à être introduit.

— J'ai le texte de la dépêche, dit-il. La receveuse ne m'en a rien dit, la pauvre bougresse, mais elle a mal collé la bande, exprès. J'ai remis le télégramme au brigadier et il ne sait que faire, bonhomme, avec ses quatre gendarmes. Il a ordre d'arrêter les membres du comité de vigilance résidant à Vic.

— Et nous? firent Roucassous et les quelques délégués des bourgs environnants.

— Je ne sais pas. Le télégramme porte : « La mesure est générale. Des ordres analogues ont été donnés aux brigades de gendarmerie des communes habitées par les autres inculpés. »

— Inculpés, dis-tu, facteur?

— Oui bien. Il y a en effet : « Suite arrêt chambre des mises en accusations inculpant le comité de vigilance de Vic, les membres du comité directeur de la Fédération des cultivateurs et particulièrement

les sieurs Hilarion Cadour, Lobre, Parril, Roucassous... » Vous autres, on ne vous sait pas ici, dit le facteur en se tournant vers les délégués qui étaient étrangers à Vic, mais en ce moment même il doit y avoir des gendarmes dans vos maisons.

— La solution me paraît élémentaire, déclara le vétérinaire avec une grande simplicité. Quels sont les hommes indispensables? Cadour, Roucassous, Parril. Les deux premiers sont ici et tout le monde l'ignore. Ils vont se cacher et attendre. Nous autres, pour éviter toute effusion de sang, nous allons nous constituer prisonniers.

La noblesse de l'accent toucha Hilarion. Mais il n'était pas convaincu que son devoir fût différent de celui des autres. Roucassous, lui, enrageait. Il voyait à la mine de ses collègues que sa soif de révolte n'était pas partagée.

— Mourir, être massacré dans une bataille ou une manifestation pour la Cause, disait le vétérinaire, oui, cela me convient. Mais faire tuer les hommes pour sauvegarder notre liberté, non, Roucassous, non.

— Eh ! mais alors, que voulez-vous que nous fassions, nous, Hilarion et moi, pendant que vous serez en prison?

— Vous amènerez un million d'hommes aux prisons de Couzan dans quelques jours pour venir nous en retirer. Voilà qui fera un grand bruit à cette manifestation.

Il hésita à continuer :

— Puis enfin, j'ai pensé... Maintenant je n'ose pas le dire... Il y a pourtant longtemps que j'y pense.

— Parlez donc, fit Roucassous.

— J'ai souvent pensé qu'un homme comme notre Tarramagnou, si bon, si brave, si intelligent, et qui parle avec tant d'éloquence, enfin un homme qui sait inspirer la confiance et le respect, et qui sait persuader...

— Quoi, quoi? mais parlez ! répéta Roucassous.

— C'est si difficile... Enfin voici : j'ai pensé que le Tarramagnou était le seul homme au monde capable de se faire comprendre du président du Conseil.

— Vous n'êtes pas fou? s'écrièrent les assistants.

Le vétérinaire s'obstinait, regardait avec une gravité têtue Hilarion qui avait pâli et ne disait mot.

— Il faut élever son âme à la hauteur des circonstances, ajouta-t-il. Le Rédempteur ne peut se livrer à un soudard quelconque. Qu'il aille à Paris, qu'il entre chez le Vieux, qu'il lui rappelle ses luttes, qu'il lui fasse comprendre la misère de notre pays !

Il regarda autour de lui avec une sorte de timidité et dit doucement :

— Après tout, qu'est-ce qui nous dit que le président est autre chose qu'un libéral mal renseigné?

Ce fut un concert de protestations et d'injures :

— C'est une canaille !

— Un polisson !

— Un tigre altéré !

— Le charcutier d'Arcueil !

— L'empereur des flics !

— Le sinistre de l'Intérieur !

— Le jouisseur rouge !

Le vétérinaire secouait la tête :

— C'est un libéral. Il vous donnera un sauf-conduit. Même si vous n'arrivez pas à le convaincre, il vous laissera rentrer chez vous en liberté, il vous accordera huit jours. Vous rentrerez. Et à cette manifestation de Couzan, alors, ce sera le compte rendu de votre mission, la preuve éclatante, devant la France tout entière, de notre bonne foi. Et la paix ou la guerre. Et là, à Couzan, ajouta le vétérinaire en s'échauffant, ce ne sera pas comme ce soir. Là, il y aura les troupes de Couzan ! de notre pays. Du nôtre, vous comprenez. Il sera facile d'occuper la mairie, la préfecture, les postes et le reste. Et le soir même, de faire pareil à Noirpignon. Alors !... Alors !...

— C'est vrai ! cria Roucassous. C'est vrai ! Vous avez raison...

— Et le grand avantage, poursuivit le vétérinaire avec un sourire d'orgueil, c'est que le Tarramagnou pourra y venir sans crainte sous prétexte de rendre compte de sa mission. Le Vieux qui l'aura chargé d'un message, loin de mettre obstacle à la manifestation, aplanira au contraire toutes les difficultés. Si le message c'est la suite de décrets dont nous avons exigé la promulgation, tant mieux, embrasement général. Si c'est de la viande creuse...

— Embrasement général, interrompit le pharmacien qui aimait le calembour.

— Oui, oui ! fit Roucassous. Alors, avec l'aide de la troupe, on s'empare de tous les postes publics, on ouvre les prisons, on réunit le Parlement régional. Et s'*Ils* veulent la guerre...

— Mais que dites-vous de tout cela, vous, Hilarion? questionna Bournazel.

— J'accepte, déclara le Tarramagnou. Mais, entendez-moi bien...

Sa voix était sourde. Il était si pâle qu'il sentait sa pâleur.

— Entendez-moi bien. Je vois, à cette heure si solennelle qui marque pour nous la séparation définitive...

Il agita la main pour réprimer les protestations.

— Si, si, définitive. Je vois mon avenir comme peint sur ce mur.

Vous qui m'écoutez, rappelez-vous que ce n'est pas moi qui ai émis la proposition que vous venez d'entendre. Mais rappelez-vous aussi que j'aurai reconnu le premier dans cette proposition la pensée profonde de la Fédération des comités. Le peuple n'est pas encore fatigué. Mais vous tous, je dis *tous*, sauf peut-être Roucassous, vous êtes déjà fatigués de la lutte... Je l'ai bien senti tout à l'heure pendant la lecture du message aux maires...

Il s'arrêta, attendant un mot, une protestation. Mais nulle voix ne rompit le silence.

— Tous, tous. Vous êtes anxieux de la légalité. Ceux d'en bas que vous entendez marcher dans les rues sont prêts à souffrir encore des jours, des semaines et même des mois... Et peut-être à leur place seriez-vous possédés de la même résolution. Mais votre rôle de conducteurs vous effraye et vous pèse. Vous préférez la tranquillité de la prison. Vous sollicitez l'armistice...

— Oh! dit le vétérinaire sur le ton de l'indignation et de la douleur les plus sincères. Comment pouvez-vous... Vous savez si nous vous aimons... Vous...

Il bafouilla, éclata en sanglots. Hilarion l'embrassa affectueusement et poursuivit :

— Ce que je dis se passait il y a encore cinq minutes dans la nuit la plus obscure de votre pensée. Vous ne vous rendiez pas compte des véritables sentiments dont vous étiez agité. Je vous les ai révélés. Maintenant, vous les connaissez... Ai-je raison?

Le vétérinaire pleurait toujours, faisait des signes de dénégation. Mais les autres baissaient la tête. Roucassous les regardait haineusement.

— Vous voulez que je convainque le président, continua le Tarramagnou. Personne ne le convaincra. Ce qu'il veut avant toute discussion c'est qu'on rentre dans la légalité. Il ne désarmera, si jamais il désarme, qu'après notre capitulation.

— Alors nous ferons ce que nous avons dit, s'exclama le vétérinaire.

— Peut-être, dit Hilarion avec un triste sourire, mais pas avec celui qui, n'ayant pas réussi dans sa mission auprès du président du Conseil, passera forcément pour un traître...

— Comment! que dis-tu? cria Roucassous, veux-tu te taire! toi, notre Hilarion! qui oserait?

Il n'y avait plus sur sa figure trace de cette ironie qu'elle exprimait au moment où il était entré dans la salle des délibérations avec la grande nouvelle de la réussite de Parril. Il regardait Hilarion avec l'expression d'une adoration insensée.

— Toi! disait-il. Toi, le plus sage, le meilleur! Plus audacieux

que les timides, plus sage que les audacieux ! Toi, mon petit Tarramagnou !...

Il réfléchit quelques secondes et, avec chaleur :

— Mais non ! reprit-il. N'y va pas ! Laisse le Vieux à Paris. Il y est bien. Et reste avec moi ! Nous nous cacherons jusqu'au jour de la manifestation de Couzan. Nous...

— Il faut un holocauste, déclara le Tarramagnou, en hochant la tête avec résignation. Voyez-vous, je sais maintenant que les pressentiments ne me trompaient pas. Je sais maintenant que notre misère sera secourue. Mais il fallait ébranler la roue. Elle est ébranlée. Il fallait garder une mine fière : vous la gardez puisque vous allez en prison. Il fallait sauver l'honneur : l'honneur est sauf...

Il resta songeur quelques secondes :

— Notre grande erreur, voyez-vous, et je veux dire l'erreur de Parril dans laquelle nous fûmes tous forcément entraînés par la solidarité de notre mouvement, notre grande erreur fut celle de Noirpignon : les promesses et l'ultimatum de ce démagogue imbécile et dangereux. C'est ce jour-là que moi j'ai été condamné. Le Pouvoir était condamné, lui aussi ; condamné à céder, mais avec lenteur. Il s'embarquait immédiatement, sous la poussée des circonstances, dans les réformes, mais secrètement. Il les accordera mais en exigeant le retour à la légalité. Vous, vous devez ne pas céder. Il faut un trait d'union, un holocauste... il faut que se lève celui qui passera pour un pauvre hère ou pour une canaille, ou pour un fou. Celui qui permettra aux révoltés de cesser la résistance en disant : « Nous avons été trahis. » Celui qui permettra au gouvernement de céder en disant : « Nous avons accordé la grâce implorée par le mandataire le plus autorisé, par le promoteur du mouvement, venu ici en suppliant. »

— Et ma solution, pourtant ! dit Roucassous. L'armée...

— C'est le sang, cela, berger. Je ne veux pas acheter ma victoire par le sang, du moins par celui des autres.

Les assistants se regardèrent avec tristesse. Il leur semblait que la vérité venait de montrer parmi eux une figure affreuse. Hilarion, dans un songe éveillé, se vit tout à coup, mort, sur une place nue, entre quelques autres cadavres, tandis que fuyait dans de petites rues une foule hurlante de peur et que des fumées légères jaillissaient de canons dissimulés parmi les vignes, sur les coteaux tranquilles. Il se vit aussi, encore seul, triste et misérable, cheminant sur quelque route lointaine. Il chassa d'un geste ces images importunes et releva la tête.

— Ne faites pas trop attendre les gendarmes, dit-il. Pour Roucassous et moi, nous allons chercher un refuge en attendant que les routes soient dégagées. Et puis, en marche pour Paris.

— Il n'y a qu'un endroit où vous soyez certains d'être tout à fait en sécurité, fit Bournazel. C'est le clocher. Il communique avec le presbytère et le curé pourra vous apporter la pitance... Il fait déjà sombre... Dès que les prisonniers seront entre les mains des gendarmes, le brigadier fera probablement cesser la surveillance des rues, et vous pourrez assez facilement vous rendre au presbytère.

Le silence scella un accord unanime sur cette proposition.

Le vétérinaire, à la fenêtre, harangua la foule, l'exhorta au calme, la supplia de laisser ses représentants juger de la situation au mieux de ses intérêts. Toutes les mesures étaient prises pour que le mouvement gardât sa tête et son ampleur. Et d'ailleurs, le comité dissous, est-ce que secrètement il n'y en avait pas un nouveau qui allait prendre sa place? Il donnait rendez-vous à tous pour le jour de la manifestation de Couzan où ils pourraient ensemble vaincre ou mourir.

Mais la foule ne se laissait pas convaincre. Il fallut que plusieurs des délégués vinssent l'un après l'autre faire valoir de nouveaux arguments. Enfin, ils purent sortir et aller se livrer entre les mains de quatre gendarmes, vieux camarades de bésigue, honteux et désolés, qui montèrent avec eux dans deux automobiles pour les conduire à la prison de Couzan.

V

Cependant, par des chemins détournés et déserts, Hilarion et Roucassous avaient gagné le presbytère où le curé déjà prévenu les attendait.

L'abbé Racagnard était un vieil homme petit et maigre, à cheveux blancs, aux traits ascétiques, aux lèvres fines serrées sur des dents de loup. Son visage portait une expression constante de mépris. Et de fait il méprisait l'humanité tout entière sans s'en excepter. Avec cette qualité, effrayante pour un pasteur d'âmes, il était d'une générosité sans bornes, et tous les malheurs trouvaient en lui le secours moral ou matériel qui leur convenait. En dehors de la passion essentielle de sa vie, qui était de faire son salut, il en avait pourtant une autre. Descendant de plusieurs générations de Vicois, le mouvement avait trouvé en lui un écho si puissant que cet homme revenu de toutes les choses du monde en était resté troublé.

Il prit les mains du Tarramagnou, le fixa longuement d'un air sagace et enfin lui dit :

— Vous rendez-vous compte?... Sacrifice de vous-même, n'est-ce pas?

Bournazel, qui avait accompagné les deux hommes, fondit en larmes.

— Tu pleures, toi, dit le vieillard. Regarde donc bien le Rédempteur. Il n'avait jamais encore mérité son nom. Ce nom presque sacrilège en raison du souvenir divin qu'il impose à notre esprit. Mais regarde-le bien, mon fils. Dans quelques jours l'ingratitude populaire en aura fait un martyr.

Il s'interrompit :

— Et cela, au moment même où notre Tarramagnou sera enfin réalisé tout entier dans la pureté et de son sacrifice et de la mission accomplie. Sa mort...

Il sourit faiblement :

— Je parle au figuré, dit-il, en se tournant vers Hilarion. Sa mort coïncidera avec la résurrection de son peuple... Ne pensez-vous pas ainsi?

— Vous avez un secret de sagesse tous les deux, fit Roucassous d'une voix tremblante. Le Tarramagnou et vous, vous voyez l'avenir sous les mêmes couleurs, vous dites exactement les mêmes choses.

Il était bouleversé.

— Prenons notre voie épineuse, fit le curé.

Il appela sa sœur qui allait et venait dans la cuisine.

— C'est une de vos dévotes, dit-il à Hilarion. Voyez comme elle vous regarde... Elle baiserait la bordure de votre blouse ! Cécile, as-tu préparé ce que je t'ai demandé pour nos hôtes?

— Oui, monsieur le curé. Un bon petit dîner bien chaud dans le petit panier d'osier.

— Allons, fit le curé.

Le presbytère était une demeure du douzième siècle dont les murs énormes flanquaient le chevet de l'église plus vieille que lui. A cette heure, le sanctuaire était clos et vide. Le curé y pénétra par la sacristie, suivi de Roucassous et d'Hilarion, tandis que Bournazel sanglotait sur une chaise de la cuisine, comme un disciple abandonné. L'haleine mystérieuse qui hante sans cesse les vaisseaux de pierre agitait la flamme de la lampe que le vieillard protégeait de la main ; et les ombres, comme des fauves dérangés, remuaient vaguement et, par instant, bondissaient aux cintres. Les pas résonnaient sur les dalles toutes gravées d'épitaphes. La clarté maigre renvoyée de la paume pâle au visage livide creusait les orbites du prêtre, éclairait ses dents qu'un tic avait, en tirant sur les lèvres, découvertes. Hilarion et Roucassous, saisis de la même pensée, se regardèrent ; les trois visages étaient semblables ; semblables à des crânes ; et on eût dit trois morts foulant des morts.

Ils prirent de l'eau bénite à la conque de marbre scellée au mur

de la tourelle où montait le limaçon de pierre ; le curé récita le *Sub tuum* et d'un geste leur montra la route à suivre :

— Voici la lampe et les allumettes. Quand vous arriverez à la première plate-forme, prenez l'échelle, montez et levez la trappe. Vous vous trouverez alors à côté de trois cloches. Repoussez l'échelle, fermez la trappe... Bournazel a porté là-haut tout à l'heure deux paillasses et des couvertures... Bonne nuit.

Les deux hommes lui serrèrent la main et prirent l'escalier. Il resta immobile dans la nuit. Le bruit des pas s'assourdit, puis s'éteignit. Enfin l'échelle tomba en faisant un bruit sourd. Le vieillard retourna sur ses pas, s'agenouilla longuement devant un autel qu'une veilleuse nimbait d'un faible halo et rentra chez lui.

Hilarion s'était haussé à la lucarne. Contre son visage, les abat-sons exhalaient encore après des siècles le fort arome des châtaigniers. La campagne s'était obscurcie. Les lampes s'allumaient dans le lointain. Le Tarramagnou devinait les villages et prononçait leurs beaux noms à voix basse avec volupté : Ouveillan, Argelliers, Rieux, et, le plus beau de tous, Minerve. Cabrespine se cachait derrière les premiers éperons de la Montagne Noire. Plus loin, plus haut, dans la brume, perdu entre cieux et terres, le village natal devait s'endormir. Le Rédempteur imagina ses vieux qui l'attendaient, l'arrivée bouleversante des gendarmes qui avaient dû fouiller toute la maison, du cellier au fournil pour arrêter ce Tarramagnou introuvable. Puis, la figure essentielle de sa méditation s'avança comme d'habitude du fond de ses ombres : Liotte, avec leur enfant sur les bras ; un grand transport d'amour et de détresse le souleva. Que faisait-elle? Était-elle déjà partie avec Déléris? Il revit aussi le père Cadour, se le représenta, terrassé par la nouvelle de l'inculpation de son fils, du départ de cette Liotte qui emportait, pour toujours peut-être, le petit-fils si semblable au grand-père, l'espoir de la race. Il s'examina soi-même, se demanda avec tristesse s'il n'avait pas manqué sa vie. De nouveau les doutes, l'hésitation, l'assaillirent, le noyèrent d'une eau amère. Mais il savait bien que ces émotions n'étaient que passagères. De ses grandes amours dont le destin à toutes deux était si rigoureux à ses désirs, de ses grandes amours si désespérantes, il sentait bien que la première, celle qu'il ressentait pour une femme et un enfant, pour si poignante qu'elle fût, ne pesait auprès de la seconde que d'un poids bien léger. Celle-ci, plus cruelle, plus exigeante et plus puissante, c'était l'amour qu'il éprouvait depuis toujours pour cette immense terre et pour ce peuple qui s'endormait dans la nuit. Les pas lointains des campagnards, le choc des bâtons ferrés sur les routes, l'aboiement perdu d'un chien robinson qui se jouait la comédie de la témérité et

de la terreur au fond d'un mas ensommeillé, l'essieu grinçant, le grelot nostalgique d'un attelage éveillaient des voix sans nombre dans l'intime de son cœur. Il évoqua la foule fraternelle qui, tout à l'heure, se disposait à mourir pour le sauver. Il attesta les cieux de sa bonne volonté, de son acceptation du sacrifice. Au bout de quelques heures de songerie, après qu'eurent retenti les sabots du sonneur et que, contre sa tête, la cloche eut tinté pour l'angélus du matin, il s'allongea sous la couverture auprès de Roucassous endormi et ne tarda pas à succomber lui aussi au sommeil.

La journée du lendemain se passa sans alerte. A peine si les deux hommes échangèrent quelques paroles, pleins de pensées trop semblables pour qu'il leur fût besoin de les communiquer. A midi, après l'angélus, que, du porche, le sonneur faisait, sans s'en douter, de nouveau résonner sur leurs têtes, le curé revint dans l'église, la ferma à clé de l'intérieur et leur porta leur repas. Il leur conta les incidents de la veille, les détails de l'arrestation, comment les gendarmes étant partis pour Couzan avec leurs prisonniers, les chasseurs à cheval avaient dû se mêler des opérations de police et de recherches sous la direction des agents de la sûreté. Un sapeur, requis pour briser à coups de hache les portes de la Permanence des fédérés, avait obéi à contre-cœur, déclarant en patois limousin : « Lou cap d'aquelses homes de la bilo ! qué iéou lou té trussario amé lou pigassou aluen dé fa pati lous campagnols !... La tête de ces citadins ! comme je préférerais la fracasser à coups de hache que brimer les campagnards. »

Naturellement, on n'avait rien trouvé de bien compromettant ni de bien nouveau parmi les documents saisis, toutes les opérations des comités s'étant toujours passées au grand jour, au su et au vu de tous les membres de la Fédération. On n'avait rien su non plus de certains inculpés qui avaient échappé dans leur propre village à toutes les recherches et que le télégraphe signalait en vain au préfet arrivé à Vic dans la soirée. La disparition de Roucassous et d'Hilarion annoncée par la gendarmerie de Marsaguèle avait tout particulièrement surpris les autorités qui, après avoir avancé bien des hypothèses, avaient fini par conclure à leur retraite dans quelque lieu secret de la montagne. Cependant les issues de Vic continuaient à être bien gardées ; des figures peu sympathiques hantaient les rues du bourg ; des étrangers d'allure singulière se faisaient servir contre des ordres de réquisition chez les hôteliers maussades. Il ne fallait pas songer à s'évader pour le moment.

Une longue soirée suivit ce jour. Bournazel sut distraire les deux compagnons qu'il était venu visiter. Il leur raconta que les membres du nouveau comité de vigilance s'étaient réunis dans l'après-midi

et s'étaient rendus en corps à l'hôtel de la Vigne où logeait le préfet.

— Le nouveau président, Parobès, a harangué le préfet, il fallait voir comment. Il a débuté en lui déclarant que le deuxième comité de vigilance avait déjà nommé et prévenu de leur nomination les membres d'un troisième comité destiné à le remplacer lui-même si c'était nécessaire. « Ainsi, dit-il, monsieur le préfet, le roi est mort, vive le roi ! Notre premier geste est de vous informer que nous nous solidarisons entièrement avec notre prédécesseur dont nous adoptons les conclusions et les responsabilités. Le programme de notre action ne fait que reproduire le leur. Vous pouvez nous faire arrêter. Tant qu'il restera dans la Montagne Noire et les Pays-Bas douze cultivateurs conscients de leur intérêt et de leur dignité, il y aura un Comité de vigilance.

« — C'est un comité révolutionnaire, a fait alors observer le préfet.

« — Peu importe le nom, a répondu Parobès : nous ne suivons aucun exemple ni aucun modèle de nature politique. Nous voulons vivre et nous prenons le chemin qui nous paraît le bon.

« Le préfet les a congédiés, puis il a envoyé un long télégramme à Paris. La receveuse a laissé traîner le texte de ce télégramme sans en avoir l'air, pendant que les facteurs faisaient le tri du courrier. Il paraît que le préfet préconise l'apaisement. Il insiste respectueusement pour qu'on donne un commencement de satisfaction aux réclamations des comités. Il signale la disparition d'Hilarion et espère que cette...

Bournazel s'arrêta, se mordit les lèvres. Dans l'entraînement du récit, il avait dépassé les limites qu'il s'était promis de respecter.

— Parle, dit Roucassous, quoi? cette... cette quoi?...

— Cette lâcheté, fit tranquillement Hilarion. Eh oui, ça commence déjà. Cette lâcheté, voilà l'impression qu'a le préfet et qu'il va faire propager par ses agents parmi les fatigués, les craintifs, les velléitaires, et enfin les véritables lâches. Mon pauvre Bournazel, je l'avais bien deviné cela, n'est-ce pas?

— Oui, mais c'est moi qui suis bête de vous l'avoir dit !

Le brave homme jeta son chapeau par terre avec colère.

— Oui, bien bête, poursuivit-il. Et, c'est vrai, en effet, le préfet a conclu que votre résolution ferait beaucoup pour dissocier, qu'il dit, le bloc des rebelles. Quand même, hein ! il déchantera lorsque les journaux lui apprendront ce que vous aurez fait à Paris !

Roucassous hocha la tête, jeta un regard long et triste sur Hilarion.

— Tout ça, dit-il, n'est pas ce que ça devrait être. Moi, je ne m'y débrouille pas. J'étais pour la force, moi, les coups. On aurait foutu

le feu aux casernes, l'autre jour, à Noirpignon, et l'armée nous suivait ! On a voulu en imposer par le calme, on a voulu faire notre petit Saint-Jean. Et voilà où nous en sommes... Enfin, tu vas tenter la dernière chance, Tarramagnou...

Il se recueillit, dit avec une véritable noblesse :

— Veuille Dieu te protéger !

Il retomba dans le silence. Il couvait une grande colère contre les riches, les robins, les huissiers, et ces soldats venus du Limousin, et ces gens de Paris, ministres ou préfets. Il les vouait au bûcher, allumait par la pensée des incendies insatiables...

La veillée se passa comme la précédente. Mais, vers une heure après minuit, Hilarion qui venait de s'allonger auprès de son compagnon perçut soudain le bruit de pas nombreux et les éclats d'une rixe. Que se passait-il? Il s'approcha de la lucarne, écouta. Il distinguait des accents pathétiques, ceux d'une voix qui implorait les cieux, prenaient en vain à témoin les astres froids de cette nuit d'octobre. Des voix plus sourdes proféraient des exhortations au calme, à la patience ; du moins leur ton le donnait à entendre. Mais le bruit s'approchait. Et, peu à peu le timbre de la voix implorante éveillait dans le cœur d'Hilarion des résonnances singulières. Une sorte de retard s'imposait avec effort dans le travail machinal de son esprit. Il sentait qu'il reculait malgré soi le moment où il reconnaîtrait, où il s'avouerait qu'il reconnaissait la voix. Mais déjà il charriait dans ses veines un sang glacé témoin de cet aveu. Il se mordit les poings. Et lorsqu'il entendit la voix dire :

— Enfin, gendarmes, croyez-vous qu'un homme de mon âge et de ma réputation soit un criminel? Le croyez-vous? il ne put retenir un cri :

— Mon père !

Roucassous éveillé en sursaut reconnut aussitôt lui-même la voix. Celle-ci s'éloignait déjà. Hilarion, en proie à une sorte de délire, voulait descendre pour délivrer le vieillard. Qu'avait-il fait? Mais le berger le serrait dans ses bras. La trappe était baissée. Bournazel en descendant avait retiré l'échelle du palier où s'achevait l'escalier de pierre. Il y avait au-dessous de leurs yeux un trou profond de six mètres.

— Que feras-tu, Tarramagnou? Tu te casseras une jambe? Et puis? Et même si tu pouvais descendre? que ferais-tu? Arrêterais-tu les gendarmes?

Hilarion ne voulait rien entendre, fou d'inquiétude et de fièvre. Il fallut que le berger le saisît à bras-le-corps, l'enroulât comme un enfant dans une couverture et le jetât gémissant sur la paillasse.

Ce que fut le reste de la nuit, Roucassous le raconta dans la suite. Un accès continu de délire. Le Tarramagnou voyait dans un monde hallucinatoire tous ceux qui lui étaient chers, victimes des crimes les plus odieux. Il poussait des cris que Roucassous avait peine à étouffer d'un bâillon. Impossible de descendre. Impossible de soulager le malade. Au matin, la fièvre n'était pas tombée. Quand le curé arriva, il trouva le Tarramagnou en sueur, délirant encore. Il revivait toute sa triste existence et les deux hommes bouleversés en suivaient les péripéties les larmes aux yeux. Il ne criait plus. Mais une sorte de mélopée avait fait place aux cris.

— Je n'aurai rien été, disait-il d'une voix plaintive, rien que le petit homme de la terre. Mon père, un failli et un criminel ; moi, un traître. Rien. Nous sommes maudits. Personne ne m'a aimé.

Il ajoutait avec une douceur déchirante :

— Ni toi, Liotte, non, ni toi...

Il secouait la tête avec désespoir.

— Tu me prends ce fils... Elle me prend ce fils...

Puis, il vivait la scène avec le président du Conseil, l'achèvement de la mission...

— Je n'ai plus qu'à aller me constituer prisonnier, monsieur le président, à aller payer de mon honneur la réconciliation de votre pays et du nôtre... de votre pays...

Il reprenait d'une voix accablée :

— Il n'y a qu'une France...

Puis avec force :

— Ne tirez pas... Ce sont vos frères...

Le curé redescendit à la hâte. Que faire? Il se concerta avec sa sœur. Ils n'étaient pas sûrs du médecin, homme étranger au pays, capable de trahir cette retraite. Bournazel pourrait donner une idée? Le curé s'en fut chez lui. Le pauvre Bournazel avait lui aussi entendu les bruits de la nuit, car il habitait auprès de l'église, à l'entrée du bourg.

— Heureusement, dit-il, que les gendarmes ont eu la bonne idée de ne pas traverser le bourg. Que serait-il arrivé si les gens s'étaient éveillés et avaient compris que c'était le père Cadour qu'on conduisait en prison. Sûrement ils auraient fait un mauvais parti aux gendarmes.

— Mais, dit le curé, as-tu le fin mot de l'affaire?

— Eh oui. Le voiturier qui portait le père Cadour s'est arrêté pour ficeler un trait rompu et je suis descendu quatre à quatre afin de me renseigner. Il paraît que Déléris est venu hier vers la fin de l'après-midi à Marsaguèle chercher Liotte et son fils. Le père Cadour les a vus passer tout près de lui sur la route. Il est entré dans une vio-

lente colère, a réclamé son petit-fils. Déléris a voulu fouetter la jument pour prendre du large. Mais le vieux Justin s'est précipité à la bride si violemment, que la bête est tombée et s'est couronnée. Vous devinez la suite : injures, menaces... Que ta grange brûle, bandit, avec tous les biens des tiens ! aurait dit Justin Cadour. Les chasseurs à cheval, qui cantonnaient tout près de là, riaient et laissaient faire. Déléris est parti tout tremblant, paraît-il, après avoir dit à un lieutenant des chasseurs : « Il le ferait, vous savez ! Aussi je vais mettre un gardien là-haut. » Et de fait, un moment après, on a vu l'ancien facteur Pératour, qui a sa retraite et qui est un peu éclopé, arriver tranquillement. Déléris, qui le connaît bien, avait fait un détour pour le chercher et l'envoyer garder la grange.

— Et alors?

— Alors, monsieur le curé, voilà. Vous savez peut-être qu'il y a actuellement à Marsaguèle un missionnaire diocésain qui prêche une retraite pour les hommes. Ils sont assez dévots par là-haut. Enfin le fait est, que sur le coup de dix heures du soir, comme le missionnaire achevait son prêche sur la justice et la miséricorde de Dieu, les gendarmes sont entrés dans l'église et ont cueilli le pauvre Justin Cadour. Il y avait derrière eux un peloton de chasseurs pour éviter le grabuge... Il paraît que la grange avait flambé quelques moments auparavant comme un feu de joie. Elle était isolée, mais les soldats aussitôt accourus ont pu retirer le pauvre Pératour qui est, paraît-il, encore vivant, mais dans un triste état. En tous cas, incapable de parler.

— Mais qui prouve que Justin Cadour...

— Rien. Il était arrivé assez essoufflé au sermon vers dix heures moins le quart. Il était sorti de chez lui, paraît-il, vers neuf heures. Il prétend avoir passé son temps dans les chemins à marcher au hasard pour « manger sa colère ». Mais il n'a aucun témoin qui vienne le décharger.

Tout en parlant, les deux hommes s'étaient dirigés vers la maison d'un rebouteur qui guérissait « par secret ». Le père Jourdine était un quinquagénaire robuste, sec, sanguin, jouissant de la réputation d'un vigneron dévoué à la Cause, d'un guérisseur capable et désintéressé et d'une discrétion absolue. Il les suivit sans demander d'explications. Avec toutes sortes de précautions, ils se rendirent auprès du malade qui, épuisé, dormait enfin. Il fallut monter un sommier, des draps, installer convenablement ce pauvre corps gémissant. Jourdine prescrivit de la quinine, envoya Cécile chez lui pour quérir des simples. Pendant cinq jours, il n'osa guère se prononcer, non sur le rétablissement physique du malade, qui ne lui paraissait pas dou-

teux, mais sur son rétablissement mental. Enfin le sixième jour le mal fut conjuré ; le surlendemain, le Tarramagnou amaigri, pâle, défait, se leva et décida de partir. Vingt personnes connaissaient sa présence à Vic. Pas une n'avait parlé. La troupe avait quitté le bourg. On n'y voyait plus aucune figure étrangère.

Aux approches du soir, Bournazel vint chercher les deux hommes. Hilarion s'était, sur ses instances, affublé d'un cache-poussière et de lunettes bleues. Roucassous avait simplement revêtu un vieux costume de Bournazel et cela suffisait à le rendre méconnaissable. Lui-même, dépouillé du grand tricot de laine, des guêtres, de la limousine et du béret, se contemplait sous son nouvel accoutrement avec stupeur. Bournazel s'était également préoccupé d'une valise, de linge et de quelque argent. Quand le moment de la séparation arriva, le curé contempla ses hôtes de quelques jours avec tristesse et pitié. Hilarion n'était plus que l'ombre de lui-même. De toute évidence, il ne songeait qu'à son père en prison, inculpé d'un crime, à Liotte installée chez un étranger ennemi, à son fils dont il ne connaîtrait pas la tendresse, à lui-même enfin...

— Voilà notre époque, dit le prêtre. On a voulu nous parler de progrès, de transformations favorables au peuple. Où en sommes-nous? Je vous le demande. Plus esclaves, plus misérables que jadis. Vous voilà, Hilarion, vous qui n'avez cherché que le bonheur de vos semblables, obligé de vous déguiser comme un histrion, de vous terrer comme un bandit. Vous qui avez soulevé pour une grande idée un peuple tout entier, qui avez fait renaître l'enthousiasme des grandes époques de l'histoire, ce qu'on avait cru impossible de notre temps!

— Que pensez-vous de la justice divine? demanda Hilarion d'une voix profondément altérée.

— Je vous comprends, je vous absous, je vous bénis, fit le curé avec une douceur paternelle. N'oubliez pas que les voies de la Providence sont mystérieuses. Qu'est le sacrifice d'un homme, surtout quand celui-ci en comprend la grandeur et en sait la récompense, le prix, la gloire? Quand il se reconnaît choisi? Vous êtes du nombre des prédestinés en qui le Seigneur a mis toutes ses complaisances. Prions pour qu'il veuille abréger l'agonie des Oliviers. Prions-le d'abréger les épreuves qui vous attendent et de les terminer à votre gloire. Il n'est pas si sûr que le président du Conseil vous refuse et que la foule vous renie.

Il resta pensif.

— Et même si cela était, le mensonge n'a qu'un temps. Vous seriez vite réhabilité par vos amis. Vous reviendriez jouir parmi nous de la reconnaissance de tous... Quelle œuvre vous aurez accom-

plie ! Une province renaissant de sa misère ! Je ne parle pas des mérites spirituels que vous vous serez acquis, cher Hilarion, et que Dieu appliquera à d'autres âmes. Cette jeune femme impie à sauver et ce fils ; ce régisseur aveugle à éclairer...

Le faisceau d'un phare d'automobile vint frapper la fenêtre.

— Je cesse mon homélie. Voici la voiture de notre ami Oustanol qui arrive et se signale dans la petite route. A Dieu soyez.

La précoce nuit de novembre était déjà tombée. Le ciel était sans étoiles. Le curé ouvrit la porte du jardin que les trois hommes traversèrent pour rejoindre la voiture dissimulée entre les haies d'un chemin creux. Oustanol était au volant. C'était un grand jeune homme de vingt-huit ans, héritier d'une vieille famille de viticulteurs qui avait su ne pas dilapider ses richesses au temps des années grasses. Fanatique de son pays et de la vigne, il était tout tremblant de l'honneur que lui avait fait Bournazel en lui demandant de participer à l'expédition projetée. Il ne put que balbutier quand Hilarion le salua et le remercia.

— Il est tard, dit-il, tandis que ses compagnons s'installaient. L'express a une bonne avance sur nous. Il va falloir essayer de le rejoindre vers le Larzac. Si nous arrivons assez tôt à Tournemire, ce sera bien beau.

Hilarion considérait la voiture avec curiosité. C'était un énorme engin de course muni des derniers perfectionnements de l'époque ; le Tarramagnou, totalement étranger aux secrets de la mécanique, examinait les compteurs sur lesquels le mouvement incessant des aiguilles traduisait à chaque instant les infirmités ou les faiblesses de la machine. Tandis qu'elle filait à toute vitesse sur la route solitaire, il rêvait d'une mécanique comptable qui fût capable de déceler les infimes variations de la conscience... A Tournemire, il prit l'express avec Roucassous pendant que la voiture disparaissait de nouveau dans la nuit. Et les heures suivantes ne furent qu'un songe, jusqu'au moment même où, après avoir dit son nom à un huissier interloqué, il se trouva introduit dans le cabinet du président du Conseil.

C'était un vieillard court de taille mais dur de poil et qu'on sentait robuste. Chauve, moustachu et sourcilleux, sa tête, par le ravage de la vie publique et de passions sans nombre, par la massive charpente de l'os, par la structure de l'arcade, de la pommette et du maxillaire, les cavités d'ombre, le feu prodigieux du noir charbon mobile sous l'orbite, révélait l'énergie, le mépris de la contrainte, une certaine jovialité féroce. Il se leva, alla rapidement au Tarramagnou. Mais au même moment, une porte latérale s'ouvrit et trois hommes firent irruption dans le bureau.

— Foutez-moi le camp ! cria le président. Est-ce que j'ai besoin de flics?

Puis sans transition, tourné vers Hilarion, les bras croisés, le regard chargé de colère :

— Vous voilà ! Vous en avez fait du propre là-bas ! L'ordre...

Hilarion l'interrompit d'une voix calme :

— Qu'est-ce que l'ordre devant la misère? L'ordre a pourtant été respecté.

— La légalité...

— Tant pis pour la légalité quand elle est mauvaise, si l'illégalité peut faire naître une légalité nouvelle plus parente de l'équité.

Le président, sous une brusque impulsion, fit à pas vifs le tour de son bureau, frappa la planche avec force et d'un ton où passait, on le sentait bien, la seule foi véritable de sa vie, il s'écria :

— Et la France? Qu'en faites-vous, de la France?

Il revint à Hilarion, le saisit par l'épaule et avec une impétuosité incroyable le poussa vers une grande carte appliquée à la paroi.

— Ça, dit-il.

Sa main posée tremblait encore.

— Ça ! la France !...

Il s'arrêta. Puis avec une espèce d'emphase et pourtant à voix presque basse :

— Nous trouvez-vous trop forts? Voulez-vous nous affaiblir? Avez-vous oublié Agadir? Quel homme êtes-vous?

Il heurta rudement Hilarion au cœur, de l'index tendu :

— Qu'est-ce qui coule là dedans?

Le Tarramagnou, surpris, s'évadait tout à coup de lui-même. Il y avait autre chose que sa province. Jamais il ne l'avait senti avec cette force. Il respira bruyamment.

— La légalité, dit le vieillard est pour les hommes dignes de comprendre ce que signifie le mot de patrie.

Il s'approcha encore du Tarramagnou, à le toucher. Leurs haleines étaient confondues.

— Vous êtes séparatiste? dit-il encore.

Hilarion secoua négativement la tête.

— Ah ! ah ! vous n'êtes pas de ceux qui préparent et appellent de leurs vœux ce fameux Parlement régional?

— Je ne suis pas venu ici pour m'entretenir avec vous de ce qui nous divise, dit le Tarramagnou. Je suis venu me constituer prisonnier.

Le président baissa les yeux, réfléchit un instant. Puis d'une voix adoucie :

— Vous êtes venu me raconter l'histoire de la révolte?

— Si vous voulez, quoique à vrai dire, je doute qu'elle ne vous demeure pas étrangère. Vous parlez de séparatisme. Mais l'ignorance des pouvoirs publics à notre égard n'est-elle pas le plus grand et le plus haïssable des actes de séparatisme? Avez-vous seulement une idée de la misère de notre malheureuse province?

Le vieillard leva la main, mais le Tarramagnou poursuivit :

— Je sais ce que vous allez me dire : vous avez les rapports de vos préfets. Mais quelle éloquence leur faudrait-il pour vous faire toucher la face réelle de notre misère! pour vous faire sentir ce que peut être l'existence de citoyens qui, pour la plupart, ne peuvent à l'heure actuelle disposer de cent francs dans leur année entière?

Le président l'interrompit :

— Je le comprends. Mais vous ne tenez pas compte du fait qu'ils ont les produits de la terre...

— Lesquels? Les viticulteurs ne peuvent moissonner un épi. La terre ne veut que la vigne!

— Ah! fit le vieillard, ému. Tenez, venez ici, asseyons-nous. Parlez-moi de votre pays.

Le Tarramagnou parla avec cette chaleur persuasive qui avait raison de toutes les résistances. Il dit la grande misère de la terre, le trafic des usuriers, l'ignorance ou l'indifférence des législateurs. Son interlocuteur l'écoutait avec attention, mordillant parfois sa moustache, le regardant à d'autres instants d'un air soupçonneux, puis rasséréné.

— Cet homme-là, songeait-il, n'est ni un illuminé, ni un fourbe. C'est un passionné conscient, un peu naïf, mais d'une grande âme.

Quand Hilarion eut fini, le président lui dit :

— Eh bien! je vous promets d'agir et d'agir vigoureusement. En un mois vous aurez satisfaction. Mais ce n'est pas à la pression de révoltés que j'entends céder, c'est à la triste vérité de cette situation misérable. Aussi d'abord la légalité. Que le pays reprenne sa vie normale. Les conseils municipaux vont retirer leur démission. Les impôts vont être payés suivant une échelle de délais que j'examinerai avec bienveillance. La manifestation de Couzan sera, après-demain, une manifestation de réconciliation. Vous aurez à...

— Faites-moi arrêter tout de suite, dit Hilarion.

— Pourquoi?

Hilarion se tut. Le président réfléchit, puis lui prit les mains.

— Vous êtes jeune. Un enfant, pour le vieillard que je suis. Je comprends trop votre faiblesse...

Hilarion hocha la tête.

— Votre retour là-bas, libre, sera, vous le craignez, commenté haineusement. Si vous préconisez la conciliation, vous serez réputé traître ; vendu, comme ils diront... Cela passera, croyez-moi. L'effet sera néanmoins salutaire. Vos vrais amis ne douteront pas de vous. Peu à peu les autres suivront. Si vous ne réussissez pas, d'ailleurs, rien ne vous empêchera de vous constituer prisonnier à Couzan le soir de la manifestation ; je vous donnerai un sauf-conduit valable jusqu'à cette date.

Le Tarramagnou soupira.

— Je sais, fit le président, c'est un calice amer. Mais enfin, c'est votre devoir. Il le faut.

Il se leva, griffonna debout le sauf-conduit et ajouta :

— Eh bien?

— Excusez ma faiblesse d'un instant, dit le Tarramagnou. Elle est passée. Maintenant je suis prêt.

Le vieillard le considéra avec un air de commisération profonde et déclara simplement :

— Adieu, Cadour. Vous êtes un homme de cœur.

VI

Le lendemain matin, vers neuf heures, après une nuit de voyage, le Tarramagnou accompagné de Roucassous sonnait à la demeure des Rabastens. La concierge vint lui ouvrir et il lui demanda, en se nommant, à voir Liotte.

— Je ne sais pas si elle est ici en ce moment, répondit cette femme. Mais M. Déléris pourra vous recevoir certainement, si vous le désirez. Il s'attend à votre visite.

Et sur un signe d'Hilarion :

— Au fond de la cour, le grand escalier, un étage.

Le Tarramagnou laissa Roucassous s'installer dans sa loge pour l'attendre et monta chez Déléris. Le régisseur le reçut dans une pièce austèrement meublée, toute encombrée de paperasses. Il était assis devant une table très grande, chargée de dossiers ; en face de lui, le mur jaune et nu portait un Christ de bois.

Hilarion s'était arrêté sur le seuil. Déléris en le voyant était devenu si pâle qu'il inquiéta le jeune homme ; d'une main qui tremblait il lui indiqua une chaise en remuant les lèvres, mais sa bouche ne put proférer aucun son.

— Qu'avez-vous fait de mon père? dit Hilarion.

Le vieillard écarta de son bras une vision importune, leva les yeux vers la croix et put enfin répondre :

— Que sais-je?... Rien.

— Rien?...

— Rien...

— Et de Liotte?... Qu'avez-vous fait de Liotte?...

Le vieillard hésita, puis :

— Pourquoi?

— Je veux la reprendre...

Déléris leva de nouveau les yeux vers le Christ ; son visage eut un instant l'expression du désespoir, puis d'une voix à peine reconnaissable, toute basse et blanche :

— Demandez-la à Guirand.

Ce fut au tour d'Hilarion de pâlir. Ses soupçons ne l'avaient donc pas trompé? Elle était venue chez les Rabastens attirée par la fortune de ce détraqué facile à conquérir. Déléris, par attachement pour Clarisse et pour prévenir toute catastrophe pire, fermait les yeux, prêtait la main au manège, résolu à favoriser tout ce qui lui permettait de demeurer le maître. Que faire? se dit le Tarramagnou. Courir derrière son amour? S'humilier? Et demain soir il serait en prison!

Il se leva sans rien dire, étonnamment calme, et sortit. Au bas de l'escalier, il crut entendre son nom et se retourna aussitôt pour voir disparaître Déléris qui avait dû, pris de quelque remords, sortir et rentrer. Il traversa la cour et entendit de nouveau son nom. Cette fois c'était Guirand qui accourait à lui. Il lui fit signe de s'arrêter et lui cria :

— Déléris m'a tout dit. Ne vous dérangez pas, mon cher successeur. Allez rejoindre notre maîtresse.

Guirand resta un instant sur place. Puis il dit, sans bouger :

— Déléris vous a dit cela?

— Oui, répondit Hilarion qui se détourna aussitôt pour éviter d'entendre des explications et des mensonges qui d'avance lui répugnaient.

Mais Guirand ne paraissait pas disposé à lui parler davantage ; il restait immobile, en proie à une méditation profonde. Au moment où, sous le porche, Hilarion appelait Roucassous, il aperçut le demi-fou qui, enfin, sortait de sa rêverie et se dirigeait à grands pas vers l'escalier qu'il venait lui-même de descendre.

— Mauvaises nouvelles? demanda Roucassous.

Le Tarramagnou fit un signe évasif. Puis :

— A la place d'Armes.

Oustanol et Bournazel, prévenus la veille par un télégramme de Paris, les y attendaient. Ils ne les questionnèrent pas, mais leur donnèrent quelques renseignements :

— Une effervescence considérable règne dans tout le pays-bas, dit Bournazel. Déjà Couzan est remplie de manifestants très irrités contre les mesures de rigueur prises par le gouvernement. Il y a des troupes en effectifs considérables. On craint tout, même le pire. Du fond de sa prison, par des complicités qu'on ignore, Parril a lancé une proclamation qui est une provocation à l'incendie, au massacre, enfin à la révolution. Les modérés sont dépassés, traités en suspects. L'agitation ne sera que passagère sans doute, à moins d'incidents graves, mais elle vient des profondeurs. Les mesures gouvernementales ont fait l'effet d'une provocation méditée.

Bournazel hésita, puis se décida à compléter sa pensée :

— Je ne sais pas ce que vous rapportez de Paris. Mais ici, ce n'est pas le moment de parler d'apaisement.

— Montons en voiture, répondit Hilarion. Viens derrière avec moi, Roucassous.

L'automobile démarra. Quand elle fut sortie de la ville :

— Tout droit sur Couzan? demanda Bournazel en se retournant.

— Sur Couzan, mais pas tout droit. Passons par Marsaguèle. Je veux embrasser ma mère, répondit le Tarramagnou.

— As-tu vu Liotte? fit Roucassous à mi-voix.

— Qu'est-ce que cela peut te faire? répondit Hilarion avec humeur.

— Beaucoup... Je voudrais savoir si tu l'as vue, uniquement pour connaître la vérité sur l'incendie de la grange?

— Que veux-tu qu'elle puisse nous dire sur ce sujet?

— Pendant que j'étais seul avec la concierge tout à l'heure, j'ai essayé de la faire parler. Cela n'a pas été difficile. Elle sait que nous ne sommes pas des amis de Déléris et elle exècre cet homme. Pourquoi? Probablement parce qu'il a de trop bons yeux et qu'elle ne doit plus faire les petits bénéfices qu'elle faisait quand il n'était pas encore là. Tu comprends : trafic des légumes du jardin, majorations de factures de fournisseurs amis, etc... Or, cette femme accompagnait Déléris lorsqu'il vint chercher Liotte ; cela, afin de l'aider et d'éviter tout clabaudage. Elle a assisté à la scène qui eut lieu entre ton père et le régisseur. Et elle m'a conté la suite... Déléris songea bien, comme il l'avait déclaré, à mettre un gardien dans la grange ; mais il fit mieux encore : il fit don à ce gardien que, comme tout le monde, il savait fumeur et ivrogne, de deux bouteilles d'eau-de-vie, cadeau d'un de ses fermiers qu'il avait visité le matin, et d'une douzaine de cigares : tu sais qu'il en a toujours dans sa voiture. Que dis-tu de cela?

— Je comprends maintenant. Quelle canaille!

— Attends... Il paraît que dans la descente du Gardoul, la jument de Déléris se déferra. Au pont, elle boitait déjà. Il fallut aller tout doucement jusqu'à Cégières. Là, pendant qu'on ferrait la bête, la nuit tomba. Déléris résolut qu'on dormirait à l'hôtel et il y retint deux chambres. Après le dîner les deux femmes montèrent se coucher. Mais vers dix heures, l'enfant (le tien, Hilarion) s'éveilla, réclamant sa tétée. Il fallut se lever, allumer la lampe. En passant devant la fenêtre, Liotte observa à l'horizon un immense incendie. C'était la grande grange avec tout le foin, le grain et la paille d'une année qui brûlait. Naturellement, elle ne pensa pas à la vérité tout d'abord. Mais, à ce moment, toutes deux entendirent dans la chambre à côté un bruit pas ordinaire. C'était le vieux sagouin qui priait Dieu et qui pleurait ; ça se termina par quelques coups de lanières qu'il se distribuait de bon cœur. Il paraît que ça lui arrive quand il n'est pas content de lui-même. Attends un peu... Le lendemain, grande manchette dans les journaux : arrestation des comités, arrestation de Justin Cadour, etc... Déléris a passé la journée à la chapelle des Rabastens. Le vieil aumônier l'y a trouvé évanoui le soir, les bras en croix, le bout des doigts tout mangé par la flamme d'une petite chandelle qu'il tenait à chaque main. Que dis-tu de cet homme?

— J'aurai tout vu, répondit avec tristesse Hilarion... Pour faire le bien de son orphelinat il aura tout foulé aux pieds. Même bourrelé de remords il serait prêt à recommencer. A quelle inhumanité peut conduire la passion, même lorsque c'est celle du bien ; d'une certaine figure du bien... Mais hélas ! ne suis-je pas ainsi moi-même...

— Hilarion, fit le berger, ému.

— Mais, j'y pense, reprit le Tarramagnou, la concierge t'a-t-elle parlé de Guirand?

— Oui aussi. Il paraît qu'il ne rêve que de toi, ne parle que de toi, déclare que tu es le saint.

— Et Liotte?

— Tu ne l'as donc pas vue? On a été obligé au début de la protéger contre lui. Il ne pouvait en souffrir la vue. Il est persuadé qu'elle t'a trahi. Encore à présent, il paraît qu'il la traite comme la dernière des souillons...

— Voilà, ricana Hilarion, voilà pourquoi Déléris regardait le crucifix et soupirait. Le triste sire mentait ! Il mentait pour que je le débarrasse de ma présence à jamais ! que je laisse Liotte ! pour en faire une compagne à sa bien-aimée Clarisse et pour la ramener dans la voie de ce qu'il appelle le devoir... Ah ! m'a-t-il joué, celui-là ! comme la jalousie rend crédule !

Il fit un rire amer. Mais sentant sa misère, il sentait aussi sa grandeur. Cette grande peine qui pesait tant sur son triste cœur, elle devait être refoulée à son rang. Déjà il l'éloignait de lui. Il faisait sa retraite. Il renonçait ses amours pour d'autres plus belles et plus sombres. Il ne voulait plus songer qu'aux heures de reniement qu'il allait vivre, au calvaire qu'il allait gravir.

Devant la porte de la maison paternelle, il descendit, très fatigué, tout voûté déjà. Il entra. Pour la première fois de sa vie, il vit, à cette heure du jour, sa mère assise immobile au coin du feu. Sa sœur lui dit :

— Elle est ainsi depuis le départ du père. Elle est toute bizarre. Elle l'a d'abord cherché partout comme folle. Puis l'abattement est revenu avec la raison.

Hilarion embrassa sa mère qui versa quelques larmes :

— Toi aussi tu vas payer pour d'autres, gémit-elle. Qu'avons-nous fait au bon Dieu dans cette maison?

Puis elle retomba dans son mutisme. Hilarion s'enquit des nouvelles :

— Pas bonnes, répondit sa sœur. On dit que tu as caponné et que tu as eu peur de la prison. On dit aussi que l'arrestation du père c'est un coup machiné, une frime, qu'on va le relâcher. On dit enfin que tu es allé vendre tes frères pour sauver ta propriété et que c'est pour cela qu'on ne nous a pas saisis.

Hilarion se tourna vers ses trois compagnons sans mot dire. Bournazel ne put retenir ses larmes. Roucassous saisit le Tarramagnou et l'étreignit avec force. Oustanol, incapable de maîtriser davantage les sentiments qui l'agitaient, se détourna brusquement, alla mettre le moteur en marche.

Ils arrivèrent à Couzan à la nuit. L'effervescence était grande. Ils eurent peine à se frayer un chemin. De tous côtés on entendait des cris et des menaces. En débouchant sur la place de la Cathédrale, un spectacle singulier attira leur attention. En trois endroits, la foule était agenouillée. Des femmes en prières entouraient un espace vide. Ils s'approchèrent. Un homme leur dit :

— C'est là qu'ils sont tombés.

Des pavés alignés figuraient grossièrement le contour d'un cercueil. Sur chacune grésillait une bougie. Du sang au milieu, en flaques irrégulières, achevait de se coaguler.

— C'est à sept heures que la chose s'est passée, dit l'homme. La foule avait un peu maltraité un cuirassier... Oui, il y a un régiment de cuirassiers qui est venu ici des bords de la Loire... Alors ses camarades ont tiré... Trois hommes et une jeune fille tués... J'ai bien peur que demain...

— Où sont les soldats?

— Un peu partout dans les bâtiments publics. Trente mille hommes de troupes étrangères sans compter la garnison dont *ils* avaient peur.. et qui n'a pas voulu s'en aller...

Hilarion entraîna Roucassous.

— Allons voir le préfet, dit-il d'un air accablé.

Ils trouvèrent Demaeckers affligé et anxieux.

— J'ai reçu, leur dit-il, le télégramme du président trop tard, je crains que vous ne soyez trop compromis déjà pour tenter cette besogne d'apaisement que vous avez si généreusement acceptée. J'ai voulu la commencer moi-même. J'ai fait élargir les prisonniers. Mais ce fou de Parril a immédiatement prodigué les excitations au meurtre. Vous avez vu son œuvre...

Il ajouta après un silence :

— Je redoute tout... tout...

— Même, dit Hilarion avec lenteur, une fusillade entre les troupes.

Le préfet répondit d'une voix étranglée :

— Même cela... Tarramagnou... même cela.

Hilarion se leva.

— Vous partez? dit Demaeckers.

Dans son désarroi il lui semblait que la présence de cet homme apaisait ses craintes.

— Que faire d'autre? Je vais dans la cathédrale essayer de me reposer.

Il passa la nuit sur le siège d'un confessionnal. La cathédrale était un immense dortoir. Au matin la multitude s'écoula peu à peu pour rejoindre les points de concentration du cortège. Hilarion resta dissimulé dans sa cachette, silencieux, en tête-à-tête avec sa pensée.

Vers dix heures, il quitta la place, se rendit à la sacristie où un prêtre lui permit de faire ses ablutions. Comme il achevait, il entendit une voix qu'il reconnut :

— Il était encore ici, ce matin, disait Roucassous. Il doit être reparti.

— Je veux le voir, je veux le voir! criait Liotte d'un accent désespéré. Je suis venue à pied, nous avons marché toute la nuit. Je veux qu'il voie son fils.

Il sortit de la sacristie, aperçut la jeune femme, exaltée, les yeux brillants, mais le visage livide, poudreuse, épuisée. Elle s'était, à bout de forces, laissée tomber sur une chaise. Quand elle le vit, elle voulut se lever mais n'y parvint pas. Il alla à elle, se pencha pour l'embrasser, mais elle avait pris ses mains et les baisait avec emportement. Guirand s'approcha :

— Je vous la reconduis, Tarramagnou. Je suis bien misérable auprès de vous, mais comment avez-vous pu croire que j'eusse essayé de vous tromper...

Il baissa la tête :

— Le faux dévot ne mentira plus, dit-il comme se parlant à lui-même.

Puis, à mi-voix, devant la femme éperdue d'horreur et serrant contre son sein l'enfant tremblant, il ajouta :

— Je l'ai tué d'un coup de barre. Il n'a pas crié. Il m'a fait signe qu'il voulait parler avant de mourir...

Il s'arrêta, revit la scène, dit studieusement :

— Il a parlé. Il m'a chargé de demander pardon pour lui à Justin Cadour, au Tarramagnou et à tous ceux à qui il aurait fait du mal sans le vouloir... Il est encore là-haut, tout seul, dans son bureau...

Un grand bruit venait du dehors.

— Je vais revenir, dit le Tarramagnou.

Il fit effort pour abandonner ses compagnons.

— Restez là tous les trois...

Mais Roucassous vint jusqu'au porche. Il vit le Rédempteur se perdre dans la foule. Au fond de la place, au balcon d'une grande maison, la voix tonnante de Parril jetait l'anathème. Soudain de plusieurs rues, on vit déboucher des cavaliers. La foule hésita. Les soldats mirent sabre au clair, se préparèrent à charger. Il y eut un immense remous.

— Assassins ! Assassins ! criaient des milliers de voix.

Des briques volèrent. On entendit des détonations de revolver. Un cavalier s'affaissa, le visage sanglant. La voix brusque et nette d'un officier retentit :

— Pour charger !

La foule oscilla. Un espace se dénuda devant elle. Mais de l'autre côté de la place une sonnerie de clairons fit vibrer tout à coup les échos. Confondus pêle-mêle, les fantassins de Noirpignon et ceux de Couzan arrivaient en sauveurs. Ils furent accueillis par des hourras.

— Qu'ils y viennent, les cuirassiers !

Entre les troupes ennemies ce fut soudain le désert. Un colonel de cavalerie traversa la place, alla aux mutins ; il dut retourner en arrière, assailli de projectiles divers. Les fantassins, au comble de l'exaspération, exigeaient la retraite immédiate des cuirassiers.

Non loin de ceux-ci, pensif, appuyé contre un mur, Hilarion regardait. Quand il entendit le colonel déclarer, d'une voix que la rage rendait à peine perceptible :

— On va balayer cette crapule !... il soupira. Sans un mot, la tête penchée, il partit droit devant lui.

Dans la foule, il fut reconnu tout de suite. Quelques voix crièrent : Le vendu ! Le vendu ! Il entendit, se retourna, regarda d'un air triste ces ingrats à qui il avait tout sacrifié.

Un officier lui fit signe, mit la main en porte-voix :

— Retirez-vous, monsieur ! Retirez-vous donc !

Il secoua la tête. Il avançait toujours. Comme il arrivait au milieu de la place, d'un nouveau bataillon de fantassins débouchant sur le côté de la cathédrale, partit un coup de fusil. Un cavalier s'écroula. Instinctivement, ses camarades firent feu.

Le Rédempteur tomba. Il se fit un grand silence. Avant qu'une seule des milliers de personnes qui assistaient à cette scène eût avancé d'un pas, il s'était péniblement remis sur les genoux, avait étendu les bras comme pour bénir et d'une voix forte :

— Que mon sang paie pour tous... Réconciliez-vous... Vous êtes frères... Français... Fran...

Il ne put en dire davantage. Mais il avait suffi à la multitude d'entendre cette voix blessée et de voir couler ce sang pour qu'un immense et poignant sentiment de tristesse, de remords et de désespoir s'emparât d'elle. Les fantassins avaient relevé leur arme. La foule revenait. Les femmes pleuraient. Puis une voix, celle de Guirand, fit un cri déchirant qui fut mille fois répété :

— C'est notre Rédempteur que vous nous avez tué ! Notre Rédempteur ! Notre Saint !

Le Tarramagnou entendit monter autour de lui cette rumeur d'amour et de reconnaissance qui naissait de son sang. Il revit dans la même seconde les terres du Candobre, le père délivré, Liotte inconsolée... et ce peuple... ce peuple enfin tiré de la misère. Il sourit faiblement. Il ferma les yeux. Et il sentit qu'il entrait à la fois dans la vie éternelle et dans la mémoire des hommes.

LUCIEN FABRE.

Saint Paul[1]

VII

A Chypre. — Paul et la puissance romaine.

Paul et Barnabé se dirigeaient sur Chypre, non à l'aventure, comme eussent fait des Gaulois ou des Ulysses romanesques, mais en Juifs méthodiques, ayant pesé leurs moyens, leurs chances de réussir. Le bon sens et l'inspiration divine concordaient.

Né dans l'île, Barnabé savait quels points d'appui leur mission pourrait s'y ménager. Toutes les villes de la côte orientale comptaient de prospères synagogues ; car la proximité de l'Égypte, le cuivre des mines, les beaux pins des forêts qu'on taillait en mâts et en quilles de navires, les blés des plaines qu'irriguaient les canaux du fleuve Pédiœus, les vignes et les olivaies des coteaux animaient une circulation de richesse ; et le commerce juif fructifiait. Il ne dédaignait pas l'argent des milliers de pèlerins qu'attirait le temple d'Aphrodite à Paphos. Les Grecs aussi faisaient là fortune, répandus partout où l'étranger leur assurait une clientèle exploitable. A cette cohue d'Orientaux, Rome imposait

(1) Copyright 1925 by Bernard Grasset. — Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 février 1925.

l'ordre militaire, l'administration ; elle bâtissait des châteaux forts, des acqueducs, des amphithéâtres ; elle tirait du pays des matières premières, des subsistances, des tributs, des hommes.

Les apôtres trouvèrent donc devant eux les deux forces qu'ils voulaient assujettir à l'Évangile : Israël et la gentilité. C'est à Israël, comme ailleurs, qu'ils offrirent d'abord le salut.

Quand ils débarquèrent à Salamine, — vaste port marchand créé par une colonie grecque, — ils annoncèrent Jésus dans les synagogues. Leur prédication dura, semble-t-il, quelque temps. On les écouta sans hostilité. Mais ils préparèrent une église plutôt qu'ils ne la fondèrent, ils n'obtinrent pas un ensemble de conversions.

Ils suivirent les villes de la côte au nom plein d'enchantement, Cittium, Amathonte, Paphos. Le rivage de Paphos se souvient encore des voluptés défuntes. Les roses de la déesse n'ont pas cessé de fleurir. Les maisons blanches ont l'air de ses colombes endormies le long des eaux d'où elle émergea. Le temple dont on voit des vestiges sur une colline — à une demi-lieue de la mer — offrait à l'adoration des foules une Aphrodite sans forme humaine, un cône de pierre tronqué, voilé sous une draperie de pourpre, image élémentaire de la nature omniféconde. Dans les bois d'Idalie, l'Aphrodite amoureuse était honorée par des fornications rituelles.

Paul associera toujours aux cultes idolâtres l'idée de turpitudes. Antioche, Corinthe, Ephèse, Rome et les mœurs communes de la décadence païenne justifiaient trop ce rapprochement, juif avant tout dans son principe. Nulle part peut-être autant qu'à Paphos, il ne comprit la difficulté surhumaine de vaincre l'incontinence chez les païens, alors qu'ils croyaient rendre gloire aux dieux en se livrant à leurs appétits.

Chaste et n'ayant, quoi qu'en dise Eusèbe, jamais été marié, il sentait néanmoins « dans ses membres cette loi qui guerroyait contre la loi, l'esprit et l'asservissait à la loi du péché ». C'est pourquoi il se gardera des rigueurs absurdes où verseront tant de sectaires en Orient. Il marquera de la plus forte réprobation certains vices, devenus parmi les Romains, à l'école de l'Asie, une élégance. Les Juifs punissaient de mort la sodomie ; ils condamnaient à être lapidés le gendre et la

belle-mère qui vivaient ensemble. On retrouvera dans les sentiments de Paul ces répulsions.

Il se contentera d'exposer avec une admirable logique comment l'homme, en déifiant la liberté de sa chair, l'avilit, charge d'un opprobre ce corps dont l'Esprit-Saint fait son temple. Il proclamera la virginité supérieure au mariage. Mais personne, après Jésus, n'attestera plus solennellement la sainte grandeur de l'union conjugale, et il conseillera même aux jeunes veuves corinthiennes : « Remariez-vous plutôt que de *brûler.* »

Le signe de sagesse dans sa doctrine est qu'à l'instant où il passe au bord d'une décision excessive, un principe évangélique, une vérité d'expérience rectifient sa position.

Il concède à l'humaine faiblesse ce qu'autorise la loi divine. Seulement, jamais il ne transige avec l'esprit du mal. Une rencontre qu'il fit à Paphos donne la mesure de sa violence contre les faux prophètes.

Il y avait là un charlatan juif, nommé Barjésus, et connu sous le surnom d'Elymas, le *mage.* Cet homme, par sa pratique des sciences occultes, s'était insinué auprès du proconsul Sergius Paulus, personnage lettré, curieux de théosophie.

Les Juifs, en dépit des prohibitions légales, s'adonnaient furieusement au métier d'astrologue, de sorcier, de nécromancien ; ils y croyaient. Nous lisons dans le Talmud :

R. Josué ben Hanania dit : « Je puis prendre des courges et des melons, en faire des boucs et des cerfs qui, à leur tour, se reproduiront. »

R. Hanaï dit : « Je marchais dans une rue de Séphoris ; je vis quelqu'un prendre une pierre et la jeter en l'air ; cet objet, retombé à terre, était devenu un veau. »

Leur génie les prédisposait à bien jouer les rôles prophétiques ; ils y trouvaient des satisfactions lucratives. C'était une mode, chez les princes, de nourrir dans leur intimité un ou plusieurs de ces devins qu'on appelait « chaldéens, mathématiciens ». Tibère, pendant son exil *à Rhodes*, s'était initié aux arcanes de l'astrologie. Chypre était aussi un nid de sorciers. Simon le magicien, que l'on dit Cypriote, avait appris à bonne école ses vains prestiges.

L'Ane d'or d'Apulée nous laisse entrevoir la folle et sinistre importance de la sorcellerie, aux derniers siècles de l'empire. Les sorciers s'attribuaient le pouvoir de métamorphoser

les hommes en bêtes, par l'effet de certains mots, de certains onguents, et de leur restituer, s'il leur plaisait, leur forme. Ils trituraient des philtres, exerçaient des envoûtements, et, pour les aider, vendaient des poisons. Ils mettaient leur savoir fascinant au service des passions ignobles et des vengeances.

Cette peste asiatique pullula dans Rome au point que les empereurs faisaient un crime capital à ceux qui donnaient des consultations et à ceux qui les consultaient. Ils n'en usaient pas moins eux-mêmes de leurs louches offices.

Elymas, instruit des prodiges qu'attestaient Paul et Barnabé, eut sans doute la curiosité de les entendre. Il espérait les circonvenir, capter leurs secrets, opérer des merveilles où son art se dépasserait. En même temps, il voulait s'enquérir de leur doctrine. Peut-être, comme Simon le magicien, concevait-il sur les relations de l'univers avec Dieu un vague système gnostique, amalgame de Pythagore et de Platon.

Paul et Barnabé démasquèrent aussitôt cet intrigant plus dangereux qu'un idolâtre, car il dupait les âmes par un attrait de connaissances transcendantes et de fausse ardeur spirituelle.

Sur ces entrefaites, le proconsul fut averti que deux missionnaires semaient dans la province une parole nouvelle. Il désira les connaître, et l'énergie simple de leur foi l'étonna. Cependant, Elymas, qui sentait ébranlé son crédit auprès de Sergius Paulus, s'évertuait à contrebattre leur ascendant ; il les calomniait avec une maladroite insistance.

Les apôtres vinrent à le savoir ; Paul résolut de briser l'adversaire et, le rencontrant, il planta sur lui ses yeux de flamme ; emporté par une inspiration, il l'apostropha en des termes écrasants :

« O le gonflé de fraude et de méchanceté, fils du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu pas de brouiller les voies droites du Seigneur? Et maintenant, voici la main du Seigneur sur toi, et tu vas être aveugle, ne voyant pas le soleil, jusqu'à *un temps*. »

A l'instant un brouillard, puis des ténèbres tombèrent sur les yeux d'Elymas ; et, pour marcher, il étendit les mains, cherchant quelqu'un qui le conduisît.

Scène foudroyante, indiquée avec la concision primitive du narrateur des *Actes*, sans commentaire ni jugement, mais d'une portée profonde, et, à vrai dire, unique.

C'est la seule fois, dans l'histoire connue de Paul, qu'il applique le pouvoir miraculeux de châtier un impie, et il en use pour le salut des hommes. Ne faisant qu'un avec le maître des vivants et des morts, il lui emprunte sa toute-puissance ; il n'hésite pas une minute ; il sait que la chose sera faite, parce qu'il la veut selon le Christ, en vue de sa gloire. Il prévient Elymas qu'il va devenir aveugle ; Elymas perd subitement la vue. L'acte de Paul a prouvé d'abord l'absolu de sa foi, la force divine dont il dispose. Mais l'étrange est qu'il inflige à Elymas la cécité, comme à lui-même le Seigneur l'infligea. Elymas est un Juif ; le voile qui fut ôté des prunelles de Saul, Paul en fait sentir au malheureux l'accablement, dans l'espoir qu'Israël comprendra, s'humiliera. Elymas ne va être aveugle que *pour un temps;* sans doute, jusqu'à ce qu'il renonce aux sortilèges, aux désirs cupides. La possibilité de sa conversion présage celle du peuple juif, à la fin des siècles. En attendant, la victoire de Paul convertit le proconsul romain.

Sergius Paulus, « ayant vu ce qui était arrivé, *crut*, frappé d'admiration devant la doctrine du Seigneur ».

Chez un personnage officiel, forcé de participer en public au culte des dieux et de César, on a nié qu'un changement de religion fût vraisemblable. Mais il est dit simplement que Sergius *eut la foi*. Se déclara-t-il chrétien? Reçut-il sur-le-champ l'eau du baptême? Nous l'ignorons.

Sa conversion n'en est pas moins véridique, aussi bien que sa présence à Chypre (1). Dans une âme curieuse de vérités pressenties, le miracle dont Paul le rendit témoin détermina la commotion initiale. Il reconnut la supériorité du mage chrétien sur le juif. Un Romain devait être saisi par l'évidence de la force. Ensuite, il voulut s'instruire des mystères qu'enseignait l'apôtre ; il en resta émerveillé, et l'Esprit-Saint lui fit le don d'y croire.

Le premier païen de marque, devenu un *disciple*, est, dans une province sénatoriale, le délégué de la puissance romaine, l'homme devant qui on portait les faisceaux et les haches. Événement préfiguratif du magnifique avenir ! Même avant Paul, les apôtres avaient dû songer à soumettre au Christ Rome, tête du monde. Pierre, à une date qu'on ne saurait fixer, établira dans la ville maîtresse le siège de

(1) Certifié par une inscription.

son apostolat. Cependant, lorsqu'il fit baptiser le centurion Cornélius et les gens de sa maison, il avait surtout envisagé cet acte solennel comme une concession voulue par Dieu qui ne regarde pas aux personnes et octroie même aux Gentils la vie éternelle.

Paul, citoyen romain, comprendra vite que Rome est le moyeu de la roue immense, qu'en partant du milliaire doré, commencement et terme de tous les chemins, l'Évangile courra, plus alerte, jusqu'au bout des terres habitables. Son épître aux Romains dominera par l'ampleur ses autres messages ; captif dans Rome, il annoncera aux Philippiens :

« Mes chaînes dans le Christ sont connues de tout le prétoire (du camp des prétoriens) et de tous les autres. »

Et il conclura cette épître, visiblement heureux :

« Tous les saints vous saluent, mais, avant tous, *ceux de la maison de César.* »

Si la correspondance de Paul avec Sénèque n'est qu'une fiction grossière, elle représente une possibilité, l'effort du prosélytisme chrétien auprès des personnages qui détenaient un renom de puissance ou de sagesse. Il s'attachait à gagner les milieux influents non moins que les humbles. Dans cette pratique, il suivait les exemples juifs, mais avec d'autres méthodes.

Les Juifs, à Rome, dévoués aux empereurs, forts par le nombre et l'intrigue, s'insinuaient au Palatin, s'assuraient des intelligences autour des Césars. Claude les avait, un moment, proscrits. Pourtant, un papyrus le montre, dans les jardins de Lucullus, en présence de vingt-cinq sénateurs, de seize consulaires, d'Agrippine et de ses dames d'honneur, condamnant à mort Isidore et Lampon, deux Grecs, auteurs principaux des progroms d'Alexandrie. Quels manèges, dans la maison impériale, suppose un tel revirement !

Beaucoup de Juifs étaient médecins, et s'introduisaient de la sorte au sein des grandes familles. Les Juives utilisaient leur beauté, leurs artifices. Poppée, prosélyte de la synagogue, saura fixer quelque temps la fantaisie amoureuse de Néron.

Les chrétiens, pour se faire place dans l'entourage du prince, auront leur fidélité, leur mansuétude, l'ascendant des vertus discrètes. Les actes apocryphes de Paul racontent que les plus intimes domestiques de Néron, « Barsabas Justus aux larges pieds, Urion le Cappadocien et Festus le Galate »,

étaient des chrétiens. On voit, dans le même récit, Paul proclamer devant César la royauté du Christ. Une tradition déformée a peut-être constitué le fond de cet épisode.

Paul espéra-t-il changer le cœur de Néron? Avant que la foi chrétienne mette à ses genoux l'antique idolâtrie et ses prêtres, l'orgueil et la férocité des Césars, les philosophes, les mages et les courtisanes, il faudra des générations de martyrs, d'apologistes, de saintes femmes ; il faudra patiemment envahir, durant trois siècles, toutes les puissances de l'État. Mais, dès le jour où l'apôtre rencontre sur sa route la bonne âme de Sergius Paulus, il peut songer prophétiquement :

« Rome est à nous, c'est-à-dire au Christ. Le monde est à Lui. »

En l'an 58, dans l'année même où Paul captif allait partir pour Rome, sur la place du Comitium, au pied du Capitole, le figuier Ruminal, vieux de huit cent trente ans, l'arbre qui avait abrité, croyait-on, l'enfance de Rémus et de Romulus, se dessécha. Puis, de ses branches mortes, des feuilles nouvelles sortirent. Les Romains virent là un prodige, sans comprendre que Rome devait mourir pour renaître dans la pérennité du miracle chrétien.

VIII

La porte de la foi.

Adalia — jadis Attalia — est un petit port sur la côte de l'Asie Mineure, dans le pays qu'on appelait, au temps de saint Paul, la Pamphylie.

Par un doux matin de septembre, j'y fis une escale enchanteresse. Il me semblait avoir déjà vu en songe, au creux de cette anse, les maisons accrochées en rond, les rochers dont le gris se fondait en or azuré, la vieille tour sur la butte, les murailles à créneaux ébréchées par intervalles, un minaret pointu non loin d'un peuplier, les terres ocreuses ou saignantes alternant avec le jaune gai d'un champ de colza, cette oasis de fraîcheur surplombant des rivages arides vaporisés sous le soleil, et, plus haut, la frise argentée de montagnes aux gradins abrupts.

En quittant Chypre, c'est là, ou un peu plus à l'est,

vers l'embouchure de Cestros, que débarquèrent Paul, Barnabé, Jean-Marc, pour atteindre, dans l'intérieur, Pergé, puis, derrière les monts, Antioche de Pisidie.

De Paphos, on peut s'étonner qu'ils n'aient point fait voile vers l'Égypte. Alexandrie les appelait, champ de conquête prodigieux. Mais d'autres missionnaires avaient pris les devants. Apollos, juif alexandrin, quand Aquila et Prisca le catéchiseront à Éphèse, connaîtra déjà les éléments de la foi ; d'où les tenait-il? Apparemment, d'une chrétienté formée autour des synagogues d'Alexandrie. Or, Paul se posait une règle, et, lorsqu'il le put, il la suivit toujours : éviter de bâtir sur un terrain labouré par autrui. Il se réservait les gentils ignorants, l'effort le plus ingrat, ou, s'il aboutissait, le plus fructueux. C'est pourquoi, pouvons-nous croire, il négligea l'Égypte. L'Esprit, sans doute, l'en détournait.

Il marcha vers des peuples qu'il savait abandonné au culte du dieu *Lune*, vers ces montagnards qu'il avait vus, à Tarse, descendre par le défilé du Taurus.

Dans son petit groupe, accru au cours de la route, le passage à Chypre avait décidé quelque chose d'important : le miracle convertisseur, l'attitude résolue de Paul, la prééminence de ses dons avaient en lui révélé un chef. Désormais les compagnons de Paul et de Barnabé sont appelés *ceux d'autour Paul*. Barnabé ne conduit plus, il suit ; et Jean-Marc, au sortir de la Pamphylie, se sépare d'eux, pour des motifs mal expliqués.

Paul reçut de cet abandon un froissement grave. Car, dans la suite, lors de la seconde mission, il refusa d'emmener Jean-Marc, et Barnabé s'en irrita.

On a prêté au jeune homme la peur de s'aventurer en pays idolâtre, dans de farouches passages où les voyageurs, au tournant de chaque gorge, pouvaient s'attendre à voir surgir des bandits. Il est plus vraisemblable d'imaginer Jean-Marc, attaché aux traditions judaïques, proposant pour l'apostolat des vues que Paul ne pouvait admettre. Paul le rabroua ; il se piqua, partit, s'en retourna jusqu'à Jérusalem. Il devait regretter son coup de tête. Au moment d'une autre campagne il voulut, de nouveau, se joindre à Paul. Celui-ci fut sévère ; Jean-Marc était, devant ses yeux, un ouvrier indocile « qui n'était pas allé avec eux au travail ». Le reprendre dans son équipe lui parut impossible.

Plus d'un historien blâme l'apôtre de son attitude intraitable. Comme si nous pouvions en évaluer les motifs ! Évidemment, un amour-propre autoritaire ne dicta point sa rigueur. Nous serions téméraires d'imputer la brouille à son humeur irascible. Des principes étaient en jeu dans ce conflit ; sans quoi, il eût aussitôt pardonné. Il se réconcilia plus tard avec Marc, et pressant Timothée de le rejoindre à Rome, il lui recommandait :

« Prends Marc et l'amène avec toi. »

Marc, d'après ce langage de Paul, demeura longtemps un subalterne, « un auxiliaire », le secrétaire de l'évêque qu'il accompagne en ses voyages, mais un secrétaire humble, intelligent et saint, digne de consigner avec fidélité l'Évangile que Pierre lui confia.

A quoi bon s'attarder sur cet incident ou s'enquérir pourquoi Paul et Barnabé ne s'arrêtèrent pas en Pamphylie? Ils auraient pu y faire des disciples. Le Christ n'était pas inconnu dans cette région. Le jour où les langues de feu descendirent, après la première homélie des Douze, parmi ceux qui crurent, il y avait, à côté d'Égyptiens, des *Pamphyliens*, des Juifs du moins habitant la Pamphylie. Elle logeait un amalgame de races et de religions. Les Ciliciens, descendants ou continuateurs de pirates, y voisinaient avec des montagnards du Taurus, plus ou moins fils de brigands. Des trafiquants de tous pays s'y donnaient rendez-vous. Les apôtres, dans cette masse confuse, avaient chance de susciter les éléments d'une Église. Mais d'autres, c'est probable, avant eux, l'avaient fondée ; et surtout Paul était impatient de porter la foi à ceux qui semblaient le plus loin d'elle.

Ses compagnons et lui s'engagèrent — peut-être à la suite d'une caravane — dans la montagne pleine de torrents, de mauvais pas et d'embuscades.

Aujourd'hui encore les routes du Taurus gardent une sauvagerie inquiétante, brisées en lacets rapides, se précipitant au-dessus d'abîmes, rebondissant entre des murailles perpendiculaires qui, par endroits, veulent se toucher. Des pitons, aiguisés en cônes, se laissent entrevoir à l'infini derrière d'autres pitons. On conçoit que, dans ces repaires, même après la conquête romaine, des bandes pillardes se soient maintenues, inexpugnables.

Paul et Barnabé y passèrent sans encombre, et parvinrent, au nord de deux lacs bleus, à Antioche de Pisidie, ville

grecque, devenue colonie de l'Empire, et centre d'une puissante juiverie.

Le jour du sabbat, au moment de l'office, les apôtres entrèrent dans la synagogue. Ils s'assirent, comme deux étrangers discrets, sur l'un des bancs, contre le mur, au fond de la salle.

Le chef de la synagogue, l'archisynagôgos, récita les prières ; puis le sacristain passa au lecteur le rouleau de la Loi et celui des prophètes. A mesure que le lecteur, de sa voix nasillarde et monotone, avait psalmodié un verset hébreu, le traducteur, du même ton, le reprenait pour l'assistance en langue vulgaire. Puis l'archisynagôgos se tourna vers les deux visiteurs dont il savait que l'un était lévite et l'autre disciple de Gamaliel. Il les invita, selon la formule, à commenter les textes qu'on avait lus :

« Hommes frères, si vous avez quelque chose à dire pour l'exhortation du peuple, parlez. »

Paul se leva ; sa main droite s'abaissa d'un mouvement solennel, pour commander l'attention. Ce geste, chez les Juifs, était traditionnel. Il y a des orateurs qui, avant d'ouvrir la bouche, s'imposent ; et les hommes petits ont volontiers le geste plus impérieux que les grands.

Le discours de Paul, tel qu'on nous l'a transmis, est mieux qu'un morceau fictif d'éloquence ; il abrège le type de ses homélies dans les milieux juifs. L'accent en est grave, même guindé ; on dirait que les voûtes de la synagogue oppriment la vivacité de sa dialectique et qu'il se contraint à parler impersonnellement.

Au début, l'apôtre remémore la vocation du peuple saint, les prodiges où Dieu a prouvé qu'il le conduisait, lui réservant une terre d'héritage, des chefs comme David, « un homme selon son cœur ». De la descendance du roi David il a fait venir le Sauveur Jésus, celui dont Jean se disait indigne de dénouer les sandales. »

« C'est pour vous que cette parole de salut a été envoyée. Car les habitants de Jérusalem, l'ayant méconnu, l'ont jugé et ont ainsi rempli les prophéties qui sont lues à chaque sabbat... Mais Dieu le ressuscita... »

Et Paul ramène le texte du psaume toujours invoqué : « Tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption. »

Les prophéties, puis le témoignage de ceux qui ont vu le ressuscité sont les seuls arguments mis en œuvre. Paul

semble oublier qu'il a, lui-même, eu la vision du Seigneur. Pas un mot sur Damas ni sur sa conversion. Il se présente comme le messager d'une doctrine qui ne sort pas de lui.

« Sachez donc bien, hommes frères, conclut-il, que par celui-ci la rémission des péchés vous est annoncée. De toutes les choses dont la loi de Moïse n'a pu vous justifier, par lui tout croyant est justifié... »

Cette doctrine hérétique dut remuer une sourde improbation, des murmures. Paul, sentant l'hostilité qui grondait, laissa pendre sur l'auditoire une menace enveloppée dans trois versets d'un prophète, la perspective du jugement où Dieu « fera une œuvre que vous ne croiriez pas si on vous la racontait. »

Cependant, l'archisynagôgos, ayant prononcé les bénédictions d'usage, à la sortie de l'assemblée, invita par politesse les deux missionnaires à revenir le sabbat suivant. Il est permis d'induire que leur enseignement l'avait troublé.

Au dehors, dans la rue, dans la maison d'un hôte israélite ou d'un « craignant Dieu », Paul et Barnabé continuèrent à prêcher. Beaucoup de Juifs et plus encore de païens les entouraient ; ils leur parlèrent avec une telle force persuasive qu'un certain nombre, convaincus, se préparèrent au baptême.

Aussi, le sabbat suivant, « presque toute la ville », entendons tous ceux qui purent entrer dans la synagogue, s'y pressa pour écouter les apôtres. L'affluence des païens, leur zèle vexa nettement les Juifs. Toujours, cet orgueil jaloux, irréductible ; il est prodigieux que, dans l'Église primitive, l'amour du Christ l'ait fléchi vers une fraternité où les Grecs, les Barbares étaient admis au même titre que les Hébreux.

Paul ou Barnabé exposa l'économie du mystère divin, comment la grâce est donnée par le sang du Christ à celui qui croit, juif ou gentil. De rauques interpellations coupèrent son homélie. Les Juifs insultèrent le nom du Christ. Alors, se dressant contre les blasphémateurs, Paul et Barnabé proférèrent audacieusement cette sentence :

« Il fallait qu'à vous les premiers, la parole de Dieu fût dite. Mais, puisque vous la repoussez, puisque vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les Gentils. Car tel est l'ordre du Seigneur :

Je t'ai posé en lumière des nations
Afin que tu sois leur salut jusqu'au bout de la terre. »

Ceux des païens qui tendaient l'oreille au message de vie furent transportés d'entendre qu'il était maintenant pour eux, pour eux d'abord, puisque Israël n'en voulait point. Il y eut, à travers le pays, une grande rumeur. Jusque dans les huttes des bûcherons et chez les brigands des hauts plateaux, on sut que l'Homme-Dieu avait sauvé le monde.

Mais les Juifs, outrés, animèrent contre les apôtres les grosses influences de la ville, les riches dévotes qui fréquentaient la synagogue, les commerçants grecs, les magistrats, même le monde militaire romain. Ils obtinrent que les intrus fussent expulsés hors du territoire d'Antioche.

Paul et Barnabé se souvinrent du précepte : « Partout où vous ne serez pas reçus, sortez de la maison, de la ville, et secouez la poussière de vos pieds. »

Eux aussi secouèrent sur les Juifs d'Antioche la poussière de leurs sandales, signifiant qu'ils ne gardaient avec eux plus rien de commun. Ils marchèrent vers le sud-est, traversant les steppes de la Lycaonie, pays nourricier « d'ânes sauvages et de moutons à la laine rude », battu par des vents froids.

Quand ils approchèrent d'Iconium, Paul dut songer à Damas. Comme Damas, cette ville (aujourd'hui Koniah) adosse à des collines brûlées ses remparts, ses tours et ses lourdes portes. Les arbres de ses vergers sont abreuvés, comme à Damas, par les eaux d'un torrent canalisé en ruisseaux. Iconium est, comme Damas, un croisement de vastes routes ; c'est par là que la Galatie et la Phrygie donnaient la main à la Cappadoce, à l'Arménie, au Pont, à la Cilicie, à la Syrie.

Mais tout le passé d'Iconium se concentre dans un seul fait splendide : la rencontre de Paul avec Thècle, cette étrange jeune fille, éperdue d'amour divin, dont la figure tranche sur les traits simplistes des autres femmes que l'apôtre convertit. Thècle nous révèle en Asie, à l'aurore de la foi, une âme pareille à celle d'Angèle de Foligno, de Catherine de Sienne, de sainte Thérèse. Son histoire est, par malheur, en trop d'épisodes, une mauvaise fiction. L'auteur des *Actes apocryphes*, selon Tertullien, un prêtre d'Asie, ment pour édifier, et multiplie des prodiges extravagants. Il donne dans l'hérésie des encratites, faisant de la chasteté absolue le fondement de la foi.

Cependant, sainte Thècle n'est pas inventée par lui. Origène, saint Jean Chrysostome, saint Augustin parlent

d'elle comme d'une martyre authentique. Vers l'an 385, l'Aquitanienne Ethérie visita son tombeau, non loin de Tarse, à Séleucie d'Isaurie, et lut ses actes officiels.

Dans sa légende on peut discerner des vestiges de faits réels ou symboliquement vrais. Quand Paul entra dans la maison d'Onésiphore, il sourit et Onésiphore dit : « Salut, serviteur du Dieu béni, » et Paul répondit : « La grâce de Dieu soit avec toi et avec ta maison ! » Puis on ploya les genoux, on rompit le pain (l'Eucharistie) et on parla le langage de Dieu sur la continence et la résurrection.

Cet Onésiphose est-il celui même pour qui Paul chargea Timothée de ses salutations? Il faudrait le supposer déjà chrétien au moment où Paul vint à Iconium ; et c'est peu vraisemblable. Mais comme cette entrée de l'apôtre nous laisse reconnaître la simple mansuétude et les tendresses de l'âge d'or chrétien !

Tandis que Paul prêchait, portes ouvertes, dans la maison d'Onésiphore, Thècle, fille de Théoclite, fiancée à Thamyris, écoutait nuit et jour l'étranger, assise à la plus proche fenêtre du logis de sa mère. Elle n'en bougeait point ; elle était « figée dans la foi ». Et, voyant beaucoup de femmes et de vierges introduites auprès de Paul, elle désirait être jugée digne de se tenir en face de lui, car elle n'avait pas encore vu ses traits.

Mais, comme elle ne quittait pas la fenêtre, sa mère envoya chercher Thamyris. Le jeune homme, plein d'allégresse, arrive, croyant la recevoir ce jour même en mariage. Il dit à Théoclie : « Où est ma Thècle? que je la voie ! » Alors Théoclie : « J'ai du nouveau à t'apprendre, Thamyris. Voilà en effet trois jours et trois nuits que Thècle ne se lève pas de la fenêtre, ni pour manger ni pour boire ; mais, fascinée dans la joie, elle s'attache à un homme étranger qui enseigne des paroles artificieuses. Thamyris, cet homme bouleverse la ville des Iconiens comme aussi ta Thècle elle-même, car toutes les femmes et les jeunes gens viennent à lui et apprennent ceci : « Il faut, dit-il, craindre Dieu, seul et unique, et vivre chastement. » Et ma fille aussi, *liée par ce qu'il dit comme une araignée à la fenêtre*, est prise ; mais aborde-la et parle-lui...

Thamyris s'approche, empli d'amour pour elle et craintif devant son ravissement : « Thècle, ma fiancée, dit-il, pourquoi restes-tu assise ainsi? Quelle passion te possède, te

mettant hors de toi? Tourne-toi vers ton Thamyris ; aie honte. »

La mère, à son tour, vint la supplier : « Mon enfant, pourquoi restes-tu assise, regardant vers le bas, et ne répondant rien, hors de toi? »

Et ils pleuraient amèrement, Thamyris qui perdait son épouse, Théoclie, son enfant, et les jeunes esclaves, leur maîtresse. Et, pendant tout cela, Thècle ne se détournait point ; elle demeurait en extase, ne voyant, n'entendant que Paul.

Thamyris entre en furie ; il dénonce le sorcier au gouverneur de la ville. Paul, traîné par la foule devant le proconsul, lui prêche Jésus crucifié. Il est jeté dans un cachot. Mais Thècle, pendant la nuit, ôtant de ses mains ses bracelets, les donna au portier du logis ; et, la porte lui ayant été ouverte, elle s'en alla vers la prison. Pour séduire le géôlier, elle lui fit don d'un miroir d'argent. Elle entra près de Paul ; et, s'étant assise à ses pieds, elle écouta les grandeurs de Dieu. Et Paul ne craignait rien ; et la foi s'affermit en elle pendant qu'elle baisait ses chaînes.

Théoclie et Thamyris font chercher Thècle ; ils la surprennent auprès du captif, la séparent de lui. Mais « elle se roulait » en sanglotant à la place même où Paul l'avait instruite. Tous deux comparaissent aux pieds d'un juge. La foule hurle : « C'est un sorcier ; tuez-le ! » Thècle, ravie, contemple son maître. Sa mère, exaspérée, crie au gouverneur : « Brûlez cette perverse ; brûlez au milieu du théâtre cette ennemie du mariage, afin que toutes les femmes soient épouvantées. »

Le gouverneur, complaisant, fait flageller Paul, le chasse hors d'Iconium et condamne Thècle au bûcher. Le feu ne la touche pas ; elle est enlevée par un miracle, rejoint Paul qui s'est réfugié avec Onésiphore et les gens de sa maison dans un tombeau.

La suite est un dédale de fables où surgissent quelques débris de tradition historique.

Tout pauvre qu'il paraisse, le roman de Thècle est inestimable. On y sent palpiter cette ferveur éperdue qui sera, plus tard, appelée d'après saint Paul la folie de la croix. Thècle n'est point en extase devant la personne de Paul, elle ne s'arrête pas à son éloquence. Mais elle boit sur ses lèvres la vérité dont, sans la connaître, elle avait soif. Elle

reçoit tout d'un coup la promesse des béatitudes ; elle découvre « la voie ». Le ciel s'ouvre ; *l'Être* est connu, possédé.

Il y aurait une grossière confusion à juger cette violence d'enthousiasme comme une frénésie asiatique issue du même fond que les fureurs des prêtres de Cybèle dans leurs orgies sanglantes. C'est l'ivresse de la doctrine qui suspend Thècle aux paroles de l'Annonciateur. Il lui a révélé deux choses : la pureté sublime et la résurrection.

Pour que le cœur des païens fût retourné comme leur intelligence, il fallait, en même temps que des certitudes rationnelles, leur offrir l'exaltation de la charité, les délices du renoncement, l'espérance du bonheur sans terme.

Peu de légendes, au même degré que celle de Thècle, font sentir l'incroyable enthousiasme de cette première initiation.

Sur le séjour à Iconium de Paul et de Barnabé l'histoire véridique ne nous apprend que des choses vagues. Ils y demeurèrent un temps assez long, trois ans peut-être. Des « signes », des miracles soutenaient leur témoignage. Ils convertirent de nombreux Juifs et des Grecs. Mais les Juifs restés incrédules soulevèrent contre « les frères » la masse des païens. Le peuple se divisa en deux factions : les uns étaient avec les Juifs, les autres avec la nouvelle Église. Un tumulte éclata, et la foule, avec des bâtons, des pierres, marcha vers la maison où enseignaient les apôtres. Ils allaient être assommés, lapidés. Ils purent s'enfuir et se réfugièrent à cinq lieues au sud-est, en Lycaonie, dans la petite ville de Lystres ; là, ils étaient sûrs de trouver peu de Juifs et un pays presque barbare qu'ils ouvriraient à l'Évangile.

A Lystres, en effet, il semble que leur apostolat s'exerça d'abord sans être contredit. Ils purent même porter la parole — ce qu'ils n'avaient point fait ailleurs — à travers les bourgades environnantes, baptiser des campagnards.

Dans la ville, un miracle — un des rares de Paul que les *Actes* mentionnent avec précision — leur valut une apothéose indiscrète. Paul avait remarqué, près du lieu où il parlait, — dans un faubourg apparemment, — un mendiant assis à terre, boiteux de naissance et perclus. L'infirme écoutait de toute son âme les enseignements qui lui promettaient la béatitude. Paul avait peut-être cité devant lui la phrase du Seigneur : « Les aveugles voient, *les perclus circulent...* »

Il appuya sur lui son regard de Voyant, et, de sa voix puissante, lui cria :

« Lève-toi, tiens-toi droit sur tes pieds. »

Pierre avait semblablement crié au perclus du Temple : « Au nom de Jésus-Christ le Nazaréen, dresse-toi et marche. » Et il lui avait saisi la main pour le mettre debout.

Paul s'abstient de nommer Jésus ; il ne touche pas le perclus. Mais cet homme, instantanément guéri, se lève d'un bond, se met à gambader, se promène. Et la foule émerveillée, ayant vu que l'étranger avait fait cette chose inouïe, pousse des acclamations délirantes :

« Des dieux ! Ce sont des dieux qui ont pris forme humaine et sont descendus vers nous ! »

Ces cris retentissaient en langue lycaonienne ; de sorte que Paul et Barnabé n'en comprenaient pas le sens. Les gens du pays entendaient le grec ; entre eux, dans la vie commune, et surtout au milieu d'une effervescence, ils parlaient un dialecte étrange, proche parent, croit-on, du syriaque ou du cappadocien. Ils connaissaient la légende de Zeus voyageant avec Hermès, hébergé par le pieux ménage de Philémon et Baucis, à qui les dieux assurent de longues années tranquilles. Ils retrouvèrent, facilement exaltés, Zeus en Barnabé, et en Paul Hermès. L'extérieur imposant de Barnabé prêtait sans doute à cette illusion ; petit, vif, guérisseur d'un incurable, et maître des paroles persuasives, Paul leur évoqua l'agile Hermès, dieu de la santé, patron des hommes éloquents.

Or, près de l'endroit où tonnait leur ovation, appuyé aux portes des remparts, un temple s'offrait, dédié à Zeus, gardien de la cité. On courut annoncer au prêtre la visite imprévue des dieux, le prodige qui la certifiait. Il s'empressa de croire à cette aubaine et disposa tout pour un sacrifice. La pompe se déroula selon les bienséances ; taureaux blancs chargés de guirlandes, victimaires, joueurs de flûte, acolyte portant la farine et le sel, rien ne manquait à la fête, sinon les augustes personnages qu'on voulait encenser.

Les apôtres, dès la première explosion des enthousiasmes, s'étaient dérobés. On vint les avertir de l'hommage qui se préparait. Un saint courroux les emporta ; en signe de douleur, ils déchirèrent, à la mode juive, la couture de leur manteau ; ils bondirent au-devant de la procession, clamèrent :

« Hommes, que faites-vous? Nous sommes des hommes passibles comme vous autres. Ces vanités impies, nous vous prêchons de les quitter, de vous tourner vers le Dieu vivant, le Dieu qui a fait le ciel et la terre et tout ce qui vit en eux ; ce Dieu, dans les temps passés, laissa toutes les nations s'en aller dans leurs voies ; et pourtant, il ne s'est pas laissé lui-même sans témoignage, faisant du bien, vous envoyant du ciel les pluies et les saisons porteuses de fruits, rassasiant vos cœurs de nourriture et de joie. »

Les apôtres, en improvisant cette apostrophe, n'oubliaient pas qu'ils s'adressaient à des païens. Ils réduisaient au plus simple la notion du divin, parlant du Dieu unique, mais sous-entendant Jésus-Christ. Ils eurent beau dire ; les Lycaoniens exigeaient que les deux étrangers fussent des immortels. Enfin, désabusé, le peuple se dispersa. Déception énorme ! Il éprouvait le besoin de toucher les dieux puissants et bons ; le Dieu qu'annonçaient les nouveaux prophètes ne s'était jamais montré. Comment y croire?

Quant au prêtre, il ne pardonna point la cérémonie manquée, l'outrage fait au grand Zeus et la perte de prospérités palpables qu'il escomptait probablement.

Sur ces entrefaites, des Juifs enragés contre l'Évangile, et conduits par leur commerce en ces régions excentriques, arrivèrent d'Antioche de Pisidie. Ils diffamèrent Paul et Barnabé, Paul surtout, comme étant le plus actif des deux. Ils s'indignèrent de ses propos trop libres sur la circoncision et les autres pratiques de la loi. Ils révélèrent que les habitants d'Antioche avaient dû mettre à la porte ces bateleurs, ces gens de rien qui faisaient d'un misérable, justement supplicié, le vrai Dieu. La foule, versatile, mal disposée, s'excita. Une bande entoura Paul dans un moment où il était séparé de ses compagnons. On lui lança des pierres à la tête ; il tomba évanoui ; ses assassins le crurent mort et le traînèrent hors de la ville, pour que son cadavre fût abandonné aux chiens et aux corbeaux. Mais ses disciples, prévenus, accoururent, le trouvèrent miraculeusement ranimé ; il se leva, et rentra, escorté de ses défenseurs, dans Lystres.

Le lendemain, tout meurtri encore, il se mit en route avec Barnabé. Ils parvinrent à un gros bourg fortifié, dernier bastion de la frontière, dans la province romaine de Galatie. Le lieu s'appelait Derbé et se trouvait, d'après Strabon, au pied des monts d'Isaurie, en un pays farouche que les

brigands du Taurus dévastaient par des razzias. Les Juifs, semble-t-il, ne s'aventuraient pas jusque-là ; et les apôtres, sans être inquiétés, instruisirent paisiblement ces montagnards au cœur simple. Un chrétien de Derbé, Gaius, accompagnera Paul à travers la Macédoine, dans un voyage périlleux.

De Derbé, ils pouvaient, en cinq ou six journées de marche, atteindre Tarse en franchissant le Taurus. Au rebours — et l'on aimerait savoir si l'honneur de cette décision fut à Paul, à Barnabé, ou si la mesure fut concertée avant leur départ, en Syrie, — ils revinrent sur leurs pas, visitèrent de nouveau Lystres, Iconium, Antioche de Pisidie.

Méthode d'une singulière audace et fructueuse ; car, cette fois, nulle violence extérieure ne paraît avoir contrarié leur action.

Dans chaque ville, après le passage des missionnaires, les chrétiens s'étaient maintenus en une confrérie fervente qui s'accroissait obscurément. Ils se réunissaient, le soir, dans la chambre haute d'une maison. Leur propagande troublait peu les cultes établis. Toute nouveauté révolutionnaire, quand elle commence, se développe avec la complicité de l'incurie officielle. Qui, dans le monde païen, eût alors soupçonné l'avenir de ces petits groupes intimes où l'on adorait un Dieu sans gloire?

Quand Paul et Barnabé repassèrent à Lystres, à Iconium, et ailleurs, de longs mois avaient fait oublier les agitations populaires soulevées par leur présence. Ils ne prêchèrent plus dans la synagogue, ni sur l'agora. Ils s'attachèrent, dans l'intimité des homélies, de la cène et des agapes, à sanctifier les néophytes, à leur forger la bonne armure chrétienne, ce que Paul appellera « le casque et le bouclier de la foi ». Par leur propre exemple, ils démontraient qu'il faut avoir souffert pour mériter le royaume de Dieu. Ce mystère devait étonner des païens convertis, malgré le mythe d'Héraclès, du héros qui était monté, après douze épreuves, dans l'Olympe. Héraclès avait subi la loi de son destin ; il n'avait pas enduré en aimant ; il avait dompté des monstres, il n'avait point dompté sa chair ; il avait cherché son triomphe, et jamais le salut du monde. Paul portait déjà sur son corps « les stigmates du Christ ». Il l'offrait « comme une hostie vivante, agréable à Dieu ».

Ainsi les apôtres, dans chaque communauté, revinrent

avec le prestige des travaux accomplis, des souffrances vaincues. Ils se préoccupaient d'y constituer un ordre stable.

En leur absence, elles n'étaient pas restées sans dirigeants. Quelqu'un présidait les réunions, faisait lire les psaumes et les prophéties, proférait sur le pain qu'il allait rompre et sur le vin de la coupe, la bénédiction qu'on appellera « l'Eucharistie ». Certains fidèles étaient chargés de distribuer le pain aux assistants, de baptiser les catéchumènes, d'ensevelir les morts. Parmi eux, selon les grâces de l'Esprit, se révélaient des prophètes, des docteurs ; d'autres avaient le don de gouvernement. Quelques-uns étaient *glossolales*, émettaient, quand leur en venait l'inspiration, des effusions lyriques, élans de tendresse et de joie, souvent inintelligibles pour l'auditoire.

Il manquait encore à ces églises une succession de chefs capables de transmettre les pouvoirs reçus d'en haut. Chacune d'elles était comme une vigne dont les rejets poussent en liberté, un peu confusément.

Paul et Barnabé leur donnèrent un conseil de presbytres, tel qu'ils l'avaient vu établi à Jérusalem, à Antioche, sans doute sur le type du presbytérion juif. Ce conseil d'anciens, dans les synagogues, veillait à la défense religieuse de la communauté, en administrait les biens — car elle était personne juridique, — la soutenait devant les autorités non juives, et possédait le pouvoir d'excommunier les indignes. Mais les presbytres chrétiens furent investis d'une puissance avant tout spirituelle. Il leur incombait, comme l'écrira Paul à son disciple, « de garder le dépôt », d'assurer l'intégrité des mystères et des rites. Après avoir jeûné et prié, les apôtres choisirent dans l'église les plus aptes, et nous savons les qualités intérieures qu'ils exigeaient. Un presbytre devait être « un homme irréprochable, *l'économe* de Dieu, ni présomptueux, ni colérique, ni buveur, ni querelleur, ni cupide, mais hospitalier, ami du bien, sensé, juste, chaste, *attaché à la parole de foi selon la doctrine*, afin qu'il pût exhorter dans un saint enseignement et confondre les contradicteurs. »

Les apôtres leur imposaient les mains, pour faire passer en eux les pouvoirs transmis. Paul recommandera plus tard à Timothée : « Ne te hâte pas d'*imposer les mains à qui que ce soit.* » C'était une ordination semblable à celle des sept

diacres, à celle que lui et Barnabé avaient reçue des presbytres d'Antioche.

Après l'élection du presbytérion, ils repartaient « confiant les frères au Seigneur en qui ils croyaient ». En se rapprochant de Pergé, ils semèrent la parole dans toute la Pamphylie, et, cette fois, ils s'arrêtèrent à Pergé même pour y fonder une église. Ils se réembarquèrent dans le port d'Attalia, atteignirent l'embouchure de l'Oronte et remontèrent le long du fleuve jusqu'à Antioche où ils annoncèrent « les grandes choses que Dieu avait faites avec eux ».

Leur voyage avait duré quatre ou cinq ans, — de 44 ou 45 à 49 ; — le périple de l'exploration n'était pas très vaste ; mais elle configurait le plan de l'avenir. Des sept églises fondées, ils savaient, avec leur sublime confiance, que pas une ne mourrait. Et surtout la preuve était faite :

« Dieu ouvrait aux Gentils *la porte de la foi.* »

Faisons halte devant cette image pleine de sens. Depuis que la révélation primitive s'était perdue, les générations étaient vraiment « assises dans l'ombre de la mort ». Israël serrait sur son cœur jaloux les tables de pierre du Décalogue. Pour les autres peuples, l'éternelle clarté ne cessait pas de luire ; mais leurs ténèbres n'en admettaient que des lueurs brisées ou vacillantes.

Ceux qui voulaient savoir s'écrasaient contre la porte d'airain ; l'énigme de la mort les rembarrait ; sur ce mystère de la destinée, Socrate, le moins vague des philosophes, n'avait pu dépasser l'hypothèse : ou bien la mort n'est qu'un sommeil sans rêve, ou une entrée dans la lumière, parmi les sages immortels et les dieux.

A présent, le Christ était descendu chez les morts ; en remontant victorieux, il avait pour jamais rompu la porte, et tous les hommes pouvaient entrer. Le paradis rouvert au genre humain, la béatitude, Dieu possédé, tel était le message dont les apôtres venaient d'établir l'allégresse, là où on ne l'avait pas encore entendu. Et il résonne, comme datant d'hier, pour nos oreilles ; car c'est de lui seul que les siècles, jusqu'à la fin, vivront.

ÉMILE BAUMANN.

(A suivre.)

Nostradamus[1]

CHAPITRE VI

En route vers Evenos *(suite)*.

Alors que les circonstances et rencontres de notre vie quotidienne sont habituellement détachées et fragmentaires, Jean Cordion remarquait combien elles se groupaient et prenaient de suc et de sens autour de Martin Tressan. Il le comparait à un aimant, qui attire les parcelles de l'invisible, mêlé au visible, et du surnaturel mêlé à la nature. D'ailleurs Nostradamus, catholique traditionnel et pratiquant, ni ne s'était jamais adonné aux sottises du spiritisme et de la magie, ni ne se targuait des phénomènes singuliers, dont il était parfois le support. Nul homme n'était plus naturel, ni plus simple, plus modéré dans ses propos, ni d'un plus solide et pratique bon sens : « Pourquoi ce qui est raisonnable serait-il plat? » avait-il coutume de dire. Comme Maguelonne, ménagère accomplie, lisait couramment et méditait Catherine Emmerich, son père lisait et méditait les théologiens, avec autant d'habileté qu'il en mettait à tailler sa vigne ou à soigner ses troupeaux. Il eût fait honte aux pédants, bouffis d'orgueil et légers de sagesse qui encombrent les chaires et les Instituts. Jamais il ne parlait pour ne rien dire. Jamais il n'altérait l'émotion vraie par une ironie déplacée. Jamais non plus il

(1) Copyright 1925 by Ernest Flammarion. — Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 février 1925.

n'écartait l'ironie de ces demi-émotions, ni de ces surprises, où elle a sa place indiquée, ainsi que le sel sur les aliments.

« Celui qui aime, invente », dit le proverbe. Mais celui qui aime comprend aussi. Bien que les marins soient moins sujets que les autres à l'encroûtement dans leur temps et leur milieu et à l'adoption des préjugés et poncifs usuels et sédentaires, Cordion, depuis le jour de la tornade et de la rencontre, éprouvait comme une libération spirituelle. Ce père et cette fille émettaient des ondes d'affranchissement mental, donnaient, aux rêves éveillés de ceux qui les approchaient, une forme et une direction. C'est que l'homme est le grand adjuvant, le grand stimulant, et aussi le grand remède de l'homme. Un radium dépasse tous les autres : celui qui gît au plus profond de notre âme, dans son tourbillonnement embrasé.

Alors qu'à l'approche des grandes villes, la campagne, le plus souvent, enlaidit et se renfrogne, les environs d'Aix sont, au contraire, d'une extraordinaire et resplendissante mélancolie, à l'image de la cité défunte. Car si Marseille est un grand village, semé de monuments de pierre, mais qui a gardé l'allure du marché à bestiaux, à femmes, à poissons et à graines, qui résume son histoire commerçante, Aix a pris l'aspect d'un tombeau que respecte la végétation environnante. C'est un cénotaphe en plusieurs palais, enfoui dans son propre passé et qui ne saurait plus servir à rien autre chose qu'à l'émouvante conservation des morts. Martin Tressan disait à Cordion : « Les littérateurs et les poètes s'imaginent, assure-t-on, en arrivant ici, qu'ils y trouveront un décor aimable et suranné à leurs petites histoires et aventures galantes. Quelle erreur ! La substance lyrique et épique est dévorée ici par le Temps, par son immensité, qui défie et désorbite jusqu'à la grandeur et jusqu'à la souveraineté. A plus forte raison absorbe-t-il la substance narrative, qui est la plus pauvre, avec la dramatique. » Il ajoutait, secouant la tête et fouettant ses chevaux : « Quiconque ne pleure, ni ne prie, à Aix, n'a absolument rien à y faire. »

— Cependant, répliqua Maguelonne, tu comptes y rendre visite à ton compère, maître Esparron, dont on dit merveille ou pis que pendre, selon la valeur de ses prédictions, et qui réside au palais d'Ouvède.

Un sourire joyeux plissa la face sereine de Nostradamus :

— Certes, il nous faut aller chez Esparron, le faux devin, qui a fait une si belle fortune, en prédisant aux uns et aux autres ce qu'ils souhaitaient qu'on leur prédît. Je l'ai connu jeune, cet estraio-braso, quand il avait un certain don réel de reconnaître les penchants aux physionomies et de tirer la bonne aventure. Or, ses parents, gens

avisés, résolurent d'exploiter cette faculté qui est celle de beaucoup de jeunes gens, avant l'école et l'asservissement aux manuels et aux idées reçues. A trente ans, ayant acquis une jolie somme dans le commerce de la crédulité humaine, mon Esparron se maria, et, par fortune, épousa une femme aussi rusée et économe que sa mère et que sa grand'mère. C'est ainsi qu'il put, vers la cinquantaine, s'installer au palais d'Ouvède, ruiné certes, mais dont la ruine parle à l'imagination. De douze lieues à la ronde on vient le consulter sur les maladies et les cas de conscience. Il ne cesse de friser l'exercice illégal de la médecine, mais il y trouve un stimulant héroïque. Au demeurant, le meilleur fils du monde.

Le vent s'était levé, courant dans les larges avenues et les rues étroites de la ville, ici noires et là dorées, comme une belle femme en chemise et échevelée. Le break cahotait sur les pavés pointus. Maguelonne avait pris Tiéou sur ses genoux ronds et chantait, tandis que l'enfant, ravi, l'embrassait. Jean contemplait ce charmant spectacle, prenant, de la ville vénérable et de la jeune fille adorable, le mélange exquis et roboratif ; il en arrivait à chérir la pierre et à admirer, comme un portail, ou un cintre, la ligne pure du front.

— Ce mistral, pas moins !... criait Tressan, assurant son chapeau d'une main, l'autre main tirant sur les guides.

A travers ce labyrinthe qu'est Aix, il ne se rappelait plus sa route, et demandait, à tout venant, le palais d'Ouvède. Les gens ouvraient de grands yeux, plus grands encore, quand il parlait de « mestre Esparron ». Car, dans toute ville de plus de trois mille habitants se connaissent, seuls, non les voisins, mais les personnes de même condition, ou de même profession. Les charcutiers connaissent les charcutiers, mais ignorent les propriétaires de l'hôtel contigu à leur boutique. Les prêtres connaissent les dames des bonnes œuvres, pour leur paroisse, mais ignorent les prêtres de la paroisse voisine. Le papetier et le messager de journaux de la place de l'Hôtel-de-Ville connaissent les mœurs et les habitudes du papetier et du messager de journaux de la place de l'Église, mais ne savent rien de l'horloger, ni des deux bouchers de leur propre rue. Quant à la pâtissière, qu'on croirait devoir être la mieux renseignée, en raison des stations des jeunes gens et des commères gourmandes dans sa blanche boutique, à odeur de beurre chaud, il est fréquent qu'elle ne sache absolument rien, du fait du bourdonnement des papotages et de la multitude des cancans. Enfin le magasin de nouveautés, à l'instar de la grande ville, crée une cacophonie en plus, qui facilite l'incognito. On peut affirmer, sans paradoxe, que les habitants d'une ville moyenne se connaissent aussi peu que les habitants d'un même quartier de Paris.

Finalement, une vieille, sortant d'une boucherie, son panier à la main, indiqua approximativement la situation du palais de l'Ouvède, par une série de gestes goutteux : « Vous tournerez à droite, puis à gauche, tout en face ; puis, au bout d'une cinquantaine de mètres, vous apercevrez un petit porche, sous lequel vous passerez, avé les chevaux. Là, vous prendrez de nouveau, à droite, une ruelle, qui est celle du palais. »

Tiéou imitait ces renseignements précis, dont Tressan fut heureux de voir la fin.

Onze heures sonnaient et le mistral sifflait, comme ils arrivaient au logis admirable et délabré du mage Esparron, dit « Batiféla » parce que les envieux, et aussi quelques non envieux, l'accusaient de conter des bourdes.

Le Temps, vieillard fantasque, et dans la même ligne que le vent, laisse subsister, des bâtisses anciennes, ce qui n'a pas d'utilité immédiate, les ornements et moulures des façades, la ligne générale des toitures, les flanquements. Il détruit les portes et les fenêtres et fait s'effondrer planchers et plafonds. L'Ouvède avait appartenu à une famille de juristes renommés, et qui, comme tels, avaient commis, au nom du Droit pur, des injustices incalculables, et lésé une multitude d'intérêts. Car la controverse est, comme chacun sait, la mauvaise herbe des codes et une caricature du casuisme jésuitique qui, lui, s'appliquant au monde moral, a sa grandeur. Ceci explique qu'au seizième siècle, la corporation des architectes et celle des maçons avaient résolu de ne jamais réparer le repaire de ces coupeurs de cheveux en quatre et de domaines en huit et en seize. Trois siècles plus tard était venue la Révolution qui avait cassé, au nom des droits de l'homme, quelques magnifiques statues de vestibule. Ensuite ç'avaient été les vandales à l'envers, ceux de la reconstitution historique et de l'école sinistre de Viollet-le-Duc qui s'étaient essayés sur une aile, coiffée par eux d'un pignon grotesque. Par bonheur, ils avaient renoncé.

Esparron habitait avec sa femme, un gendre, une bru, une fille et un fils, sans compter cinq petits-enfants, cette demeure torturée au cours des âges, mais dont la ruine, réduite à la coquille, résistait à tout. Dans un salon du rez-de-chaussée, devenu grenier, puis redevenu salon, puis salle de cuisine, puis cabinet de nécromant, il distribuait des consultations et des grigris aux amants malheureux, qui fourmillaient dans la région, à cause de l'inconstance des filles, et aux victimes dolentes des théories médicales à la mode. En outre, il prédisait l'avenir à ceux que l'avenir intéresse et auxquels les embêtements présents ne suffisent pas. Ses pronostics demeuraient assez

vagues pour retomber à peu près sur leurs pattes, quand l'événement les bousculait. C'était un grand et vert gaillard, sec comme un sarment, de teint bronzé, avec un nez en bec d'aigle, un menton en avant et une voix tonitruante du feu de Dieu. Il hurlait littéralement ses confidences, devant une table de noyer ciré, couverte de brochures et de paperasses, ainsi que d'encres de couleur, jamais utilisées.

— Adieu Tressan, cria l'escogriffe, en apercevant son ancien copain, qui entrait seul dans son capharnaüm, Tiéou, Maguelonne et Cordion demeurant, par discrétion, dans le vestibule. Eh ! que deviens-tu au milieu de tes spectres et barbans du val des Baux? On m'a dit que tu faisais merveille. Ici les affaires ne vont pas mal.

— Quelles affaires? demanda Nostradamus. Celles de tes clients ou les tiennes?

Car il ne se gênait pas avec Esparron, qui était un singulier mélange de charlatan et de mystagogue, et, au demeurant, un brave type tiraillé, comme beaucoup, entre des tendances et des hérédités contraires.

— Les affaires de mes clients sont les miennes, et réciproquement. Tu ne croirais jamais que, depuis la guerre, j'ai une certaine vogue en Amérique. Les Américains sont superstitieux, et le spiritisme est, chez eux, en grand honneur. Ils ont même toute une papeterie à cet effet : des ardoises, qui écrivent toutes seules, des guéridons spéciaux, des glissières pour faciliter les apports. Mais je ne donne ni dans le spiritisme, ni dans ce qu'ils appellent le scientisme. Je me contente de prédire l'avenir et de distribuer à mes visiteurs des objets, chargés d'un fluide bienfaisant, qui ne peuvent, en aucune façon, être confondus avec l'exercice illégal de la médecine. Ma consultation est de cinquante francs, pour les étrangers à la région ; de trente, pour mes concitoyens fortunés ; gratuite, pour mes concitoyens non fortunés. Mais, en cas de réussite — et ce cas est fréquent — les gens sont toujours généreux. Je te dirai, tout à fait entre nous...

Ici le « batifela » s'approcha de son visiteur et lui corna aux oreilles :

— ...Je te dirai qu'il m'a été remis des mille, des deux mille et jusqu'à cinq mille francs par des banquiers de New-York et de Chicago, qui s'étaient bien trouvés de mes conseils... Et toi, es-tu content de ton commerce?...

— De mes moutons, de mes oliviers, de mes vins, mais oui ; mes rentrées ne sont pas mauvaises et elles s'opèrent régulièrement.

— Qui te parle de vins et d'olives ! Je te demande si tu tires un parti satisfaisant de tes connaissances quant à l'au-delà ; bref, de tes incantations? Ta renommée a été grande, à un moment.

Tressan se mit à rire :

— Elle est bien le cadet de mes soucis. Il y a même des jours où je me passerais volontiers de ce que tu appelles mes « connaissances quant à l'au-delà » et mes « incantations ». Le plus tranquille est peut-être celui qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez et qui n'en cherche pas si long. Précisément, l'objet de ma visite était de m'informer, auprès de toi, si tu croyais encore à la prescience, aux avertissements, aux intersignes — car tu y croyais autrefois — ou si tu te contentes d'en faire bouillir ta marmite, ton oulle? Il y a, comme cela, de savants docteurs qui, au tournant de la soixantaine, persuadés de la vanité de leurs grimoires, ne font plus, en rédigeant leurs habiles ordonnances, que bâiller intérieurement, se ficher de tout et même de leurs vieilles marottes, et attendre le versement de leurs honoraires. En es-tu là?

Esparron — qui n'était point sot — ne parut pas trop surpris d'une semblable question. Les Provençaux, qui se sont connus jeunes, qui se sont perdus de vue, puis retrouvés, sont curieux de leurs réflexions mutuelles et du fruit de leur expérience. Ils ont coutume de s'interroger sans pudeur, comme de se répondre franchement. Habitude héritée des Romains, qui la pratiquaient sur le Forum et, d'après Horace, le long de la Voie Sacrée. C'est pourquoi le propriétaire du palais d'Ouvède, après avoir réfléchi quelques instants, répondit :

— ...Il y a des deux. Mon oulle, que je dois bien faire bouillir pour les miens, ne me fait pas oublier complètement le trépied de la Pythonisse. Entre amis, on se doit la vérité. Or, je mentirais, en te disant que je suis toujours en état de transe, quand je distribue mes talismans et mes conseils aux Aixoises et aux Américains. Mais, même avec les clients de passage, je ne suis jamais entièrement faiseur, ni hâbleur, ni détaché de toute confiance en mon pouvoir ; car ce serait une mauvaise action, une sorte de vol. Je garde assez de frémissement, de tréfouli, si tu préfères, pour mériter, dans une large mesure, ma rétribution, et maintenir ma renommée intacte.

— Voilà qui part d'un bon naturel. A ceux-là, tu donnes tes restes, mais tes restes ne sont pas rien.

— Précisément. Or, chaque trimestre, et quelquefois davantage, j'ai un pressentiment exact et vif, une intuition soudaine, forte comme un coup, de quelque malheur, ou de quelque bonheur, arrivé, ou à arriver, dans telle ligne, à celui-ci, ou à celui-là, et je me sens réellement visité. Tu connais cela, ce personnage, qui s'installe en nous, et qui parle et agit, à notre place, avec une sécurité et une certitude bien supérieures aux nôtres.

De nouveau, Esparron haussait la voix. Nostradamus, pour lui donner le ton, baissa la sienne :

— Je connais cela, en effet, et ta définition de cet hôte est très juste. Il semble monter en nous, de nos profondeurs, avec un visage différent, des vues différentes, et cependant maintes affinités élastiques avec nous, avec notre personnalité habituelle. Il fait notre besogne à notre place, et c'est de lui que nous tenons ces prolongements de la vue, de l'ouïe et de l'entendement, au delà des limites ordinaires.

— Aussi je profite de son passage, à ce double, poursuivit « Batiféla », pour satisfaire, soit mes amis personnels, soit mes habitués de longue date, bref ceux qui m'intéressent davantage, et auxquels je désire d'abord rendre service. Eh mais...

Ici le demi-bateleur prit un air grave, qui contrastait avec sa physionomie à la don Quichotte ; et une pâleur se répandit sur ses joues cuites au soleil

— ...Sais-tu bien, Tressan, puisque tu me questionnes, que tu es à un passage de ton destin? Ce qui t'attend, quand tu auras franchi cette porte, je l'ignore ; mais c'est un tournant important de ta vie et de celle des tiens. Une faveur te sera accordée, parmi celles dont tu bénéficies déjà, une faveur qui concerne un autre que toi... J'aperçois des circonstances inattendues, dans une sorte de paysage lunaire.

— Arrive qui plante, quant à moi. Mais ne reverrai-je jamais, même en rêve, ma pauvre femme?

— Attends un moment. Laisse-moi réfléchir... Peu probable, Tressan, peu probable... Bien que la miséricorde céleste soit infinie. Ta femme est encore toute enveloppée de limbes... le ver à soie dans le cocon.

— Que deviendra ma fille Maguelonne? Se mariera-t-elle? Que deviendra mon petit Mathieu?

— Tu te préoccupes en effet, et beaucoup, et souvent, de ta fille. Rassure-toi, l'heure approche où elle ne te donnera plus de souci. Quant à ton fils, je le vois grand et fort, quand je ne te vois plus auprès de lui. Il est environné de moutons et de vignobles, comme toi.

Esparron était singulièrement flatté, et un peu ému, des questions essentielles que lui posait son vieux camarade, après avoir semblé, de prime abord, ne pas le prendre au sérieux. Tressan était étonné du tour qu'avait pris le badinage. Tel celui qui, pour s'amuser, va consulter un charlatan et aboutit à lui demander gentiment, humblement, une ordonnance en règle. Ce qui prouve que deux augures, s'ils ne peuvent se regarder sans rire, ne peuvent non plus ne pas se consulter. Mais Nostradamus n'aurait su rendre la pareille à Esparron,

qui ne l'inspirait pas plus qu'un végétal, ou qu'un animal, et il n'avait sur lui, ni sur les siens, aucune vue.

Tandis que ces propos s'échangeaient au rez-de-chaussée du palais d'Ouvède, Maguelonne, Tiéou et Cordion, sortant du vestibule démeublé et glacial, à cause de son pavage de mosaïque, étaient descendus, par un perron de trois marches, au jardin inculte, mais enchanté comme celui d'un conte de fée, qui faisait le tour de l'hôtel et se prolongeait tout le long de la ruelle adjacente. Des arbres d'essences diverses, ormes, sycomores et tilleuls, dessinaient des traces d'allées anciennes, que la végétation avait envahies. Du linge, secoué par le vent, se balançait sur des cordes, tendues d'un tronc à l'autre. On entendait des appels d'enfants qui jouaient, invisibles, derrière des plantes à hautes tiges. C'était la descendance d'Esparron, qui s'ébattait en liberté, comme une troupe de petits chats sauvages.

— J'ai bien envie d'aller les rejoindre... dit Tiéou, qui, dans la solitude, recherchait la société de ses contemporains ; puis, dans leur société, la solitude, comme un petit précoce qu'il était.

— Eh bien ! va... fit Maguelonne... mais ne t'écarte pas trop, et avise, si ton père te rappelle.

C'était la première fois, depuis le départ, que la Provençale et le médecin se trouvaient seuls, et ils en éprouvaient une gêne et un trouble délicieux. Tant de choses avaient-ils à se dire que leur double silence faisait à Cordion l'effet d'une porte contre laquelle se presse une foule, et qui va céder brusquement. Il cherchait en vain une phrase indifférente qui, sans être la pluie, ni le beau temps, ne fût rien de plus. Elle vint à son aide.

— Votre travail avance, monsieur Jean?

Car elle avait pris l'habitude de l'appeler par son prénom, précédé de monsieur.

— Pas pendant mon absence de Saint-Remy, mademoiselle ; mais certaines réflexions de votre père m'ont permis de faire de sérieux progrès. S'il l'avait voulu, votre père eût été un très grand savant. Il est mieux que cela. Il est un sage.

— Je sais que vous l'aimez bien. Personne, à mon avis, ne peut lui être comparé. Il s'est avancé dans la connaissance, en gardant le bon sens et la foi d'un paysan. C'est ce qui le rend inimitable. Il sait consoler ceux qui souffrent, alors que lui-même a tant souffert de la mort de ma pauvre maman.

Elle mettait, sur le mot primordial de « maman », qui est aussi souvent le dernier, un accent adorable, et qui remuait le cœur de Jean. Il remarqua qu'au bout de deux ou trois phrases ils arrivaient, elle et lui, à la lisière du confidentiel ; ils n'osaient la franchir, ce qui

les contraignait, soit à revenir en arrière, soit à se taire de nouveau.

Il s'enhardit à demander quelques détails sur Ollioule, Évenos et le mas du Triste. Mais, tandis que la jeune fille les lui donnait, en courtes phrases, simples et lumineuses, relevées de la pointe provençale, il écoutait plus le timbre de sa voix que le sens de ses paroles. Il eût fallu qu'elle dît la chose deux fois, pour qu'il la savourât pleinement. Les enfants avaient organisé une partie de cachette et couraient en jetant des cris d'hirondelle. Le vent était tombé tout à coup. Le soleil, écartant les nuages, se glissait dans le jardin inculte, avec sa prédilection ordinaire pour les endroits dont la main humaine s'est désintéressée. Midi sonnait partout, sur Aix, par cent bourdons, cloches et clochettes, dans les églises, dans les couvents, dans les vieilles demeures, les douze coups chevauchant les uns sur les autres, comme dans une fugue un peu désordonnée. Quand on croyait que le concert était achevé, au bout d'un moment il recommençait. C'était à croire que l'heure zénithale, celle qui surplombe la journée, à la façon d'une boule de feu, prête à éclater en événements de toute sorte, ne finirait jamais de s'affirmer, ni de s'imposer, ni de diviser l'air en lames verticales, avançant parallèlement.

— Combien est-il donc de fois midi à Aix?... demanda Jean, avec son bon sourire, entre ses yeux bleus et sa barbe blonde, éclaboussée de lumière.

Maguelonne rit, ce qui creusa la fossette de son menton charmant. Puis elle appela son frère : « Tiéou ! Tiéou !... » Car elle avait peur, ce thème sonore une fois épuisé, du silence qui, forcément, allait suivre. Or Tiéou, absorbé par le jeu, n'entendit pas et ne revint pas. La jeune fille et le médecin évitaient, cette fois, de se regarder.

— J'ai cru remarquer, mademoiselle, que vous étiez pieuse. Il vous faut donc venir du mas à l'église de Saint-Remy chaque dimanche?

— Mais sans doute, et c'est le cas de tous les fermiers et maraîchers, des jardins et des environs... et parfois aussi, en dehors du dimanche, si le travail ne presse pas.

— Imaginez qu'en quelques jours, au contact de votre père et du vôtre, ces consolations raisonnées, si profondes et si douces, sont revenues en moi, d'assez loin. Car les secousses de la vie m'avaient éparpillé. Je prenais pour indifférence ce qui n'était en somme que distraction.

— Père a coutume de dire que les vrais indifférents sont extrêmement rares et, quand ils existent, assez instables. Car leur situation morale est celle de gens qui ont perdu le chemin et s'arrêtent, à chaque croisement de route, se demandant : est-ce la bonne? D'où, bientôt, impossibilité absolue d'avancer.

Ils avaient trouvé le sujet qui convenait à leur attraction et à leur retenue réciproque, et qui confronte, sur l'essentiel, les âmes susceptibles de se rapprocher. Maguelonne possédait naturellement le sens du divin, et l'avait développé par la méditation et la lecture, comme beaucoup de ses pareilles d'une contrée où la civilisation est plus fine et aiguisée qu'ailleurs. Jean avait été ramené brusquement de l'oubli des vérités surnaturelles, par le double désastre de sa vie. Il était déjà en état de refonte spirituelle et tout proche de l'illumination intérieure, quand il avait rencontré Nostradamus et sa puissante aimantation mystique. Il s'apercevait, comme tous ses pareils, qu'il avait perdu beaucoup de temps à baguenauder dans le labyrinthe du scepticisme.

Maguelonne reprit :

— Nos ancêtres, « si sages » selon Mistral, abordaient les périls et les douleurs de ce monde avec une religion solide et confrontée, qui leur offrait tout de suite son abri. A nos contemporains les plus réfléchis, c'est la souffrance qui rend la religion. Il y a là une différence, au détriment de notre temps.

— Eh bien, nous voici !... s'écria Nostradamus, suivi d'Esparron, comme un devin authentique, suivi d'un diseur de bonne aventure... Où est Tiéou? Il nous faut maintenant aller prendre notre repas, et nous ne repartirons peut-être pour Gémenos que demain matin.

Esparron maugréait, casse-noix sympathique :

— Combien je regrette, coquin de bon sort, de ne pouvoir vous retenir, toi, les tiens et monsieur ! Imagine-toi que nous vivons ici, dans cette baraque, comme de véritables bohémiens, ayant juste assez de plats et de verres pour le couvert de la famille, et limités à un menu lacédémonien, où la viande ne paraît que rarement. Crois-tu que ce n'est pas malheureux, dans cette époque de vie chère, de ne pouvoir retenir un ami, comme cela se faisait autrefois, et de le régaler à loisir, en devisant des jours écoulés ! Au moins, lorsque tu reviendras à Aix, préviens-moi quelque temps à l'avance, que nous puissions nous enquérir d'un bon morceau et de maintes bouteilles, jointes au linge et à un service suffisants.

Ce flot de paroles était débité d'une voix forte, qui faisait fuir les oiseaux nichés dans les arbres, et croyant déjà à une querelle. Or ils aiment bien se disputer entre eux, ces frivoles, mais non pas à être mêlés aux disputes des humains. Quant à Mme Esparron et aux autres personnes de la famille, elles se tenaient soigneusement cachées, dans les réduits et décombres du palais, redoutant, si elles se montraient, d'être astreintes à la politesse, onéreuse, d'une invitation. Les uns et les autres, grands et petits, considéraient leur père,

beau-père, mari et grand-père comme un vieux fol, doublé d'un raseur assez sombre, mais qui gagnait le pain de la maison, et quelque beurre dessus, avec des contes de ma Mère l'Oie et le trafic des amulettes. On se moquait de ses grimoires, mais grâce à lui, on se la coulait douce et on prenait du bon temps. Il n'en coûtait que d'arborer, au jour de l'Indépendance, le drapeau étoilé.

S'arrachant à l'étreinte de « Batiféla », les quatre voyageurs allèrent retrouver leur voiture, dans la venelle proche. Moustre et Cabret étaient deux braves bêtes, qui ne se fâchaient jamais d'attendre. Pourtant, cette fois, l'absence du maître se prolongeait. Moustre s'était mis un peu de biais dans ses brancards, afin de se désengourdir les pattes et de converser plus facilement avec Cabret.

— Qu'est-ce qu'ils font, mais qu'est-ce qu'ils font ! Et à quoi rime ce voyage, le ventre creux, par un vent pareil ! Nous serions si bien au chaud, chez nous, devant le râtelier plein. Tiens, encore une mouche sur ma cuisse gauche ! Ce pays en est infesté.

Ainsi se plaignait Moustre. A quoi Cabret, plus philosophe :

— Laisse faire. J'ai idée que nous nous reposerons ce soir. Le maître est las de tirer sur les guides et de sauter sur les cailloux de la ville... Et puis trotter fait voir du pays.

La prévision de Cabret, camarguais averti, se réalisa pleinement. Après un déjeuner confortable, à l'hôtel de la *Mule noire*, célèbre par la confection d'escargots, épicés et brûlants, dont la préparation est longue et difficile (chacun d'eux exigeant un bouchon, savoureusement pilé), Nostradamus décida de faire halte et de laisser reposer ses bêtes. On n'en était pas à un jour près. Evenos ne se sauverait pas.

Que faire de la journée, par un vent pareil? Cordion connaissait à Aix plusieurs personnes savantes, riches, bien apparentées, comme il en existe dans cette ville, aristocratique et ancienne, où chacun est au courant du dernier poète, du dernier musicien, du dernier philosophe et du plus récent archéologue. Des centaines de romans ont paru, ou paraîtront, sur la vie à Aix, l'amour et la haine à Aix, et les coutumes aixoises, fort analogues à celles des autres cités provençales, sauf un réel raffinement intellectuel et policé en plus. Mais Jean Cordion ne voulait pas quitter Maguelonne, auprès de laquelle il respirait un oxygène particulier et qui donnait des ailes à son esprit. Le regard de Maguelonne, quand il osait le saisir, lui ouvrait des horizons infinis et aiguisait en lui ces rêves éveillés, dont Martin Tressan tenait si grand compte. La voix de Maguelonne le berçait d'une musique plus pénétrante que toutes les poésies d'Henri Heine, — lyrique du Rhin, comme Aubanel l'est du Rhône, — rééprouvées

et retissées par le génie similaire de Schumann. Ce que disait Maguelonne le ravissait, et aussi ce qu'elle ne disait pas, mais ce qu'il devinait derrière son sourire ou sa mélancolie.

Ceci n'allait pas sans remords, à cause de la pensée de son fils, qui, brusquement, le ressaisissait. L'amour et la douleur attaquent l'être humain de la même façon, par alternances brutales et sournoises, qui tantôt s'imbriquent comme les tuiles d'un toit, tantôt laissent, entre elles, des intervalles pour les préoccupations familières et les actes simples de l'existence. Ce que l'on appelle la distraction n'est que le récipient et que le moule d'anciens mouvements d'amour et de douleur, remplacés actuellement par du vide et du vague. Le poète travaille avec ce vide et ce vague, plus encore qu'avec ses souvenirs précis et il en tire des effets nostalgiques. Le philosophe en tire un système, ou des fragments de système. Le fou en tire des motifs de se croire supérieur à l'univers, ou plus malheureux que le plus malheureux. Dans l'abandon où tombent peu à peu la plupart de nos facultés (vu notre inertie, foncière et progressive), ces provisions de distraction sont peut-être ce que nous utilisons le plus, entre la jeunesse et l'âge mûr, puis entre celui-ci et la vieillesse. C'est ce qui explique que nos amours prennent en général les mêmes figures, les mêmes entrelacs, les mêmes aspects que nos douleurs et angoisses morales. A peine Cordion s'abandonnait-il à la contemplation intérieure de Maguelonne, que son deuil, quant au petit Henri, le ressaisissait et le torturait.

La visite des musées parut sans attrait. Les musées, qui sont des conserves des anciennes façons de voir et de rendre la vision des choses, ne conviennent guère à ceux chez qui le taux de la vie est personnel, élevé et intense. C'est une manière paresseuse de goûter, à travers autrui, sans avoir éprouvé. Les affiches d'un cinéma couvraient les murs. Elles tentèrent Tiéou, qui décida ses trois compagnons, sans méfiance devant ce théâtre muet, considéré, en général, comme inoffensif. Pourtant il y a un danger dans le cinéma, et qui tient à ceci, qu'il supprime les obstacles, ouvrant large ainsi la voie au désir. Le théâtre est une caricature de la vie, qu'il outre, concentre, et ramasse sur un espace limité de quelques minutes, en supprimant les intermédiaires. C'est un art sommaire dans l'ensemble, raffiné dans le détail, valable surtout par l'allusion, ou la prétérition, qui sont les deux moyens des génies dramatiques. Le cinéma est l'illusion d'une illusion, puisque les apparences scéniques y sont doublées d'un subterfuge mécanique. Le cinéma est l'image d'une fiction combinée. Par là, il peut être hallucinatoire, et rejoindre l'intoxication.

Les enfants sont secrets. On ne les connaît pas. En grandissant,

ils oublient ce qu'ils étaient, ou ils se taisent, par pudeur, sur les sensations, si violentes, de l'enfance. Tiéou n'avait assisté que de loin en loin à des représentations de cinéma à Saint-Remy. Mais il en avait emporté une impression très forte, un besoin de voyage, d'activité et d'indépendance. Partir, accomplir des exploits, dompter des monstres, surmonter des obstacles de toutes sortes, c'est le rêve des petits, à peine sortis des jupons maternels. Ce rêve persistant donne les explorateurs, les conquistadors, les prospecteurs et, à sa pointe extrême, les grands capitaines, qui mettent le monde à feu et à sang, sous des prétextes variés, en général humanitaires. En outre, Tiéou n'ignorait pas que son père était un sorcier, un homme au-dessus des autres, par l'intelligence et la prévision et — bien que Tressan se cachât de lui sur ce point — qu'il pouvait même renseigner sur ce qui se passe après la vie, et sur les sentiments des morts ; qu'il savait, dans certaines conditions, évoquer la mort. L'enfant vivait en marge du surnaturel. Il recueillait des bribes des conversations du Fada et de Tardive sur les phénomènes singuliers du mas des Spectres, sur les animaux parleurs comme Tistet, sur l'annonce de grands événements par les intersignes. Son imagination était en branle, bien que, pour le fond des choses, il demeurât très jeune garçon, et joueur et baguenaudier, comme pas un.

C'est la coutume patriarcale, dans les environs de Saint-Remy, de Graveson, de Maillane, de Maussane, du Paradou, dans toute la contrée, lumineuse et pathétique, des morts qui reviennent, que les enfants s'accompagnent entre eux pour aller à l'école et rentrer à la maison. Quelques-uns cheminent ainsi pendant des deux et trois kilomètres, parfois davantage, reconnus, sur la route, de toutes et de tous. Ces petites cohortes, joyeuses et bruyantes, animent, vers quatre heures et demie, cinq heures, les moindres chemins de cette contrée bénie, où apparaissent des silhouettes de cartables et de règles de bois, qui dépassent. Filles et garçons se moquent mutuellement les uns des autres, avec la vivacité dans la repartie, qui est la marque des Gallo-Romains, ainsi que le passage subit du rire aux larmes, et inversement. Dans ces contrées, les malandrins de toutes sortes sont rares et vite signalés. Le Provençal ne badine pas avec le tort fait à l'enfance, ou avec l'irrespect de l'enfant, sous quelque forme que ce soit.

Ainsi Tiéou savait, par ses camarades, le respect qui environnait son père, et il désirait, dès qu'il serait grand, et même avant, fuir un peu au désert, pour y méditer et y conquérir la suite et l'héritage des facultés extraordinaires de Nostradamus. Ce besoin ancestral de se dégourdir et de voir du pays est la cause fréquente des fugues

ou « plantié » des jeunes Provençaux. « Toun plantié arrapara pas... » « Ton escapade ne prendra pas », dit-on au gosse qui revient, penaud, de son escapade, forme méridionale de l'école buissonnière. Quelquefois, la sottise tourne mal et une broncho-pneumonie en est la conséquence, après une nuit à la belle étoile.

Le film que représentait le cinéma avait été pris dans la pampa américaine-espagnole. C'était une histoire de brigands, de rapts de chevaux, de poursuite de malfaiteurs par les gauchos, et de fiançailles rustiques. Tiéou, fils de grand hérédo, y retrouvait, à travers la déformation anglo-saxonne, des coutumes et des silhouettes d'animaux qui ne lui étaient pas inconnues. Blotti entre sa sœur et son ami Cordion, avec lequel il était devenu très familier, il s'exaltait intérieurement au spectacle de cette existence plus libre encore que la sienne et où l'exploit était quotidien, bien que frénétique, et toujours parfaitement réussi. La jeune artiste représentée, récompensant d'un baiser son vengeur, était belle, et l'enfant eût désiré la connaître et être embrassé par elle, dans ce paysage-là, de cette façon. Sans que son père ni sa sœur s'en doutassent, ce petit Provençal à la tête chaude, au cœur généreux, était lentement envahi par un de ces rêves actifs, rejoignant des rêves antérieurs, qui aboutissent ensuite, sous la plus petite cause, à l'impulsion presque irrésistible.

— T'amuses-tu?... lui demanda Cordion.

— Hum ! hum ! répondit-il hypocritement, mais avec un regard parfaitement candide, je trouve que ces gens-là n'en font pas assez. Dans les ferrades camarguaises, on en voit d'autres !

Il avait effectivement assisté à des courses, entre Taxil et Badet, dans le delta fameux du Rhône, où bondissent les taureaux noirs et âpres, où volent, comme des papillons, des milliers d'oiseaux bleus au ventre d'or. En réalité, il réfléchissait qu'Evenos est proche des gorges d'Ollioules, que d'Ollioules il est facile d'aller à Toulon et de s'embarquer pour une île. Quelle île? Ce serait à voir sur place. Quelques-unes étaient qualifiées d'Iles d'or. Peut-être y trouvait-on de l'or. De toutes manières ce seraient la solitude, la chasse, la pêche, la hutte, le sentier de la guerre, les combats avec les naturels, ou avec des difficultés matérielles, une existence mouvementée, pleine d'attraits et d'obstacles, avec, au bout, une belle princesse, une grande fortune ou simplement la gloire et le pouvoir d'évoquer et de faire parler ceux qui ne sont plus... Sa mère, notamment, dont Tiéou avait conservé un souvenir lointain, mais attendri, et qui lui chantait, comme Maguelonne, de belles chansons pour l'endormir. Il avait compris que jamais sa maman n'était revenue sur terre, blanc fantôme, à l'appel de son père. Elle reviendrait sur son appel à lui.

Il y avait bien une appréhension, dans cette petite tête exaltée par tous les mirages qu'allumait celui du cinéma : « Papa pressent et prévoit beaucoup de choses. C'est son métier de connaître ce qui arrivera demain. S'il allait deviner le désir que j'ai d'un plantié de taille ! » A cette pensée, le cœur de l'enfant se serrait ; car il imaginait le chagrin qui résulterait, pour son père, du projet de son escapade, non le chagrin qui résulterait de l'escapade elle-même. Les jeunes cervelles sont toutes en trous et en éclipses. Le jugement se forme — quand il se forme — du rapprochement de clartés, séparées par des cônes d'ombre. Cela aussi est une condition de l'emprise directe du cinéma, qui frappe l'esprit d'étincellements et de remplacements successifs, reliés par une intrigue arbitraire.

Mais comment combiner le départ? A Evenos, Tiéou coucherait certainement dans la chambre de Maguelonne, laquelle, sans avoir l'air d'y toucher, avait l'œil à tout, la pensée prompte, l'oreille d'une finesse extraordinaire. Bah ! il saurait saisir un joint, une absence, une promenade des grandes personnes, et il raconterait aux naïfs fermiers une blague quelconque. L'argent? On s'en passerait. Il avait, en réserve, dans son porte-monnaie, dix-huit francs cinquante. C'était plus qu'il n'en fallait pour parvenir à Toulon. Une fois là, le reste irait tout seul.

— Eh bien ! Tiéou, tu t'amuses, tu es content? Le voyage se passe bien comme tu le désirais?

Ainsi s'informait tendrement Maguelonne, caressant la chevelure frisée, tandis que les images de l'écran succédaient aux images, les aspects de bars et de villas à ceux des fleuves et des forêts, où galopent des cavaliers se poursuivant.

— Très content, petite sœur. Mais, dis-moi donc, le monsieur qui est tombé dans la Durance, après que les méchants ont tiré dessus, est-ce que tu crois qu'il en est sorti?

— Je l'espère pour lui. Ne pense plus à ça. Il ne faut pas ressasser les choses tristes.

Mathieu était allé chercher ce récent et dramatique souvenir comme alibi à sa pensée véritable ; puis, afin qu'on le laissât réfléchir tranquillement à tout ça, il ferma les yeux et fit semblant de s'assoupir.

Le lendemain, le ciel était limpide. Pas de bourrasque. Tout le monde était dispos pour reprendre le chemin des gorges. Laissant sur la droite Gréasque et Cadolive, les chevaux trottaient ferme vers Roquevaire, Gémenos et Cuges. On apercevait, à l'horizon, le massif bleuté, imposant, mystique de la Sainte-Baume, où sont les champs d'asphodèles, tandis qu'en arrière s'effaçaient le mont de Sainte-Victoire et ses contreforts crénelés.

Cependant que les chevaux couraient sur la route blanche, bordée de jeunes platanes aux feuilles dorées et chancelantes, Martin Tressan se remémorait l'étrange prédiction du Batiféla quant à Maguelonne... « Tu te préoccupes en effet, et beaucoup et souvent, de ta fille. Rassure-toi, l'heure approche où elle ne te donnera plus de souci. » Ceci ne pouvait avoir que deux sens : Maguelonne se marierait bientôt, ou elle entrerait au couvent. La seconde hypothèse était la plus vraisemblable, vu la grande piété de la jeune fille. L'une et l'autre faisaient courir un frisson sur la chair du rustique inspiré. Que deviendrait-il, que deviendrait le mas, le jour où sa chérie le quitterait pour prendre le voile ou entrer dans une autre famille? Car elle était l'âme de la maison, économe pour soi, généreuse pour autrui, laborieuse et discrète, serviable à tous et résolvant toutes les difficultés dans un sourire.

Dans le break, les trois chantaient, sur un vieil air, majestueux et usé, de pavane, et Tiéou d'une voix encore mal assurée :

Si tu crains la pluvine,
As peur de te geler,
Te mettrai sur l'échine
Mon grand manteau doublé.
Le vent terrien
Fait danser les étoiles,
La lune clarinelle
Blanchit sur la montagne (bis).

Rien de notoire ne se produisit jusqu'à Gémenos où, dans la salle d'auberge, un repas tout préparé attendait les voyageurs, repas de quatre couverts, mais qui comportait une chaise d'enfant.

— Je croyais, dit simplement, en montrant Tiéou, la vieille servante bossue, laquelle ressemblait à Tardive, avec une figure toute ridée, que ce jeune homme serait plus petit.

— Mais qui vous avait prévenue?

— Personne. Il m'arrive très souvent de savoir à l'avance combien nous aurons de convives au repas. Il m'arrive aussi de me tromper.

Elle trouvait cela tout naturel. Le gros patron de l'hôtellerie aussi. Cet homme d'aspect prosaïque, et visiblement enfoncé dans la matière jusqu'au triple bourrelet violacé de son cou taurin, répondait au nom de Paul. Célibataire et cuisinier remarquable, il possédait quelques recettes perdues des mariniers du Rhône, celles notamment du catigot d'anguilles, et la formule exacte du tian, macédoine

d'œufs et de morue, cuite au four avec toutes sortes d'herbes parfumées. Le don de sa servante, du nom de Baraude, était utilisé par lui, pour son commerce, comme une circonstance avantageuse, mais banale.

— Que voulez-vous, elle est née comme ça. Un homme de mon âge ne s'étonne plus de rien.

Il dînait à côté de ses hôtes. Son râble était tellement large que, s'il se levait pour prendre une assiette dans son buffet, cependant de belles dimensions, il débordait, de chaque côté, le bahut. Il mangeait lentement, sans se presser, dégustant et torchant, à la fin, son assiette, d'un solide coup de pouce au pain. Quand il était content d'une bouchée, il constatait « ça va » et buvait aussitôt un coup de son vin rose, innominé, mais excellent. Puis il frottait, de sa manche, une bouche humide comme une pivoine mouillée.

La conversation étant venue sur les Baux, Paul dit :

— Il n'y a aucun mystère dans cette ville abandonnée et l'explication en est très simple...

— Ah ! fit Cordion intéressé, eh bien ! voulez-vous nous la fournir?

— Mais comment donc !... Souffrez que je serve ce vieux client, là-bas, qui est un berger de Saint-Zacharie.

Il leva souplement son énorme dos, puis son puissant derrière, semblable aux deux hémisphères, remplit son office d'honnête traitant, dit un mot au berger, plus broussailleux encore que Granguil, revint s'asseoir, se coupa un dé de pain pâle et craquant.

— Voici ce que c'est que les Baux : une reconstruction périodique, tous les deux cents ou deux cent cinquante ans, de ces logements, creusés dans le calcaire poreux, qui est la pierre locale. Vous saisissez mon raisonnement : de tous les temps les gens ont été attirés par la pierre tendre et malléable, où, avec seulement un petit couteau, on peut se tailler une habitation à bon marché, et des cachettes. Oui mais, avec le temps et le vent qui règne là-haut, l'un poussant et rongeant l'autre, la demeure, trop friable, s'écroule ou se démonte, ou se lézarde ou s'esquiche de quelque manière, et voilà nos braves gens à la rue. Je vous répète que, d'après mes calculs et mes observations sur place, en deux siècles et demi, trois siècles au plus, soit environ six générations, l'affaire est faite. Le plafond s'écroule, les murs cèdent. Le cellier est devenu sable et poudre de sable. A ce moment les Baux se dépeuplent. Du temps se passe. L'oubli fait son travail. La tentation revenant, des guerres civiles, et autres, survenant, les nouveaux arrivés sur terre se disent, de l'un à l'autre, qu'il y a là, sur le versant des Alpilles, moyen de se loger à peu de frais, loin des hommes tracassiers et pillards, et de

pourvoir tranquillement aux besoins des siens. Depuis qu'Adam et Ève ont mangé la pomme, toute la famille cherche sa coquille.

— Baraude, fit à ce moment de sa savante conférence, à la fois parlée et mâchée, le gros Paul, apporte-moi donc la poivrière. Un homme de mon âge ne saurait manquer de stimulant, au suc que débite maître Gaster. Car autrement celui-ci se rebiffe.

La servante prévisionnaire, autant que prévoyante, alla chercher un moulin à poivre, poli et noir, et vénérable, de cinquante centimètres de haut. Il avait, au sommet, deux ouvertures en demi-lune pour les grains, au centre un axe solide qu'actionnaient deux ailettes, entre-croisées à angle droit.

— Cet instrument de ménage semble un monsieur, fit observer Martin Tressan. Il est beaucoup plus confortable que le nôtre, n'est-il pas vrai, Maguelonne?

— Que voulez-vous, messieurs, je suis gourmand de poivre et de sel et je veille à leur excellence... Je vous disais donc que, périodiquement, la ville des Baux, sous l'action du temps et du vent, se défait et se refait. Il n'y a là rien de surnaturel, ni de magique. Il suffit de regarder ce qui se passe, là ou ailleurs, en un mois, et de l'agrandir, en le multipliant par dix mille. Ainsi apparaissent les rythmes naturels, que ne recherche pas assez l'esprit humain.

Le gros Paul parlait comme un livre, buvait comme un trou et mangeait comme un ogre. Jean Cordion, pris pour lui d'une sympathie extraordinaire, lui demanda comment, avec cette vue philosophique des choses, il expliquait la faculté singulière de sa vieille bonne.

— Mais de la façon la plus simple du monde ! Elle a en elle le sens du lendemain, qui est très fréquent, et que quelques-uns prolongent, inconsciemment, en sens de l'avenir et en prophéties rarement réalisées. Beaucoup d'animaux ont le sens du lendemain. Je vous citerai le renard et le blaireau, qui arriment leurs terriers pour le jour suivant. De même l'oiseau et l'araignée, celle-ci géomètre en vue du lendemain. Ce qui est étonnant, ce n'est pas que Baraude ait ce sens, c'est que nous ne l'ayons plus, vous et moi.

Parlant ainsi, le pansu regardait Nostradamus, qui lui souriait avec bienveillance.

CHAPITRE VII

L'angoisse.

« C'est là-haut, » fit Nostradamus, montrant à ses trois compagnons, du bout de son fouet, un village perché comme un aigle, au sommet d'une montagne boisée. Il ajouta : « Nous allons mener les chevaux et le break au village de la vallée, à Sainte-Anne, et nous les laisserons à l'hôtel, puis nous ferons l'ascension à pied. Par un temps tiède d'octobre, comme aujourd'hui, cette marche sera un plaisir. Sans compter que la route est magnifique. »

— Chouette, se dirent Moustre et Cabret, voilà qui tourne bien pour nous. Il eût été dur de monter à ce perchoir !

Les camarguais, excellents en plaine et de jarrets infatigables, ont horreur des chemins montants. C'est ce qui les distingue des mulets dont ils ont, par ailleurs, l'entêtement ombrageux. En revanche, ils sont habitués aux moustiques, lesquels mettent les mulets hors d'eux.

Une double émotion tenait Cordion, en approchant du but du voyage. Il se demandait si à Evenos, enfin, où passent les migrations des morts, à la façon de celles des oiseaux, il aurait l'amère joie de voir son petit garçon, comme le lui avait presque promis Martin Tressan. Il se demandait, en outre, si Maguelonne avait eu le cœur effleuré par les battements de son cœur à lui, voyant en elle moins une femme de chair qu'une forme glorieuse, qui lui ouvrait les portes lumineuses de la connaissance. Un sentiment, intermédiaire entre celui de Léonard pour la Joconde et celui de Dante pour Béatrice, était en lui. Il aspirait à un guide raisonnable et clair dans ces régions mystiques et surnaturelles dont il comprenait, depuis peu, l'importance. Mais quel autre guide que cette jeune paysanne provençale, qui lisait et sentait Catherine Emmerich et faisait son menu, chaque matin, avec Tardive !

— J'ai couru les mers, songeait-il, et visité les antipodes. Mais les meilleurs voyages de découvertes sont parmi les âmes de notre pays. Une civilisation très lointaine, éclairée par la religion catholique, a donné, formé des créatures d'exception, notamment dans la classe paysanne et chez les Gallo-Romains, où nous apparaît l'humanité désanimalisée, l'humanité vraie. Car ce qui est vrai, c'est ce qui est en haut, non ce qui est en bas ; et, dans l'inférieur et sa confusion gît le mensonge.

C'était par la surprise et la pitié que le médecin de marine était

entré dans l'émotion de Maguelonne, dans son esprit plus ample, juste et fier, que celui des philosophes à la mode et illuminé par la modestie. Ce solitaire malheureux l'avait touchée. Elle l'avait jugé, de prime abord, bon et sagace. Son allure franche, délibérée, son absence de fatuité masculine, avaient achevé de la conquérir. La rencontre de ses yeux noirs avec les yeux bleus du savant lui donnait désormais un tressaillement. Elle éprouvait, vis-à-vis de lui, une douce fraternité d'âme, comme d'une rose spirituelle respirée en commun. Ainsi en va-t-il pour les êtres complémentaires, qu'intéresse pareillement l'énigme de notre vie terrestre.

Tressan était tout au mystère qui flotte, comme sur les Baux, sur le pays d'Ollioules. Il eût fallu le gros Paul et son absence d'étonnement devant l'étonnant, pour expliquer prosaïquement le prestige anxieux de ce chaos, cependant ordonné ; de ces monstres de pierre, superposés dans des attitudes de bondissement figé, d'attente de proie. Le sorcier du mas des Spectres savait que le paysage est parfois un révélateur — pour qui sait lire — des raisons profondes, géologiques, de ses courbes, de son relief de sa couleur, de sa splendeur. Souvent au site grandiose correspond le gisement précieux. A noble coteau, bon vin. A pierres saisissantes, filons végétaux, ou minéraux inconnus ; car il y a sûrement des végétaux des grandes profondeurs de la terre, comme il y a des poissons de grandes profondeurs de la mer. La pierre est parfois une ancienne vie et le durcissement de ce qui fut mobile, l'extinction de ce qui fut radiant, la sécrétion calcifiée d'un coquillage. L'être minéral, interplanétaire, que l'on place à l'origine des choses, ne serait-il pas le vestige d'une immense symbiose inconnue?

Tiéou, lui, oubliant son projet de « plantié », ne pensait qu'au serpent de mer, qu'on dit hanter les gorges d'Ollioules, où il aurait été aperçu plusieurs fois. Il questionnait, au sujet de la bête fabuleuse, son ami Jean, bien incapable de le renseigner.

— Mais enfin, explique-moi ce qui a pu donner à penser que cet ogre-serpent venait par ici?

— Je ne sais ; peut-être parce qu'on n'y rencontre aucun petit serpent, ni aucun lézard, et qu'on a supposé qu'un énorme animal dévorait les bestioles.

— Dans les villes, on ne rencontre non plus aucun petit serpent, ni lézard. Ce n'est point parce qu'un ogre les mange... Et puis, où boirait-il, quand il ne pleut pas?

— Ah! voilà, peut-être dans une calanque, ou dans un puits, au fond d'une grotte.

Devisant ainsi, les quatre avaient franchi la petite rivière de la

Reppe et gravissaient le chemin large, défoncé, zigzagant, qui mène au surprenant et surplombant village. Le sorcier marchait devant, donnant la main à Tiéou, suivi de Maguelonne et de Jean. La solitude, complète, n'était troublée par aucun bruit de source, ni aucun chant d'oiseau. Selon le mot de la jeune fille, la nature semblait avoir un doigt sur ses lèvres et recommander le silence. A chaque boucle du tournant, un aspect nouveau du désert de pierres apparaissait, ponctué, ici et là, d'orifices ovalaires ou circulaires, qui étaient ceux de nombreuses grottes souterraines, creusées on ne sait quand, comment, ni pourquoi : tout le décor se dressait, d'un vaste drame séculaire et muet, abandonné, au plus beau moment, par les acteurs et les spectateurs, engloutis dans quelque cataclysme. Même en plein jour, la peur venait. Elle sortait des anfractuosités formidables ; des figures étranges des roches, affouillées jadis par le feu et l'eau ; des cols obliques, et d'un blanc mat, ou d'un rouge saignant ; de l'immobilité des feuillages, de l'impression d'attente de quelque chose, ou de quelqu'un. On eût cru un labyrinthe déplié, puis étalé, mais conservant, sous le soleil, l'enchevêtrement de ses galeries et cellules.

— Attention, s'écria Maguelonne, pour intriguer Tiéou, je crois que, de l'autre bord de ce ravin, je viens de voir quelque chose ramper !

— Où ça, sœurette... Ah ! puisses-tu dire vrai, et faire sortir de son trou le monstre marin !

— Pourquoi marin? observa Cordion. La mer est encore à quelque distance. Il n'est pas vraisemblable de supposer qu'*il* ferait chaque jour le trajet.

L'enfant fit remarquer que, pour un animal antédiluvien, quinze kilomètres sont l'affaire de quelques minutes, comme pour un avion du dernier modèle. Juste à ce moment, le bruit d'un moteur aérien retentit, un aéroplane biplan parut, à faible hauteur, pareil à une bibliothèque évidée. C'était là le messager de paix, chanté par le génie baroque, et méconnu comme tel, de Victor Hugo, l'oiseau de ruine et de mort, dont le bombardement furieux, irrésistible, menace, plus qu'elle ne le fut jamais, la malheureuse cité du vingtième siècle.

— Alors, fit Nostradamus, mettant, dans cet *alors* toute sa force prophétique, les habitants des mas, les pâtres, les pêcheurs, se féliciteront de leur humble vie, dispersée au fond des vallons et des villages. Toute grande agglomération sera menacée, comme seront menacées à l'extrême occident, par les prochaines secousses de la terre et de l'eau, par l'ouverture de volcans sous-marins, les maisons à quarante étages et autres gratte-ciel.

— Baïle, devin, patron, demanda Jean affectueusement — tandis que Maguelonne, de sa belle démarche, montait, les yeux baissés — ces événements sont-ils proches, ou lointains? Car, s'ils sont proches, mieux vaut alors que je me fixe lâchement à Saint-Remy, pour achever mon étude sur les délires, dont le plus grand, et le plus tenace, est encore de s'entre-tuer.

— Ils sont proches, assurément, repartit l'Annonciateur. Mais ce terme de « proche » dépend de l'accommodation de l'œil du temps. Il dépend aussi des hommes nés, ou à naître, capables d'arrêter, ou de retarder, ou de détourner, ou de déchaîner le fléau. Ce qui est sûr, malheureusement, c'est que le fléau est suspendu.

Le village d'Evenos, surmonté de son belvédère, apparaissait à la distance de quelque cinq cents mètres. Ceux qui s'étaient retirés là, au fond des âges, redoutaient, à coup sûr, le passage des barbares, les enrôlements, les querelles résultant de mauvais voisinages. Le nom du patelin, qui signifie « événement » ou « aventure », indique qu'une circonstance surprenante amena ceux du douzième siècle, et d'avant, à chercher refuge sur ce sommet escarpé. Mais il est aussi malaisé de postdire le passé, et de l'interpréter, que de prédire l'avenir. Ce qui est certain, c'est que là encore la volonté énergique d'un seul, ou sa clairvoyance, ou sa foi, ont insufflé, à un ensemble de ses contemporains, l'ardeur nécessaire pour creuser et construire, au milieu d'immenses difficultés, là-haut. Il y a eu la circonstance, il y a eu aussi l'entraîneur et le chef. Puis, le pli fut pris de telle façon, et l'habitude est si forte, avec l'attachement au lieu de la naissance, que des générations et des générations d'Evenosiens se plurent à descendre et à remonter leur rude côte, malgré les rhumatismes et l'âge, pour aller aux plus simples approvisionnements.

Ainsi devisaient Jean, Nostradamus et Maguelonne, dérouillés par l'ascension pittoresque. Tiéou avait déjà lié connaissance avec un petit vacher de son âge, dont on ne savait — d'après les tiraillements d'une longue corde — s'il menait sa bête, ou si sa bête le menait. On lui demanda s'il connaissait le fermier du mas du Triste.

— Moussu et Mme Brusque?... Eh oui, je les connais. Maître Antoine, on l'appelle aussi.

— Qu'est-ce que tu penses d'eux?

— Je n'en pense rien... absolument rien.

Cette question l'avait mis en confiance, et son « riein », accentué, était accompagné d'un œil soupçonneux. Tiéou l'assura qu'Antoine et Marie — c'étaient les prénoms du ménage Brusque — étaient eux-mêmes chers à son père, « le plus grand, celui qui marche en avant » et n'avaient rien à craindre de lui. Puis il s'informa du ser-

pent de mer. Le petit camarade le regarda, étonné. Jamais il n'avait entendu parler de ce phénomène invraisemblable et il se demandait si l'autre ne se moquait pas de lui. Telles sont les deux visions qu'ont, des sites les plus intenses, celui qui passe et celui qui demeure. Mais comment déterminer laquelle de ces deux visions est la plus juste?

Le mas du Triste était à quelques pas seulement du donjon en ruine, que domine un saisissant belvédère. Sans doute son nom lui venait-il du voisinage de cette masse sombre et ruineuse, témoin de huit siècles d'une solitude, que battaient les ondes de l'histoire. Tiéou fut désillusionné. Il s'attendait à une vaste demeure, comme dans les Alpilles, entourée de ces nombreux « communs », recoins de rêveries, et de robinsonnades, qu'aiment les enfants. Or, une demi-douzaine de pièces spacieuses, mais quasi démeublées, composaient tout le domaine. Marie Brusque était une petite bossue, sans âge déterminé, à la figure intelligente, expressive, qu'illuminaient deux yeux de braise. Son mari Antoine, ancien marin devenu cultivateur, était un beau gaillard, un mocco à la voix grave, tenant, sur un ton uni, des propos sensés, qu'il accompagnait d'un mouvement de tête, de haut en bas et d'un « voui, voui » approbateur. Il semblait ainsi se confirmer lui-même dans l'avis qu'il venait d'émettre. Dans les fermes méridionales, la venue du maître ne donne lieu à aucun propos d'obséquiosité, ni de flatterie. On se parle d'égal à égal ; à question exacte réponse précise : « Que faites-vous?... Où en êtes-vous?... Ceci et cela... Quelle est la dépense?... Quel est le gain?... Voyons vos livres. » Antoine tenait les siens avec soin. Sa femme avait aussi la garde et la surveillance d'un petit troupeau, ou escamote, d'une dizaine de moutons.

— Y en a-t-il un qui parle?... demanda Tiéou. Cette question insolite étonna le ménage Brusque, dont l'étonnement fit rire franchement Maguelonne, Cordion et Tressan. Jean n'avait jamais vu s'épanouir ainsi la belle Provençale, que ressaisissait alors toute la franchise allègre de sa race aux paupières ourlées.

— Un mouton qui parle!... Mais où as-tu vu celui-là, petit homme?... demanda finalement Marie Brusque.

— Eh mais, dans le troupeau du Fada.

A ce nom, Antoine Brusque marqua une grande vénération : « Plus fin berger que Fada Grandguil n'existe, ni ne se connaît à cinquante lieues à la ronde. Chacun peut lui demander un conseil. Chacun se félicitera d'avoir suivi le conseil.

— Aussi Tistet, son mouton, parle-t-il... certifia le baïle avec sérieux.

— Sainte Mère des Anges, il parle !... Mais comment parle-t-il? En langage chrétien?

Marie Brusque avait joint les mains, à la pensée de ce prodige inattendu. Il semblait qu'elle vît le mouton parleur. Tiéou, pinçant le nez et raclant du fond de la gorge, esquissa une pâle imitation de Tistet. Jean jeta à Nostradamus un regard qui signifiait : « On est bien sceptique, à Évenos, pour un pays d'apparitions ! »

— Quel temps fait-il ce soir, en ce moment?... demanda le sorcier à ses gens.

Comme si elle eût compris le sens caché de cette question bien simple, la bossue se signa, poussa un soupir et répondit : « Un ciel étoilé, baïle, malgré l'exiguïté de la lune. Mais il *en* passe certainement. »

Car elle savait que les âmes émigrent et que certains privilégiés peuvent les voir... « Voui, voui », fit son époux, ajoutant sa phrase favorite qui, chez lui, était un véritable tic : « Pareille chose a failli m'arriver... »

— Nous resterons ici trois jours, décida Tressan. Il nous faut quatre lits et trois chambres dont une pour Maguelonne et Tiéou. Marie nous fera sa cuisine habituelle et veillera aux approvisionnements. Si quelque chose manque, j'irai bien le chercher à Sainte-Anne. La montée me connaît, et la descente aussi. Je les ai faites assez souvent ! Comme linge et comme couverts, mes enfants, vous avez, n'est-ce pas, ce qu'il vous faut?

— Voui, voui.

— Comme draps de lit...

— Six paires de linceuls, tout neufs...

— Bigre ! fit Cordion, ne se rappelant pas que le linceul est simplement, en provençal, un drap.

Les fermiers n'avaient pas d'enfant. Mais tous les voisins en avaient, de sorte que Tiéou ne manquerait pas de société. Il aurait voulu retrouver le petit vacher, et il fit de lui une description qui jeta la perplexité chez les Brusque.

— C'est le jeune Faverin.

— Ou peut-être le petit Mouissale.

— Avait-il une cote bleue ou jaune?

— De quelle couleur était la vache?

Au bout d'un moment, les deux époux s'accordèrent sur ce point que ce devait être le petit Septème, le fils du charron. L'enfant courut aussitôt le retrouver. Il revint au bout de quelques minutes, le visage déconfit : « Ce n'était pas lui. »

— Eh ! qu'importe celui-là, ou un autre ! observa Marie Brusque,

qui mettait le couvert, bien que bossue, avec une étonnante agilité.

— Tu t'amuseras bien de toute façon.

— Dites, madame, dans quelle direction a-t-on le plus de chance de rencontrer le serpent de mer?

— Le serpent de quoi, mon petit?...

— Vous savez bien, la grande besti, qui hante les gorges d'Ollioules.

— Ah! oui, je sais, mais cette grande besti, si tu la rencontrais, te mangerait. Il vaut mieux que tu la laisses tranquille. D'ailleurs, ici, à Evenos, aucun de nous ne l'a jamais vue.

— Le bon Dieu non plus, personne ne l'a jamais vu ; cependant il existe. Le diable aussi. La bête de mer se cache : mais il y en a qui l'ont vue et, à ce que m'a dit mon père, l'arrière-grand-père Tressan, qu'on appelait l'Avi, l'avait vue.

Cependant, Nostradamus accompagné de sa fille, montrait à son hôte, avec le très antique village, origine de sa famille, le panorama incomparable. La vue sur les vallées et jusqu'à la mer d'un côté, à la Sainte-Baume de l'autre, était d'un dessin délimité et d'une perspective infinie. Le mage avait allumé sa pipe, désignait et nommait les vallons rocheux, les pinèdes, les sommets, les caps environnés d'une eau bleue. Il prenait plaisir à cet exercice qui prouvait, sous le soleil étincelant, l'infrangible précision de sa mémoire. A chaque détail, à chaque mas se rattachait un souvenir, généralement mélancolique, mais d'une poésie ensorcelante. Si bien que Jean ne put s'empêcher de s'écrier :

— Si vous aviez fixé cela, écrit cela, maître Tressan, comme vous l'énoncez, il n'y aurait pas de plus beau poème.

Mais le sage, avec un sourire modeste : « Quant aux poèmes, Mistral suffit et suffira éternellement, aussi longtemps que la Mère Provence donnera le lait de son langage à ses enfants. Mais ne connais-tu pas le proverbe : Qui répand son secret ne l'a plus. Ce qui me permet, de temps à autre, de rendre service à Jean ou à Pierre, c'est précisément que je me concentre, que j'accumule, que je médite, et que rien ne s'extériorise. Les moments où j'ai vu le plus clairement les choses, telles qu'elles se présenteraient dans le futur, sont ceux où, après une chaîne et une autre chaîne de remarques tirées des travaux de la terre, ou de mes lectures — qui parfois se rejoignent étrangement — je suis demeuré, en quelque sorte, immobile et muet, au milieu de mes torrents de songes. Les réponses, ici-bas, nous viennent sans que nous interrogions, sans que nous doutions, comme les miracles aux petits pâtres. Ce qui empêche l'esprit de voir, comme un troisième œil, c'est qu'il est encombré de remarques conventionnelles. »

Le soir de l'arrivée, après un repas silencieux et frugal, — mais où le pain et le vin étaient exquis, et comme l'essence même de la farine et de la grappe, — Tiéou étant couché ainsi que les Brusque : « Venez », dit Tressan d'un ton assuré.

Jean et Maguelonne le suivirent. La nuit, douce et lisse, était semblable à un écrin, éparpillé dans une brume d'argent, la brume d'octobre, expiration de l'haleine estivale. Comme ils franchissaient tous trois le seuil du mas, ayant le donjon en face d'eux, dans une disposition de l'âme très particulière, le médecin crut apercevoir à nouveau les formes spiraloïdes, tournant, dans le même sens dextrogyre, autour du corps agile de l'évocateur. Ce ne fut qu'une rapide phosphorescence. Nostradamus marchait d'un pas alerte, ainsi qu'un homme sûr de son fait. Il contourna le donjon, un mas écroulé, et amena ses compagnons à une plate-forme qui surplombait l'éboulement des rocs. Celui-ci semblait dater à peine de quelques secondes ; et n'eussent été les pins jaillissants, le transfert au premier âge de la planète eût paru complet. Cordion ignorait ce qu'éprouvait la jeune fille, étroitement serrée dans sa cape noire. Lui-même était à la fois heureux et anxieux. Heureux parce qu'il espérait le prodige tant attendu, qui lui permettrait de reconnaître le passage de son bien-aimé petit garçon. Anxieux, parce qu'il redoutait, ou qu'il ne se produisît rien, ou que ce fût tellement rapide que le regret en fût endolori. Au mouvement des lèvres du père et de la fille, celle-ci se tenant droite et même rigide derrière celui-là, il comprit que l'un et l'autre priaient. Il fit de même ; mais son rapprochement de la religion, tout récent, ne lui permettait pas encore de prier utilement, c'est-à-dire en mettant, sous chaque mot, toute la représentation mentale et tout l'essor mystique qui donnent son efficacité à l'invocation. Bref, il se sentait peu en état de transe et seulement soulevé par son désir d'être soulevé.

Depuis qu'il avait la promesse de Nostradamus, — dans la mesure où ces grâces infinies peuvent se promettre, — il attendait, avec recueillement et ferveur, cette minute surnaturelle. Il avait eu, en se la représentant, lui le néophyte, des semblants d'extase, et un afflux d'émotion à briser le cœur. Tout le reste avait disparu devant l'unique appétence de l'apparition passionnément souhaitée.

Or, le val tourmenté demeurait l'éboulement désert qu'il était depuis l'apparition sismique des montagnes. Entre les étoiles brillantes et la prière des trois humains, aucune interposition de présence quelconque n'était visible, ni sensible. Les choses du temps et de l'espace conservaient cette apparence dite normale, c'est-à-dire momentanément fixée, d'après laquelle les savants établissent

des lois, presque aussi fragiles que celles des codes. Dans de telles minutes naissent sans doute ceux pour lesquels jamais il n'arrive rien et devant lesquels ne se pose, le long de leur quiète vie, aucun problème. Le monde s'écroulerait d'un seul coup, leur confiance en sa stabilité est telle qu'ils descendraient, souriants, dans un abîme, selon eux truqué et matelassé. Les peuples, conglomérats de ces insouciants, ne se comportent-ils pas toujours comme si l'histoire n'existait pas?

Mais voici que subitement, et comme au signal d'un chef d'orchestre emplumé, les hibous, les huants, les chouettes, gîtés dans les crevasses et grottes d'Ollioules, commencèrent leur concert nocturne. Ces étranges animaux des ténèbres, comme émigrés de la lune devenue trop froide, ont gardé le grelottement épouvanté des espaces interplanétaires, le cri du gel dans la folle terreur. Ils le modulent, ce cri, avec un art presque égal à celui du rossignol, dont ils semblent la caricature, à l'autre pôle de l'oisellerie. Le chant du rossignol est d'un être qui a vu l'amour humain et en est demeuré harmonieusement stupéfait. Le chant du hibou et du chat-huant est d'un être qui a traversé le vide, et vu le chaos. Car toute clameur, tout chant, tout cri, est le réflexe d'une vision, ou d'une image, qui le commande, comme la partition commande à la voix.

— Rentrons, dit Tressan agacé, et redescendu sur le plan humain, par les déchirements de son tympan. Il n'y a qu'à céder la place aux nocturnes. Eux voient ce que nous ne voyons pas... Mais ce que nous verrons..., ajouta-t-il, en serrant, avec une affectueuse vigueur, le bras de Jean.

Ce fut tout. Maguelonne soupirait. Ils reprirent le chemin du mas. Comme ils se séparaient, après le bonsoir : « Demain, nous serons plus heureux, » dit le baïle. Hélas, qui peut répondre du lendemain !

Le jour s'était levé parmi une brume tiède, mais s'était aussitôt assombri dans des nuées grises, chargées d'orage. La matinée se passa gaiement. Le déjeuner fut plein d'entrain, grâce à Marie Brusque et à Antoine qui, tout en servant, racontaient les amusantes histoires d'un village, d'autant plus cancanier qu'il est comme séparé du monde, retranché sur lui-même et naturellement railleur. Là où les autres provinces insistent, ou développent, le peuple de Provence glisse et abrège. Il se plaît à laisser entendre et à suggérer. Son esprit n'est pas tarabiscoté, mais vient, comme au jeu de billard, par la bande. Il sollicite et il attend la participation de l'interlocuteur. Bien galège qui galège à deux.

Au début de l'après-midi, Cordion et Tressan allaient faire un bout de sieste, conséquence d'un aïoli de bonne race. Maguelonne

avait des comptes à épurer avec Marie Brusque. Tiéou déclara qu'il allait rejoindre les gamins du voisinage et notamment le petit vacher de l'arrivée, enfin identifié comme le fils de la veuve Pescadou, gardienne d'une propriété des environs.

A sept heures du soir, la nuit venant, l'enfant n'était pas encore rentré. Maguelonne étonnée, puis inquiète, envoya aux nouvelles la fermière et alla, elle-même, s'informer d'un autre côté. Les gosses du village avaient vu Tiéou prendre, vers quatre heures de l'après-midi, le chemin du Broussan. Il avait sa canne et sa musette et déclarait fièrement aux copains : « Je vais à la recherche du serpent de mer. » On avait cru à une fanfaronnade, ou à une plaisanterie. L'anxiété immédiate de Nostradamus et de sa fille frappa Cordion. Elle tenait à ceci que les gorges d'Ollioules sont, en fait, un immense labyrinthe, parsemé de trous et de grottes, où les dangers d'accidents sont innombrables, surtout la nuit. Le petit garçon était aventureux et, comme ceux de son âge, sans prudence. Il risquait de se perdre et de se dérocher. En outre, de larges gouttes de pluie commençaient à tomber, rendant les roches glissantes et les sentiers bourbeux.

Le médecin participait vivement à l'angoisse croissante de ses amis. Sa paternité en deuil, l'amour qu'il portait à Maguelonne, la grâce sauvageonne de Tiéou, son admiration pour Nostradamus, bien que peu prophète quant à sa maison (comme il arrive aux vrais prophètes), tous ces sentiments joints s'exaspéraient par les circonstances. Jamais la jeune fille n'avait encore versé en lui ces ondes de pitié sentimentale et sensuelle qui font, d'un amour inavoué, un tourbillon de muettes délices, allant jusqu'à une saveur sucrée du palais, jusqu'à un feu exquis le long des veines : « Partons à sa recherche, lui dit-il, nous le retrouverons certainement, avant peu. Mais il faut que le village entier s'y mette. » En quelques minutes, Evenos fut alerté. Une première équipe, sous la direction de Martin Tressan, alla au nord. Une seconde, composée seulement de Maguelonne et de Jean, vers Sainte-Anne, par le détour de la montagne. Une troisième, sous la direction des fermiers, vers la vallée du Cimail. Une quatrième vers les ravins, nommés, comme aux Baux, le Destel, du nom des fruits, talés ou véreux, qui tombent avant la maturité. L'avance que l'enfant avait prise ne pouvait être considérable. On devait le rattraper rapidement et, dès qu'il serait en vue, sonner du cor. Il était impossible qu'il échappât au réseau tendu. Chaque groupe portait plusieurs lanternes, bientôt ruisselantes, dont l'on frottait les verres épais avec des tampons de laine. On s'était aussi précautionné d'échelles de corde, pour le cas où il faudrait fouiller les grottes.

A trois kilomètres de là, saisi par la pluie, la nuit et la peur, le pauvre Tiéou s'était arrêté et abrité dans une anfranctuosité de roche, semblable à une mâchoire géante, mais édentée. Il était parti plein d'entrain, par le lacet montueux menant à Sainte-Anne, voyant se succéder, comme au cinéma, dans son imagination en feu et si tendre, Toulon, les calanques, le bateau, la mer, son serpent, soudain apprivoisé à la façon de la Tarasque ; entraîné par son projet et fredonnant un air favori de Maguelonne, sorti tout chaud du génie de Mistral, *le bâtiment vient de Majorque*, il badinait encore, courant et baguenaudant, quand le jour, brusquement, s'éteignit. C'est un phénomène constant en montagne, au creux des vallées, dès que le soleil est descendu, en quelques secondes, au-dessous des crêtes des sommets environnants. Le crépuscule est réduit à rien et l'âme, habituée au crépuscule, pour tous les degrés descendants et nostalgiques du sentiment et de l'esprit, en éprouve une sorte de vertige. Ce vertige s'empara du petit Provençal, en qui courait le sang, unique et puissant, d'une lignée de paysans contemplateurs, devenus contemplatifs, par l'approfondissement des mystères naturels. Il y avait en lui, venu de son père, génie inconnu et inexprimé et, par derrière son père, de ses ancêtres, un nombre incalculable de possibilités bienfaisantes, mais capables, par leur abondance même, de devenir nocives à leur porteur. Un tel enfant concentre en lui l'avenir immense, paysage de douleur et de joie, de découvertes et d'erreurs, l'avenir, explosif dans une grêle enveloppe, et qui commence, parfois, par briser celle-ci.

En même temps que la nuit, vint la pluie ; non la pluie convenable et policée des villes, tombant par averses régulières et lances verticales, dans une direction unique et maintenue ; mais la pluie oblique, fantasque, de la montagne, que le vent bouscule et pulvérise, qui profite des interstices de l'ouragan pour se déverser, par baquets et trombes d'eau ruisselantes et aveuglantes. La pluie, sur la mer, fait un frisselis, dont les vagues sont piquetées, puis huilées. En montagne, elle fait des torrents immédiats, qui courent et bondissent de tous côtés, déplaçant les pierres, creusant le sable et changeant les flaques du début en déversoirs pareils à des rapides. Telle était la pluie du « plantié » de Tiéou, et qui le força à se réfugier, trempé comme une soupe, dans le premier creux de roche venu ; « pourvu que ce ne soit pas une grotte », songeait-il en tremblant, de ses petits os entre-choqués ; car qui dit grotte dit mystère et serpent ; et la Besti, qu'avait souhaitée et cherchée le jeune fugueur, faisait maintenant son effroi. En haut, en bas, devant, derrière, de tous les côtés, il guettait, dans les plaques de ténèbres grises, ou d'un rouge sale,

qui s'abattaient avec les trombes d'eau, un corps gluant et immense, une gueule ouverte, des pattes courtes de crocodile gigantesque et des yeux caves, les yeux jaunes et fixes des ménageries.

La peur des enfants — comme celle des grandes personnes — est un fossé où l'on descend et au bas de laquelle il y a un mur. Elle est une chute qui mène à un infranchissable, et mêle ainsi, pathétiquement, et jusqu'à la défaillance du cœur, la sensation du haut en bas et celle du bas en haut. Son labyrinthe, assez restreint, comme dans les états violents, et non mystiques, de l'esprit, décrit ainsi des V majuscules successifs, où le patient roule, puis gît effaré. Jeune citadin, Tiéou serait mort, ou se serait évanoui. Habitué, comme il l'était, à la nature et à la montagne, il demeura tassé, pelotonné dans un coin, se faisant le plus petit possible, fermant les yeux pour ne pas voir, attendant que la trombe s'apaisât, pour tâcher de revenir à la maison. Il commençait à lui paraître que le bon Dieu pouvait bien le punir de son escapade, et il balbutia un bout de prière. Mais bien qu'il adorât son père et sa sœur, l'élan imaginatif du départ continuait, sous sa terreur, à lui masquer l'inquiétude où ils pouvaient être ; comme il lui avait masqué, lors de sa décision, le chagrin que leur causerait son absence.

Maguelonne et Jean, ménageant leurs forces, ne couraient pas. Chacun d'eux, tenant une lanterne, explorait méthodiquement, et tous les vingt mètres environ, la zone des rochers et des pins située de son côté, puis appelait très fort l'enfant par son nom. Ils entendaient, comme lointains, dans la montagne, les appels des autres groupes que leur apportait, puis leur emportait, la rage, diverse et contrariée, du vent humide. Les circonstances défavorables faisaient que Tiéou était en danger de mort ; et ils ne s'y trompaient pas une minute. La jeune fille ne sentait ni la pluie, qui trempait son corsage, ses cheveux, ses jupes, car elle ne pouvait songer à s'en abriter, ni les secousses rudes de la bourrasque. Elle sentait seulement le malheur contre lequel il fallait lutter, et, chose étrange, l'amour qu'elle portait à Jean, comme un auxiliaire dans cette lutte. Cet amour avait pris la forme surnaturelle de sa personne ; comme un feu sublime, sur une hauteur inaccessible ; comme un immense regret, plein de force, et à qui l'aveu, même indirect, était défendu ; comme un rythme nouveau des battements du cœur et du souffle respiratoire.

Jean Cordion, à quelques pas d'elle, et partageant son inquiétude, était aimanté de façon semblable. Il s'en voulait de ce restant d'animalité virile, qui le contraignait, quand leur recherche les rapprochait, dans la sente intermédiaire, à distinguer, en haussant sa lanterne, la silhouette de la chasseresse nocturne, ses vêtements collés

à son corps souple et plein, sa flexibilité harmonieuse. Il s'en voulait, mais mollement, et s'excusait sur ce sophisme que le but rachète les erreurs, ou les franchissements, qui permettent d'atteindre le but. S'il n'avait été passionnément et tacitement épris de la Provençale délicate, aurait-il, du même cœur, recherché son frère? Ainsi se dédoublait-il, en cette heure fiévreuse, qui lui donnait la solitude à deux, en lui retirant tout moyen d'en profiter, même par la plus lointaine et discrète allusion amoureuse.

Les autres chercheurs, disséminés dans la montagne, indifférents au déchaînement de l'averse, attendaient toujours que Tressan eût une révélation de l'au-delà, sur l'endroit où se trouvait son fils. Ils connaissaient les dons singuliers de leur ancien concitoyen, dont s'entretenaient les pâtres et les charretiers, quelquefois aussi le facteur, originaire de Saint-Remy, comme les Tressan l'étaient d'Evenos. On racontait que mieux qu'Esparron, et que quelques autres, il savait voir les événements à distance, prédire l'avenir, évoquer les morts et qu'on l'appelait, pour ce, Nostradamus. La discrétion naturelle aux Provençaux empêchait qu'on interrogeât, là-dessus, ni l'intéressé, ni même ses fermiers, les Brusque. Cependant la chose était notoire, et il semblait peu conforme aux talents éminents d'un sorcier qu'il fût incapable de résoudre, en quelques minutes, l'énigme du « plantié » de sa progéniture.

Tressan, fouillant l'obscurité pluvieuse de sa lanterne, et comprimant sa terrible anxiété, n'était pas le moins troublé de la défaillance de ses facultés surnaturelles. Mais, se reprochant aussitôt un manque possible d'humilité, laquelle est le levier du monde, et le suprême recours des faibles, il priait intérieurement, et ne cessait de répéter ces formules consacrées et rituelles, auxquelles il n'est pas défendu d'ajouter, mentalement, une supplication plus nette, et de circonstance. Car c'est un fait, que l'esprit humain peut, en cas très grave, faire une oraison jaculatoire sur plusieurs plans, devant le regard, à la fois universel et précis, du Divin Maître. Il demandait de retrouver son fils sain et sauf; il promettait un pèlerinage aux Saintes-Maries, un autre à Rochefort en Gard. Il demandait que ses péchés, dont aucun n'était contre l'esprit, fussent punis sur lui, non sur ses enfants. Cet effort intérieur, accompli avec scrupule, ne l'empêchait pas de diriger savamment les recherches; car le souvenir des escarpements d'Evenos, des moindres tournants et des précipices, ainsi que des cirques de pierre, lui était revenu d'un seul coup. En toute autre occasion, l'immensité d'une pareille tâche — retrouver un petit garçon, dans la nuit, au milieu d'un chaos, de pierres! — lui fût apparue et l'eût sans doute découragé. Ici,

elle le stimulait et sa haute silhouette, fendant la nuit et le vent, donnant des ordres, indiquant la direction, était d'un chef, respirait la puissance, maintenait confiante la troupe des chercheurs.

Cependant voici que, dans un apaisement du déluge et des cataractes célestes, le son enroué, dramatique et prolongé d'un cor, comme en ont les pâtres des montagnes, parvint aux oreilles de Tiéou. Ce son inespéré lui rendit cœur, lui montra qu'on était à sa recherche. Un moment, il hésita, dans la crainte, non d'une gronderie, qu'il savait devoir être douce, mais de la honte du retour piteux et des railleries des camarades. Puis l'instinct de conservation fut heureusement le plus fort. Il mit ses petites mains en porte-voix, et, de toutes ses forces, cria : « Au secours, papa, au secours ! »

« Grand Dieu... on a répondu... c'est lui... mon Tiéou !... » Et déjà Maguelonne s'élançait, butait contre une pierre dure, glissait, se relevait, courait dans la direction de l'appel. Jean suivait en courant, aussi ému qu'elle. De divers côtés, des sonneries semblables retentissaient et les feux des lanternes se rapprochaient les uns des autres, pareils à des vers luisants, mobiles à travers l'obscurité. Tressan arriva juste à temps pour trouver sa fille agenouillée, ruisselante, décoiffée, mais bien heureuse, couvrant de baisers l'enfant, qui sanglotait et demandait pardon. Sa joie paternelle fut traversée d'une terreur aiguë, car au fond de la grotte, nettement visible, en raison du montant et des deux bras clairs, qui se détachaient sur la nuit, il venait d'apercevoir une croix blanche. C'était la même qu'il avait vue naguère, quelques heures avant la mort de sa femme, et jadis, avant la mort de son père.

Avec cette merveilleuse spontanéité, qui appartient au peuple du Rhône et de la mer, ceux d'Evenos improvisèrent, presque à tâtons, avec des branches arrachées aux pins, une civière, où furent étendus côte à côte, sous un amas de vêtements de laine, — car ils grelottaient — le frère et la sœur. Tout le monde riait et parlait à la fois. Les lanternes prirent la tête et la queue du cortège, sous la direction de Tressan, auprès duquel marchait Jean Cordion. Le médecin remarqua, à son silence, la préoccupation intime du bon sorcier, lequel venait pourtant de réussir la plus difficile des entreprises. La pluie avait cessé ; mais une brume d'eau persistait dans l'atmosphère sombre, où couraient des nuages plus sombres encore. Comme on approchait du village, la route succédant au sentier, et le pas cadencé devenant possible, les porteurs entonnèrent le *Jean de Nivello — Cadet Rousselle* de la Provence — qu'hommes et femmes reprirent joyeusement au refrain. Histoire de faire comprendre de loin que la recherche avait abouti, que l'enfant était sain et sauf.

Jean de Nivell' a tres enfants,
L'un es bourreou, l'autre es songeant
Et l'autr' escapat de galero,
Leissetz passa Jean de Nivello,
Mai, mai, mai cependant,
Jean de Nivell' es bouen enfant.

Au mas du Triste, dans la pièce du bas, un feu flambant était allumé en hâte. On déposa, devant lui, la civière. Puis tous les hommes durent sortir, et les commères, sous la direction de Marie Brusque, déshabillèrent entièrement Maguelonne et Tiéou, leur mirent du linge et des vêtements chauds. Le petit garçon était déjà remis et consolé. La jeune fille tremblait d'une forte fièvre et ses mâchoires s'entre-choquaient. Elle voulut toutefois remercier les sauveteurs de son frère, qui se séchaient les uns les autres, tordaient les vestes trempées d'eau de pluie, riaient et plaisantaient, improvisaient de nouveaux couplets. Antoine Brusque était allé chercher à la cave quelques bouteilles de vieux vin. Il avait pris, dans une armoire, un long bocal, renfermant du cachat pressé, qu'on appelle aussi fromage de moût, parce que macéré dans la carthagène, un autre bocal de thon à l'huile, des olives, du saucisson, des figues et du pain. Assis auprès de sa fille étendue, Nostradamus lui tenait la main. Tiéou déclara qu'il voulait se lever et prendre, lui aussi, quelque aliment. N'était-il pas le héros de la fête et celui qui avait, pendant une heure, exposé à la pluie et à la bourrasque tout un village !

— Écoute, petit, lui dit M. Sorgue, le facteur, aux applaudissements de tous, la prochaine fois que tu feras semblable plantié, choisis un meilleur temps qu'aujourd'hui.

Tous, hommes au cœur chaud, belles filles aux yeux ardents, vieilles sensées et branlant la tête, vieux qui en avaient vu de toutes les couleurs, parents d'enfants morts à la guerre et d'autant plus sensibles à la compassion, tous témoignaient à Maguelonne une affection apitoyée.

— Il vaudrait mieux qu'elle allât se coucher.

— On sent que cette fièvre s'installe... On devra lui mettre une boule aux pieds.

— Le bruit et les rires vont la fatiguer, la pauvre.

— Si l'on allait chercher, à Sainte-Anne, moussu Mouzergue.

— Zou, j'y vais, moi...

— Prends la carriole du forgeron... non, plutôt le cheval, pour faire vite.

M. Mouzergue était un médecin réputé, et qu'on demandait dans toute la région. Il habitait dans la vallée, à Sainte-Anne d'Evenos. Mais il était parfois en tournée. Une discussion amicale et zélée s'engagea pour savoir à quel autre praticien on aurait recours, si celui-là n'était pas disponible.

Antoine Brusque intervint :

— Nous perdons du temps. Au cas où moussu Mouzergue serait absent, il n'y aurait qu'à chercher celui d'Ollioules. Dépêchez-vous, on dirait que la jeune baïlesse va s'évanouir.

Elle était devenue toute pâle, en effet. A ce moment, Jean Cordion, dont la qualité était ignorée, et auquel Tressan, dans son trouble, oubliait d'avoir recours, dit simplement : « Je suis médecin de marine, j'ai une longue pratique et, en attendant le docteur Mouzergue ou un autre, je puis toujours faire une piqûre d'huile camphrée. Il faut pour cela monter mademoiselle dans sa chambre. Mais quelqu'un a-t-il de l'huile camphrée? »

Chacun regarda son voisin. Nul ne possédait ce remède. C'était tant pis que l'huile simple ne fît pas l'affaire! Quelqu'un rappela que, dans une propriété, à mi-côte, il y avait un dispensaire de pharmacie, résultat d'un vœu à Notre-Dame de Lourdes, et dont la gardienne du castel avait la clé. Pendant qu'on y courait, Maguelonne, toujours évanouie, et dont le cœur — Jean s'en assura — battait fortement, mais irrégulièrement, fut portée à l'étage supérieur et étendue sur son lit, par les femmes. Tiéou pleurait, commençant à se rendre compte des conséquences de son escapade. Tressan, rempli des plus noirs pressentiments, se tenait debout au chevet de sa fille.

Léon Daudet.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA POLITIQUE DES CONSERVATEURS ANGLAIS

Ramenés aux affaires par une vague de fond dont la violence rappelle, mais en plus fort, la vague libérale de 1906, les conservateurs, après leur victoire du 29 octobre et la discussion de M. Ramsay Macdonald (4 novembre), s'empressèrent d'assumer le pouvoir que le roi leur offrait (6 novembre).

Un cabinet Baldwin fut immédiatement constitué, avec un apparat somptueux : quarante-huit membres, en y comprenant les sous-secrétaires et les secrétaires parlementaires ! Mais le nombre importe peu, à côté de la qualité. L'idée directrice de M. Baldwin semble avoir été surtout de rétablir l'unité conservatrice, de façon à éviter pour l'avenir les effets désastreux de la scission de 1922. Aussi, parmi les ministres, rencontre-t-on beaucoup des anciens collaborateurs unionistes de M. Lloyd George. Lord Curzon se voit décerner le poste archihonorifique et archimanœuvrier de lord président du Conseil et leader de la Chambre des lords. Son vieux fauteuil du *Foreign Office* passe à M. Chamberlain.

Un choix qui a fait gloser est celui du ministre des Finances. Avec une dose de courage peu ordinaire, M. Baldwin l'a offert à un ex-libéral, converti de la onzième heure, M. Winston Churchill. La destinée a d'étranges retours. Il y a trois ans, lors de la victoire libérale, M. Winston Churchill visait ouvertement l'Échiquier. Il ne l'obtint pas : c'est à sir Robert Horne qu'il échut. Peut-être le dépit, assez visible alors, de M. Winston Churchill, se retrouve-t-il à l'origine de

sa volte-face politique? C'est possible. En tout cas, il obtient de ses nouveaux alliés ce que ses compagnons d'avenir lui avaient refusé. Dix fois ministre, il a une grande expérience. Si sa présence aux côtés de M. Baldwin agace un certain nombre de conservateurs, elle ne paraît pas déplaire aux libéraux. Elle rassure, en effet, tous les adversaires du protectionnisme. Aussi bien, M. Baldwin proclame-t-il très haut, toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, que les élections ne se sont nullement faites sur une question de tarifs et que les conservateurs n'ont pas reçu mission de modifier de fond en comble le régime douanier du pays.

Le pays leur a confié une mission plus vaste et plus haute, qui dépasse les frontières de leur parti. C'est ce qu'a bien compris la presse conservatrice, à la suite de son chef : « Le premier ministre a franchement reconnu, déclame le *Glasgow Herald*, que beaucoup parmi ceux qui nous ont accordé leurs voix n'appartenaient pas à notre parti. Le pays a déclaré, avec une clarté qui se manifeste rarement dans les luttes électorales, qu'il repoussait toute révolution violente. » C'est ce que, sous une autre forme, se chargea de notifier au « gouvernement » des Soviets, le nouveau ministre des Affaires étrangères, M. Chamberlain.

On se rappelle qu'en quittant le pouvoir, M. Macdonald laissait extraire un admirable projet d'accord anglo-bolcheviste, qui faisait du bas de laine anglais le pourvoyeur de la Révolution mondiale, ou du moins qui acheminait l'Angleterre à ce rôle extravagant. On se rappelle aussi que les élections furent faites sous le coup d'une divulgation, celle d'une lettre adressée par le sieur Zinovief au chef des communistes anglais, pour lui recommander la destruction du régime. Il était trop facile aux Soviets de crier à la forgerie pour qu'ils ne le fissent pas. Mais ils ne réussirent à convaincre personne. Fort du jugement populaire, M. Chamberlain notifia donc à la Russie, par deux mots d'une concision frigide, 1° qu'il n'était pas disposé à recommander au Parlement les traités du 8 août ; 2° que la lettre Zinovief, malheureusement trop authentique, ne permettait à aucune discussion de se produire et que la propagande à laquelle se livrait, du consentement du gouvernement, la troisième Internationale, était incompatible avec les engagements pris.

On écartait, ce faisant, la ratification des traités, mais on ne revenait pas sur la reconnaissance *de jure*. Cela est assez étrange. En effet, la presse anglaise conservatrice n'a pas assez de larmes pour déplorer l'envoi à Moscou de M. Jean Herbette par le Cartel des gauches. Or, M. Austen Chamberlain, plus qu'autorisé par l'opinion et par les faits à revenir sur les malencontreuses concessions consenties

aux Soviets par les libéraux et les travaillistes, laisse passer l'occasion sans la saisir par les cheveux. Pourquoi? D'abord, comme je l'ai dit, affaire de modération propre à M. Chamberlain. Ensuite, désir de maintenir avec la Russie des relations officielles qui permettent, le cas échéant, de soutenir les modérés. Oh! les modérés de Russie, encore qu'ils remportent, par la force des choses, quelques succès, leurs contingents sont bien faibles, bien timides, peu ambitieux. On espère, à Londres, qu'une ambassade à Moscou sera de nature à les encourager. On espère qu'à la faveur de troubles quelconques, de besoins urgents, il sera possible de mettre en demeure les extrémistes d'adopter, une fois pour toutes, les mœurs principales, sinon totales, des pays civilisés, tandis que par un mouvement concerté de bascule, on dépêchera des menchévistes plus ou moins apprivoisés à leur succession. Par une route un peu divergente, l'Angleterre est donc arrivée, vis-à-vis de la Russie, exactement au palier où nous sommes. On a parlé très fort et puis on reste, sinon amis, du moins en relations tolérables.

Ce souci de ne rien rompre, de tout ménager, — dont, soit dit en passant, lord Curzon aurait bien dû s'inspirer dans les affaires gréco-turques — se retrouve dans la politique anglaise vis-à-vis de l'Allemagne. Là aussi on parle fort, très fort. Les experts militaires anglais ne s'expriment pas autrement que nos généraux sur le péril allemand. Ils le sentent comme nous le sentons. Réagissent-ils comme nous le ferions? Non.

Ce même besoin de temporiser, tant qu'il n'y a pas urgence déclarée, conduit les hommes d'État anglais à des conclusions qui, à nous, logiciens, paraissent en désaccord total avec leurs prémisses. Depuis la chute de M. Macdonald, vendu au désordre, l'ordre anglais renaissant ne s'est pas comporté vis-à-vis de nous avec l'efficacité désirable. On reconnaît au *Foreign Office* que l'Allemagne fabrique et dissimule des armes et l'on a pourtant hâte d'évacuer Cologne.

Cette question tragique du désarmement, de la sécurité, se ramifie dans tous les débats existants, pour les contaminer. Libéraux et conservateurs sont à peu près d'accord à ce sujet pour adopter une attitude identique, quelles que soient les divergences d'avis qui les motivent. Francophiles ou francophobes parlent le même langage, tiennent les mêmes propos : « Tout en restant à Cologne pendant la courte période précédant l'évacuation de la Ruhr, nous n'y resterons *pas un seul instant de plus*, » dit le *Westminster Gazette*, et le *Times* : « Espérons que le *Reich* pourra prendre vis-à-vis de sa propre organisation militaire des mesures qui rendront l'évacuation possible *avant qu'il soit longtemps*. » Les nuances, s'il y en a, sont infimes.

Avec beaucoup de raison les conservateurs ont rejeté le protocole de Genève, cette foudre sans bras pour la porter, du moment que les États-Unis ne font pas partie de la *Ligue*. Comment envisager sérieusement le moindre régime de contrainte international, sans y adjoindre Washington? Il y a toute une partie de l'Amérique et même de l'Asie où l'on ne saurait concevoir la moindre sanction sans la coopération des États-Unis. Or, cette coopération, ils la refusent. Prenez une carte, retirez-en les surfaces contrôlées par les États-Unis, la Russie, l'Allemagne, souvenez-vous des velléités d'indépendance de toute une partie de l'Amérique du Sud, de la Suisse même et des Scandinaves, et osez ensuite, à charge de ne pas sombrer dans le ridicule, de parler de désarmement.

La vérité, c'est que sur ce terrain de l'arbitrage, du désarmement, on est condamné à patiner sur place, tant que le tassement économique ne sera pas un fait accompli, tant que des principes communs n'auront pas ressaisi l'Europe. L'Internationale *communiste* est jugée et condamnée, l'Internationale *catholique* n'a pu sortir de ses langes ; qui se chargera de réunifier la pensée politique du vieux monde? On parle d'Internationale *fasciste*. On voit mal le nationalisme français, dans l'état actuel de rébellion germanique, fraterniser avec les bandes de Ludendorff.

Les seules solutions possibles, efficaces, honorables, une Rhénanie indépendante ou un traité de garantie réciproque avec la France, l'Angleterre n'en veut pas. Sur ce point, la *Société des Nations* lui semble devoir conserver son monopole.

Faut-il le dire? Avec Genève, Londres n'est pas d'une entière bonne foi. Volontiers on recourt à la *Société des Nations* pour se débarrasser d'un fardeau ou d'une responsabilité incommode ; on renvoie à elle comme on renvoie à la Commission, dans tous les Parlements du monde, quand il s'agit d'esquiver une demande pressante sans avoir à se prononcer. Par ailleurs on envoie promener la même *Société*, toutes les fois que son investigation pourrait être gênante. Témoin les différends avec l'Égypte. Témoin les différends avec l'Irlande. Hier encore, le gouvernement de Dublin ayant fait enregistrer au secrétariat genevois son traité avec la métropole, le *Foreign Office* a protesté énergiquement contre une pareille procédure, sous prétexte que l'Irlande et l'Angleterre ayant le même souverain, la *Société des Nations* n'avait pas à s'immiscer dans leurs relations. L'État libre a fait remarquer, non sans raison, qu'il était inscrit parmi les membres de la *Société* tout comme un autre État et qu'il avait droit, comme ses confrères, à une voix bien à lui, lors des votes.

Pour parler net : qu'il s'agisse de l'Allemagne, de la France ou de

l'Irlande, l'Angleterre cherche dans la *Société* une juridiction *complaisante*. Le jour où la moindre suspicion de particularité ou même d'indiscrétion paraît à redouter, on remise la *Société* dans ses montagnes, à jouer le *Ranz des vaches* en attendant des plaideurs moins chatouilleux. En 1919, l'Angleterre, pour accroître sa masse et son prestige, exigea des voix pour les grandes « communautés » de son Empire, mais elle repousse la contre-partie logique de cet avantage, l'immixtion possible de la *Société* dans les discussions entre elles et ses « libres » associés. Jusqu'à présent, cette option bizarre n'a donné lieu qu'à des malaises ; il pourrait se faire par la suite que ce cumul devînt impraticable, si plusieurs Dominions s'entendaient pour réclamer contre Londres, de connivence avec quelque grande puissance, la juridiction sociale.

Quoi qu'il en soit, ne chicanons pas trop l'Angleterre sur ses mœurs politiques, pour autant qu'elles ne nous incommodent pas trop. L'arrivée au pouvoir des conservateurs a déterminé dans le monde un assainissement véritable. Il n'était que temps. Souhaitons que la modération universelle de M. Chamberlain ne leur fasse pas dépasser le but.

Est-ce un tort de rattacher les déclarations britanniques sur l'évacuation de Cologne à la signature (2 décembre) du traité de commerce avec l'Allemagne? C'est là un geste gros de conséquences et dont on a peu parlé dans la presse française. Pour la première fois depuis la guerre, les Allemands ont traité d'égal à égal avec leurs anciens ennemis. Ils ont réussi à conclure un arrangement, préférable à celui qui était en vigueur avant 1914.

Oh ! tout le monde n'a pas vu d'un bon œil la conclusion de cet accord. Les gens de mer, contre lesquels on va faire jouer la concurrence des bras allemands, en matière de recrutement d'équipages, protestent. Les industriels, les commerçants s'inquiètent : une fois votées les mesures qui délivreront les Allemands de la *diminutio capitis* dont ils demeuraient chargés depuis la guerre, ils pourront ouvrir en Grande-Bretagne des succursales de leurs banques et s'adonner à des industries métallurgiques autres que celles du fer. Les Anglais profiteront-ils en Allemagne des avantages compensateurs qui leur sont assurés, autant que les Allemands en Angleterre? L'opinion, pourtant favorable dans son ensemble à la signature du traité, n'est pas sans redouter quelques-uns de ses effets. Seule l'expérience révélera si ces craintes se traduiront par un désaveu de l'attitude, adoptée par tous les gouvernements anglais depuis 1919 et qui tend à remettre l'Allemagne en possession de la plupart de ses avantages internationaux.

C'est cette attitude, au fond, qui s'oppose à un règlement équitable des dettes interalliées. A force de favoriser l'Allemagne, on dessert la France. Il est impossible, n'est-ce pas, de favoriser deux maîtres. Peu à peu tout le poids des exigences anglaises, hypnotisées par le retour au *statu quo* d'avant-guerre, glisse sur notre nuque et nous écrase.

Tout a été dit en ce qui concerne l'iniquité, la maladresse des réclamations britanniques. Ce refus de procéder à une revision globale de nos accords financiers, cette hâte à mettre la main sur notre dépôt en or, cette âpreté à tirer le maximum de nos imprudences de 1916, ce dédain d'un risque très grave, celui de liguer contre l'Angleterre ses débiteurs continentaux, médiats ou immédiats, depuis la Russie jusqu'à la Yougoslavie en passant par l'Italie et par la France, cette inattention voulue pour la correspondance générale des gains et des pertes résultant de la guerre, tout cela, Bainville l'a exposé au jour le jour dans *l'Action française*. Je n'y pourrais revenir qu'en le répétant.

Et pourtant un souci impérieux de la paix du monde oblige à souhaiter une entente, plus que cordiale, avec l'Empire britannique. Seuls des fous pourraient envisager de gaieté de cœur sa destruction, voire son trop grand affaiblissement. La civilisation menacée a besoin de l'Empire. Mais ce besoin qu'elle en a, faut-il encore que les principaux intéressés en ressentent la sensation. On ne se maintient pas au haut d'un pareil pinacle sans rendre quotidiennement des services extraordinaires. Que le précédent de l'Empire romain éclaire les Anglais. C'est pour avoir cédé à la manie de la fiscalité, c'est pour avoir négligé leurs armées que les Romains ont péri. En ne prêtant pas une attention suffisante à la valeur stratégique du Rhin, en écoutant trop ses banquiers, l'Angleterre pourrait bien se rendre antipathique à ceux-là mêmes dont elle a besoin et qui ont besoin d'elle.

L'Angleterre trouvera-t-elle le moyen d'équilibrer son budget, de contenter ses argentiers, sans indisposer la France, l'Italie, et leurs débiteurs de l'Europe centrale? L'avenir de la civilisation est peut-être suspendu à son ingéniosité en cette matière.

René Johannet.

LES LETTRES

IMAGES DE LA GUERRE

Il n'est jamais trop tard pour parler des livres écrits sur la dernière guerre. Ces documents seront du plus vif intérêt jusqu'à ce que la prochaine éclate et nous réduise en pourriture. On ne se lasse pas d'évoquer, entre anciens soldats, les souvenirs de la mobilisation, des premiers combats en pantalon rouge, des tranchées éternelles, on les rabâche, et dans les mêmes termes, comme jadis les vieillards, Sébastopol ou Reischoffen, et peu à peu ils se déforment, ils s'effacent, ils deviennent la légende attendrissante d'une vie terrible, sans doute, mais colorée, insouciante et noble, d'une vie où brillait au moins l'espérance de la victoire et de la paix.

M. Jacques Arthuys (1) est le premier à dire qu'on lit tout ce qui touche les combattants comme on lirait du Balzac ou les mémoires de Lenôtre, récits d'événements « pleins d'intérêt, sans doute, mais passés, passés ». Erreur profonde, ajoute-t-il, et il nous contraint, bien que nous en ayons, à voir que la guerre n'est pas finie, que les combattants ont été frustrés de la vraie et seule victoire, laquelle eût consisté à entrer en Allemagne, que les non-combattants, en dépit de toute leur bonne volonté, n'ont pas compris, ne comprennent pas encore les combattants, que ceux-ci d'ailleurs n'ont point su s'y prendre pour imposer leur volonté salutaire. M. Arthuys

(1) Nouvelle Librairie nationale.

aurait pu présenter ses observations et ses conclusions sous une forme concrète, saisissante pour les esprits frivoles et paresseux ; il a préféré un exposé abstrait, d'une logique rigoureuse, où brille de temps à autre la brusque fusée d'une anecdote ou d'un propos révélateur. Mais c'est un plaisir sain et réconfortant pour l'intelligence que donne cette observation impitoyable, ce mépris allègre des préjugés et des paradoxes, cette ironie sans venin, mais non sans vigueur, cet aveu franc, mais non désespéré d'une faillite : « Nous pouvons dire qu'à la guerre, l'on s'est fatigué, l'on est mort pour une gloire, une patrie et une civilisation qui, toutes trois, par la faute des embusqués et des politiciens, gisent aujourd'hui par terre. »

Aussi n'est-ce pas sans réconfort que nous nous tournons vers ceux qui nous présentent une image véridique de cette grandeur et de cette misère.

M. Georges Girard nous fait voir, nous fait entendre, une compagnie d'infanterie depuis la sortie de la caserne jusqu'à la bataille de la Marne. Toutes les parties de ce sujet ne sont pas neuves : après l'immortel *Gaspard*, les écrivains ne se sont pas privés de peindre les départs fleuris, les adieux dans les gares, les arrivées au front. C'est sans doute qu'à côté des trois premiers mois de la guerre, les douze interminables trimestres qui ont suivi se distinguent mal dans la mémoire des hommes. Mais ne reprochons pas à M. Girard d'avoir choisi un sujet facile, car un sujet si souvent traité est un sujet difficile. Et puis, il avait ses raisons de le prendre : il s'est proposé d'illustrer cette phrase de von Kluck, épigraphe de son livre : « ...Que des hommes ayant reculé pendant dix jours, que des hommes couchés par terre et à demi morts de fatigue puissent reprendre le fusil et attaquer au son du clairon, c'est là une chose avec laquelle nous n'avons jamais appris à compter, c'est là une possibilité dont il n'a jamais été question dans nos écoles de guerre. » A vrai dire, ce rétablissement imprévu, miraculeux, en lisant *les Vainqueurs*, nous le sentons à peine. L'auteur décrit les choses exactement comme les voyait un soldat dans une escouade, c'est dire que le lecteur ne voit rien. Rappelez-vous la bataille de Waterloo dans Stendhal.

J'admire très sincèrement que M. Girard, écrivant peut-être après l'armistice et à coup sûr longtemps après la première Marne, ait pu si bien faire abstraction de tout ce qu'il a appris et compris par la suite. Son tableau est d'une vérité irréprochable. On voit bien qu'il n'est pas un romancier populaire, mais un chartiste ; il a le goût délicat et la probité du bon historien. A lire *les Vainqueurs*, je suis

sûr que plus d'un de ceux qui n'ont pas fait la retraite se sont dit : ça n'a pas été aussi terrible que je croyais. A ce propos, citons un trait admirable : la veille de la victoire, quand un officier d'artillerie passe au galop, hurlant tout joyeux : « Ça y est ! Ça y est ! on les tient, on les arrête... », le caporal bâille et se recouche, disant seulement : « Même pas moyen de dormir tranquilles ! » Une sorte de bonne humeur verbale surnage, à la surface de toutes les misères. Comme les paysans de Montaigne qui nomment les maladies de noms tout simples, les vainqueurs de la Marne ont une manière de dire les choses, un vocabulaire qui les rend moins tragiques. Certes, il n'est pas nécessaire de se mettre à parler argot pour acquérir du courage et de la constance, mais cette façon triviale qu'ont les soldats, et généralement les hommes jeunes, vivant en troupe, d'exprimer leurs sentiments, y compris leurs pires douleurs, cette pudeur gaillarde, est d'un exemple salutaire pour les gens qui s'écoutent trop, qui prennent trop volontiers au tragique leurs petites affaires. Tout ce qui empêche de gémir est fort bon. D'ailleurs, en dépit de cette joviale simplicité, M. Georges Girard ne laisse pas de ménager ses effets. Beaucoup de ses chapitres forment de petites nouvelles, aboutissant à un geste héroïque, à un mot mémorable, et parfois un nom familier, mêlé à la fiction, Vauquois, Psichari, nous fait tressaillir. Ce tableau allègre, sans prétention et sans négligence, est un éloge aussi, sans emphase et sans amertume. La lecture des *Vainqueurs* est recommandée aux neurasthéniques de tous les partis.

*
* *

On ne s'attendait pas que M. Philippe Barrès peignît la guerre dans un dessein aussi simple, et d'un style aussi impersonnel que l'auteur des *Vainqueurs*. S'il n'avait pas exprimé les aspirations d'une riche sensibilité romanesque avec des rythmes particuliers, nous aurions été désappointés ! Or, toute la critique a salué l'apparition de *la Guerre à vingt ans* en déclarant sa joie que le fils soit digne du père, prolonge un peu parmi nous la présence du disparu. Cette continuité a quelque chose de royal. Qu'un homme qui a connu « ce privilège de voir l'intelligence la plus haute se pencher en jeux affectueux » vers son enfance, garde encore, et pour longtemps, la marque de l'hérédité et de l'éducation, rien de mieux. Le premier livre de M. Philippe Barrès est plein de Barrès tout court. Le sommaire des chapitres rappelle celui des romans idéologiques. Et que de phrases reprennent la « chanson heurtée, elliptique ! » Feuilletons,

au hasard : « Sous ce ciel fortuné, une musique s'élève, aiguë, immobile, d'un lyrisme poignant... C'est dans ce ciel limpide qu'une jeune âme pleine d'espérance entrevoit *le prochain néant*... Il perdait un paradis et *de vibrants complices*... Des hommes meurent, les meilleurs de France, auxquels je n'ai pas su me joindre ; des jeunes femmes sont tournées vers eux, dont je ne sais pas mériter une pensée... J'aimerais qu'un jeune individu fût enrichi de toutes les expériences de la guerre, qu'il fût patiné, au feu, des tons qu'à l'ordinaire seul apporte le temps, et qu'ainsi paré des richesses de deux âges, il devînt digne de *quelque gloire et du plus bel amour* : « Lutte, se dit-il, cours encore ta chance et la chance française. » Au passage, nous avons reconnu aussi dans ces phrases des thèmes barrésiens, le thème barrésien par excellence, qui est l'instinct de l'exaltation. Tout ce livre respire cet admirable sentiment dont la jeunesse a le privilège, le don de soi. (Plus tard, si l'on se donne, c'est afin de s'oublier, on a moins de naïveté dans le sacrifice.) Ce petit Alain est plein de bonne volonté, de docilité, il s'applique avec fierté à faire de son mieux, il adore son capitaine, le capitaine d'Amboise, au « beau visage de viveur glacé » ; ses amis, Gui, Pratz, l'aviateur Paul, ont des âmes et des allures de jeunes pages. Alain n'est vraiment heureux qu'une fois passé aux chasseurs à pied et dans la sphère lumineuse d'une Américaine, « entre la bravoure et la grâce ». Mais à la dernière page du livre, l'auteur dépasse encore ce cycle un peu voluptueux en même temps qu'héroïque : il voit le profit qu'on tire de ce bouleversement de l'âme, cause du retour aux sources de l'émotion et de l'élan : « Ce romanesque né de la guerre porte, pour des êtres affligés par un tel drame, l'énergie d'un redressement providentiel. »

Lyrique sans emphase, grave sans contention, *la Guerre à vingt ans* est aussi un recueil d'observations nettes, d'un réalisme familier mais non vulgaire. Là encore, on parle argot, on s'ébroue en farces puériles, mais la triste vérité est toujours drapée de poésie. Que de traits justes, que de croquis saisissants ! A mon avis, il y en a même trop. Dans sa joie d'avoir vu tant de choses nouvelles pour lui, Alain ne se tient pas de nous raconter tout. C'est le bavardage de la jeunesse enthousiaste qu'on écoute avec un sourire d'admiration. Mais l'on peut être sûr que M. Philippe Barrès, s'inspirant de la forte concision du maître, trouvera par la suite des effets saisissants dans l'expression de ce qui lui est propre. Il possède déjà l'aisance naturelle d'un jeune prince, cet élan et ce sourire que les conquérants ne sauraient plus avoir. Quelle prodigieuse avance sur tous les écrivains de sa génération ! On a hâte de voir ce beau rejeton

s'écarter du tronc paternel, pousser des branches aussi vastes et chargées de fruits moins amers.

* * *

Comme M. Georges Girard, M. Pierre Champion est un historien de profession, et déjà illustre. L'un a étudié, dans une compagnie d'infanterie, l'état d'âme des vainqueurs de la Marne, l'autre dans la section d'infanterie qu'il commandait, celui des paysans bretons pendant la guerre. Là non plus, pas de vain lyrisme, pas même trace d'une mise en œuvre artistique, autrement dit, pas de littérature. La sobriété de ce livre décourage le critique. Il n'y a qu'à admirer, en silence, et ce que nous montre M. Champion, et le talent qu'il a de nous le montrer.

Comme l'*Histoire* de Michelet s'ouvrait sur un tableau de la France, le livre de M. Champion s'ouvre sur un petit tableau de la terre bretonne. Après cette évocation du Finistère, parcouru au temps de la paix, l'auteur décrit, suivant un plan invisible de monographie, les Bretons à la guerre, attitudes, costumes, chants, jeux, fêtes religieuses, mots typiques, état moral. Leur grand souci, c'est la terre. « Leur cœur est au village et leur esprit tourné vers les champs pacifiques. » Quel supplice que celui des soldats paysans emprisonnés dans cette terre martyrisée, rendue infertile, à qui le retour des saisons rappelait « la suite de bienfaisants travaux, tout ce qu'ils n'avaient plus ». Les intellectuels étaient-ils plus à plaindre? Dans la seconde partie du livre, M. Champion nous fait connaître Denis, son ordonnance et son ami, Françoise, la femme de celui-ci, et à travers les lettres de Françoise, la vie de toute la Bretagne pendant la guerre. Ces portraits sont peints d'après nature, ces lettres sont authentiques. L'auteur ne brode pas plus que s'il s'agissait des parents de Jeanne d'Arc. Celui qui n'a fréquenté, en fait de paysans, que les paysans du Centre, et non pas ceux que M. Daniel Halévy a étudiés dans le beau livre de ce nom, mais, par exemple, les Beaucerons et les Solognots, celui-là connaît le cultivateur comme dur à la peine, âpre au gain, égoïste, aimant la gaudriole et ne reculant pas devant rien, parfaitement insoucieux de toute idée religieuse, somme toute, âme basse, si l'on tient au mot d'âme. Pour celui-là, quelle révélation que ces Bretons croyants, graves, avant tout et par-dessus tout dévoués au devoir! Françoise travaille de l'aube à la nuit, à en tomber malade, et presque chaque jour, avant la veillée, elle écrit à Denis non pour se plaindre, mais pour le rassurer et le tenir au courant. Lui, de la ligne de feu, il dirige les tra-

vaux, pense à tout et l'on garde ses lettres pour ne rien oublier. Ils sont aussi réservés dans l'expression de leur tendresse que dans la confidence de leurs peines. Jusqu'aux enfants, jusqu'aux petits domestiques, tous ont des délicatesses admirables, d'étonnantes trouvailles, d'une poésie qui fait pâlir toute littérature. Et puis, quand c'est la paix, ou que « du moins on le dit », Denis n'est plus de ce monde. « La ferme était restée en bon état, et toutes les choses allaient bien. » A présent, c'est le beau-frère de Françoise, amputé d'un bras, qui dirige la ferme avec elle. Il s'est marié. Et l'on devine que la veuve souffre d'en voir un autre que son Denis commander, de voir une autre femme heureuse et maîtresse sous son toit. Mais elle ne se plaint pas. « La passion du peuple de France, se demande M. Champion, qui l'écrira jamais? » Mais c'est lui qui vient de l'écrire ! « Ce bon peuple de France était celui des métayers et des cultivateurs, de tant de pères de famille, des pauvres gens qui ne possédèrent jamais rien, ou si peu, et qui jamais n'ont marchandé leur peine. » Ce peuple, qui depuis un siècle n'a guère reçu que de mauvais conseils et de mauvais exemples, que plus que jamais l'on s'acharne à dépraver, sa vaillance et sa générosité nous confondent. Devant tant de souffrances acceptées si patiemment, devant une si belle fidélité à la règle des mœurs, les récriminations, les crises morales, les aventures et les désordres des bourgeois citadins paraissent tout à coup bien misérables. D'autre part, on admire que ce peuple de baptisés, de travailleurs et de pères de famille se laisse gouverner par une troupe de mécréants, de bavards et de célibataires. Veuillot s'écriait déjà, il y a plus de cinquante ans : « Moi, chrétien catholique de France, vieux en France comme les chênes et enraciné comme eux ; moi, fils de la sueur qui arrose la vigne et le blé, fils de la race qui n'a cessé de donner des laboureurs, des soldats et des prêtres, sans rien demander que le travail, l'Eucharistie et le sommeil à l'ombre de la croix... je suis constitué, déconstitué, reconstitué, gouverné, régi, taillé par des vagabonds d'esprit et de mœurs... Ces gens-là sont venus des pays d'hérésie, des juiveries errantes, de lieux pires encore, des cavernes et des terres maudites où le nom de Jésus-Christ n'est pas connu... Mon âme n'espère pas avec eux, leurs cœurs ne battent pas avec mon cœur. »

Robert Lejeune.

LES BEAUX-ARTS

COMÉDIE MUSICALE, MUSIQUE DE SCÈNE ET MÉLODRAME

A mesure que décline le drame lyrique, les jeunes compositeurs multiplient leurs efforts dans des directions nouvelles. Déjà, dans le genre du ballet et de la comédie musicale, ils ont fait leurs preuves : *Fâcheux*, d'Auric, *Biches* de Poulenc, *Isabelle et Pantalon*, de Roland-Manuel. La musique de scène les tente aujourd'hui : Auric vient d'écrire ses délicats entr'actes pour *Malborough s'en va-t-en guerre* et ses spirituelles ironies pour *le Mariage de M. Le Trouhadec;* Jacques Ibert a commenté le plus finement du monde *le Jardinier de Samos* de Charles Vildrac ; Honegger, qui rehaussait hier *Saül* et *Antigone*, nous donnera bientôt sa musique de scène pour *la Tempête*. Tous se détournent, au moins momentanément, du drame lyrique.

La raison n'en est pas, à coup sûr, dans l'antique préjugé dont Saint-Evremond se faisait l'écho et dont *le Rêve* de Bruneau, puis *Louise* de Charpentier, eurent à souffrir : « Il y a une chose dans les opéras tellement contre la nature que mon imagination est blessée : c'est de faire chanter toute la pièce, depuis le commencement jusqu'à la fin, comme si les personnages s'étaient ridiculement ajustés pour traiter en musique et les plus communes et les plus importantes affaires de leur vie. Peut-on s'imaginer qu'un maître appelle son valet ou qu'il lui donne une commission en chantant? »

On se rappelle aussi ce que dit le maître à danser au bourgeois

gentilhomme : « Lorsqu'on a des personnages à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers, et il n'est guère naturel en dialogue que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions. »

Au nom de la raison, du naturel et de la vraisemblance, c'est nier l'art. Du moment que l'art est un jeu et une convention, il sied d'en admettre d'abord les règles, et c'est faire preuve d'une incompréhension artistique absolue — comme en firent preuve, à propos de *la Brebis égarée* de Darius Milhaud, la majorité des auditeurs et une bonne partie de la critique — que d'accabler un compositeur parce qu'il a fait appel à la musique à propos d'événement ou sur des paroles que ces auditeurs estiment, en vertu du préjugé dont nous parlions tantôt, n'être pas « musicables ».

En réalité tout est « musicable », à condition que le rôle de la musique soit en chaque cas très nettement défini : il y a la manière, comme disait le prince d'Aurec, et c'est un problème à résoudre. Les jeunes compositeurs ont parfaitement conscience de cette difficulté, et rien n'est plus intéressant que la diversité des solutions qu'ils proposent.

Cette solution est de beaucoup plus aisée dans le style de l'*opera-buffe* que dans le style soutenu. Les *opera-buffa* de Cimarosa observent très rigoureusement le débit rapide des paroles, et cette volubilité musicale est toujours naturelle : voyez le *Figaro* de Rossini. M. Tiersot a très bien montré comment, dans la scène du donneur de livres du *Bourgeois gentilhomme*, Lully a su faire se dérouler les répliques dans un mouvement ininterrompu.

Mais cette volubilité chantée suscite toujours une atmosphère d'enjouement et de comique. C'est ce qui rend si délicat le problème dans le style musical soutenu quand il est chargé de traduire les platitudes de la conversation. Il importe à tout prix d'en écarter l'élément comique qui naît, en ce cas, de la disproportion, confusément perçue par l'auditeur, entre le lyrisme inhérent à la musique sérieuse et la trivialité voulue d'un texte.

Pour comble, les compositeurs se sont toujours complu à accentuer eux-mêmes ce divorce en livrant à la musique, par excès d'humour, les textes les plus saugrenus : on connaît les litanies de plain-chant de Foutou sur une prose qui célébrait les vertus des engrais animaux ; le jeune Francfortois Hindemith, dont Paris jusqu'à présent n'a appris à connaître que le lyrisme à la fois scolastique et passionné, a mis en musique des annonces de journaux ; Darius Milhaud s'est diverti à traduire en sons des prospectus de machines agricoles. Le

rire intelligent naît alors non point du fait qu'un texte prosaïque et saugrenu est mis en musique, mais parce que cette musique est exactement la même que celle qui traduirait un texte poétique sérieux.

Cette question si délicate des rapports du texte et de sa musique a depuis longtemps fait l'objet de recherches théoriques et pratiques. L'un des systèmes qui a été le plus souvent proposé, et dont la musique de scène n'est en fait qu'une application spéciale, est ce qu'on appelle, en jargon de théâtre musical, le mélodrame.

Il ne s'agit nullement, on s'en doute, du mélodrame de d'Ennery et de l'Ambigu, mais bien de cette forme d'art, déjà ancienne, où la musique soutient une action déclamée. On en a des exemples, à la vérité incomplets et presque théoriques, dans le *Pygmalion* de Rousseau (1770) en France, et, en Allemagne, dans l'*Ariane* et la *Médée* de Georges Benda, qui datent de 1775 (*Ariane* fut jouée à Paris en 1781). C'était ce que Mozart, que cette forme avait vivement intéressé, appelait l'opéra sans chanteurs, et qu'il a employée dans *Zaïde* et dans *Sémiramis*.

Mais la méthode n'était encore qu'embryonnaire. « J'ai imaginé, dit Rousseau dans ses *Réflexions sur l'Alceste italien de M. le chevalier Gluck*, un genre de drame dans lequel les paroles et la musique, au lieu de marcher ensemble, se font entendre successivement, et où la phrase parlée est en quelque sorte annoncée et préparée par la phrase musicale. » L'effet de cette combinaison, note-t-il encore dans son *Dictionnaire de musique*, est ce qu'il y a de plus énergique dans la musique moderne. « L'acteur agité, transporté d'une passion qui ne lui permet pas de tout dire, s'interrompt, s'arrête, fait des réticences durant lesquelles l'orchestre parle pour lui ; et ces silences ainsi remplis affectent infiniment plus l'auditeur que si l'acteur disait lui-même tout ce que la musique fait entendre. »

Ainsi conçue, la méthode a abouti à la musique de scène, qui prolonge par un commentaire les scènes parlées, ou les annonce, ou les rehausse. A cet égard l'habileté de Georges Auric, dans les deux musiques de scène qu'il a fait jouer à la Comédie des Champs-Élysées à quelques semaines d'intervalle, est remarquable. Non seulement la musique accompagne la pièce, mais elle crée elle-même son propre scénario, elle a son existence personnelle dont on mesurera toute la valeur lorsqu'elle sera, comme nous l'espérons, portée au concert.

Mais on peut concevoir une autre forme de la musique soutenant le drame. Dans la musique de scène — du moins celle qui répond à son but — la liaison est réelle entre le texte et les sons, mais elle n'est pas continue. L'idéal du mélodrame serait cette liaison continue

et véritable. On entend dire qu'il y a antinomie irréductible entre le son de la parole et le son de l'orchestre. Sans doute, si le déclamant manque d'esprit. Mais la voix qui parle a ses harmoniques : tout le problème consiste à les accorder avec les harmoniques de l'orchestre.

Que ce problème puisse être résolu, c'est ce qu'a montré Ida Rubinstein en quelques scènes du *Martyre de saint Sébastien* où elle a réussi, au milieu de détestables erreurs, à trouver des intonations parlées qui s'accordaient musicalement avec l'orchestre. On peut sans trop de peine concevoir que l'acteur varie son intonation au gré de l'orchestre — le *Pierrot lunaire* de Schœnberg donne des indications en ce sens — et l'on peut assez bien entrevoir une forme d'art libre où, de même que jadis la réalisation de la basse était laissée au joueur de clavecin ou d'orgue, la réalisation vocale serait abandonnée au goût du déclamant-chanteur.

Ce serait le véritable « parler musical », effroi des musiciens, où les harmoniques de la voix qui parle, tout en conservant le débit de la conversation, s'ajusteraient en chaque instant au ton de l'orchestre. Cela n'est point facile ; rien en art n'est facile ; mais c'est une possibilité bien intéressante à laquelle on souhaite que de jeunes musiciens appliquent leur esprit et leurs soins.

Elle ruinerait enfin complètement cette illusion par quoi le compositeur croit avoir tout fait, quand il a, vaille que vaille, badigeonné de musique les paroles d'un livret. Mais chaque livret est un cas particulier, à propos duquel, chaque fois, le problème de la forme se pose toujours nouveau. Et l'on ne fait rien sans l'esprit de finesse. Louons Auric, Ibert, Roland-Manuel, Honegger et Poulenc d'en avoir et d'en user.

André Cœuroy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Me DEMANGE

Me Edgar Demange vient de mourir. Avec lui, c'est un grand nom du Palais — un peu oublié aujourd'hui — qui s'en va.

Il était né en 1841 *à Versailles. Sa famille était originaire de l'Est, d'opinions conservatrices et catholiques, et il était fils d'un officier de cavalerie. Il avait épousé la fille du général Ambert. Inscrit au barreau de Paris, en* 1862, *il fut quatrième secrétaire de la Conférence des avocats en* 1864 *et reçut alors le prix Liouville.*

Il avait vingt-neuf ans lorsqu'en mars 1870, *il eût à défendre, devant la Haute-Cour de Tours, le prince Pierre Bonaparte, accusé du meurtre du journaliste républicain Victor Noir. Il assistait Me Leroux et obtint l'acquittement. Devant la même juridiction, il assista peu après un des inculpés de l'affaire dite des « Blouses blanches ». Son client, un nommé Baury, fut condamné, mais rendu peu après à la liberté par la révolution du Quatre-Septembre.*

Dès lors, la réputation du jeune avocat devait aller en grandissant. Et son nom, pendant une trentaine d'années, fut mêlé à toutes les causes criminelles fameuses.

En 1878, *il plaide pour l'étudiant en médecine Lebiez, nietzschéen avant la renommée de Nietzsche, qui avait découpé une femme en morceaux et était allé ensuite tranquillement faire une conférence sur les doctrines de Darwin et sur l' « évolution » qui condamne dans l'espèce humaine les faibles à disparaître devant les forts.*

En 1882, *il plaide dans l'affaire Fenayrou, le crime du Pecq, qui*

passionna alors l'opinion publique et les journaux. En 1884, *il est l'avocat des frères Ballerich.*

En 1887, *il assiste Pranzini devant la Cour d'assises de la Seine. Son nom est désormais dans toutes les bouches.*

Le crime de Pranzini, dont, tout enfant, il nous souvient d'avoir vu la reproduction grossière dans les kaléidoscopes des champs de foire, avait excité une universelle horreur. L'assassin était un Levantin, beau parleur et bellâtre, qui, après avoir vécu toute sa vie aux crochets des femmes, avait fini par en tuer une pour la voler de ses bijoux. La victime, Marie Regnault, dite Régine de Montille, était une femme entretenue qui, de temps en temps, s'offrait le caprice d'une « fantaisie ». On la retrouva égorgée dans son lit avec un couteau de boucher. La femme de chambre et sa fille, une enfant, avaient été aussi tuées, avec la même arme.

En dépit des preuves accablantes qui pesaient sur lui, Pranzini nia toujours. Me Demange prononça pour lui une plaidoirie éloquente, un peu théâtrale, qui le classa comme un des successeurs de Lachaud et de Chaix d'Est-Ange. Pranzini fut condamné à mort et exécuté, mais il avait fait la réputation de son défenseur.

En 1888, *Me Demange défend le général Caffarel, dans l'affaire Wilson. En* 1893, *on le trouve à la barre, dans l'affaire du Panama, pour M. Antonin Proust. En* 1894, *il plaide pour l'anarchiste Fenéon, dans le procès des « Trente », puis pour le fameux Arton. Il est encore l'avocat du docteur Lagarrige, celui de Mlle Schneider, dite de Sombreuil, dont les démêlés avec le député boulangiste Vergoin firent jadis tant de bruit, celui du marquis de Morès, qui avait tué en duel le capitaine Mayer. Comme tout cela est aujourd'hui lointain! Et qui se souvient, sinon quelques témoins attardés, de toutes ces vieilles affaires?*

Enfin, en 1894, *Me Demange assiste le capitaine Dreyfus devant le conseil de guerre de Paris. Mathieu Dreyfus, frère de l'accusé, avait, on le sait, demandé à Waldeck-Rousseau de se charger de l'affaire. Waldeck-Rousseau refusa, mais désigna Me Demange, qui accepta.*

En 1899, *Me Demange est aux côtés de Me Labori, pour plaider le second procès Dreyfus à Rennes. Il s'était réservé plus particulièrement la question de droit, tandis que, par ses attaques furibondes, Me Labori s'efforçait d'intimider les juges et d'embrouiller les souvenirs des témoins. On n'a pas oublié les pages admirables écrites au jour le jour par Maurice Barrès dans le prétoire de Rennes, dans la fièvre et la fureur des partis s'affrontant face à face : « Labori, c'est la trompette des étrangers et des mercenaires lancés à l'assaut de la France... De tels hommes, quand on verse en eux leur provision de soupe et d'alcool, s'élancent en mugissant... Me Demange, avec la componction d'un*

maître d'hôtel qui passe le turbot, pose des questions à Zurlinden et à Chanoine. » On ne pouvait mieux définir deux tempéraments et deux méthodes.

La plaidoirie de Me Demange à Rennes occupa deux audiences. Uniquement et strictement juridique, elle ne satisfit qu'à moitié les partisans de l'accusé.

Mais Me Demange, plaidant pour Dreyfus, comme il devait plaider plus tard, en 1918, — ce fut sa dernière grande cause — pour M. Joseph Caillaux, devant le Sénat constitué en haute-cour de justice, eut toujours la prétention de ne parler qu'en avocat, non en homme politique. Il croyait avoir fait sienne la devise de Chaix d'Est-Ange : « Ma voix appartient à tous et je n'appartiens à personne. »

Au physique, Me Demange était grand, solide et robuste. Il avait un large visage coloré, tout rasé et encadré de favoris blancs, à l'ancienne mode. Sa voix de baryton avait été magnifique. Il en tirait des éclats soudains, des précisions métalliques, qui ajoutaient, pour le public, à la chaleur un peu factice de son argumentation. En plaidant, il aimait se frapper la poitrine, taper sur la barre, agiter ses manches. Cela faisait toujours beaucoup d'effet, mais les observateurs de sang-froid ne pouvaient pas ne pas remarquer qu'il n'y avait pas toujours harmonie parfaite entre la solidité du raisonnement et la vigueur du pectus.

C'était bien l'ancienne école, sentimentale et pathétique, celle de Lachaud et de Chaix d'Est-Ange, à peine mise, quoi qu'on ait dit, au goût du jour. Le ton en paraissait un peu déclamatoire, les moyens en semblaient un peu désuets, aujourd'hui où Me Henri-Robert a mis à la mode, dans l'éloquence judiciaire, la brièveté, la sobriété, poussées parfois presque jusqu'à la sécheressse.

Néanmoins, la jeune génération, tout en suivant d'autres maîtres, ne refusait pas à Edgar Demange l'hommage de son admiration. Elle lui gardait, en tout cas, celui de son estime et de son respect. Même les adversaires des causes qu'il lui arriva de soutenir, s'inclinaient devant son talent et sa probité. Me Demange est mort pauvre, dans son appartement modeste du quai de la Tournelle. C'est tout dire...

Ce fut tout de même une bizarre destinée que la sienne!...

Il était né et il avait vécu dans un milieu conservateur, à tendances bonapartistes (il fut l'ami de Paul de Cassagnac). Avocat de Dreyfus et de Caillaux, il aura cependant mis son éloquence au service de ces deux noms, qui ont été les drapeaux des partis d'anarchie et de révolution.

Il est de ces ironies étranges et amères dans la vie des hommes et dans la vie des peuples...

***

Le Théâtre : *Le mariage de M. Le Trouhadec.*

Nous pourrions prendre aujourd'hui un petit air de triomphe, et nous écrier : « Nous vous l'avions bien dit ! » Presque seul dans un concert d'éloges qui nous étonnait sans nous ébranler, nous soutenions que M. Jules Romains n'était pas né auteur comique. Le succès de *Knock* semblait parler contre nous. Aussi bien, ne niions-nous point que M. Romains fût un auteur fort habile, capable d'attraper son public et de faire illusion. Mais entre ce pouvoir et le don comique, il y a une grande différence.

Le succès de *Knock* s'expliquait de dix façons. D'abord, la pièce était, dans son genre, aussi réussie que possible. Ensuite, il est bien vrai que M. Romains s'est composé une clientèle, par l'action combinée de plusieurs moyens. Son talent d'abord, qui n'est pas niable. Par ailleurs, M. Romains a de l'énergie, de l'aplomb, de la confiance en soi. Ces qualités en imposent d'autant plus qu'il les met au service d'une doctrine. M. Romains est un des rares écrivains vivants qui fassent figure de chef d'école. L'unanimisme ne dispose point d'une troupe nombreuse de partisans, mais, comme il est commun en pareil cas, ils suppléent à leur faible nombre par l'ardeur et l'activité. Et il y a toujours, dans Paris, un public à qui les affirmations de doctrine et les airs de supériorité font impression. Enfin, M. Romains ne répugne pas à la publicité, et il juge sans doute qu'en ces matières on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Les communiqués ou articles qu'il répand dans la presse à l'occasion de chacune de ces pièces rendent un son qui n'est pas agréable. M. Romains n'est pas modeste, c'est le moins qu'on puisse dire. Et l'on n'exagérera rien en ajoutant que ses procédés de publicité sont un peu gros.

Ces libres critiques ne nous dispensent pas d'éprouver à l'égard de M. Romains des sentiments de sérieuse estime et, dans une large part, de sympathie. Avec ses défauts et ses qualités, c'est quelqu'un. Il cherche le succès, il aime la publicité, soit, on le lui reproche à cause du rang qu'il occupe, mais enfin il ne passe pas les bornes. C'est un écrivain, qui mérite d'être traité en écrivain. (Par parenthèse, pourquoi ce normalien, de qui la langue est toujours si châtiée, emploie-t-il le mot *emprise* dans le sens de prise, comme ceux qui ne savent pas le français? Parmi la troupe de commerçants illettrés qui exploitent l'art dramatique, il doit à coup sûr être tiré à part, traité avec les règles qu'on réserve aux gens convenables. Pour toutes ces raisons, loin de triompher aujourd'hui, nous nous affligeons presque d'avoir eu trop raison. Comment un homme si intelligent a-t-il pu se tromper à ce point? Comment a-t-il pu nous donner

une comédie aussi vide de tout comique que ce *Mariage de M. Le Trouhadec*?

La justice oblige à déclarer qu'à part un petit acte raté, *Amédée et les messieurs en rang*, jamais il n'avait commis erreur semblable, et la différence est grande entre *le Mariage de M. Le Trouhadec* et les deux autres pièces comiques du même auteur. Nous pensions que, l'expérience éclairant chez lui l'intelligence, il progresserait, s'assouplirait, prolongerait la série de ses succès de manière que nous resterions en posture de Zoïle, avec notre réserve fondamentale quant à ses dons comiques. Nous n'allions pas jusqu'à désirer qu'il nous donnât si cruellement raison.

Les qualités que nous reconnaissions de bonne foi en ses pièces précédentes, où sont-elles passées? Ce n'est même plus habile. Le succès a-t-il donc gâté M. Romains au point qu'il croit n'avoir qu'à paraître pour vaincre? Mais allons-nous pouvoir donner idée du vide vertigineux de cette invraisemblable comédie?

M. Le Trouhadec, toujours aussi bête et de plus en plus célèbre, est toujours sous puissance de Mlle Rolande, l'actrice de qui il a fait la conquête facile dans *M. Le Trouhadec saisi par la débauche*. Un jour, un directeur d'un journal parisien vient proposer à ce crétin savant la présidence d'un grand parti politique, qui sera le parti des honnêtes gens. Ce parti combattra en faveur de la repopulation. Il est donc indispensable que M. Le Trouhadec se marie et ait beaucoup d'enfants. Tout est réglé à l'avance : il épousera Mlle Geneviève, fille de la baronne Gentil-Durand, Egérie du parti. Cette jeune personne n'est plus de la première fraîcheur, et elle est bossue. M. Le Trouhadec n'élève aucune objection. Il consulte simplement, ainsi qu'il a coutume, son élève M. Bénin, qui joue près de lui les Scapin (*M. Le Trouhadec saisi par la débauche*, passim).

M. Bénin déclare qu'il prendra la direction du parti politique, et le directeur de journal, à son tour, n'élève point d'objection. L'affaire ainsi convenue, M. Le Trouhadec n'a plus qu'à se débarrasser de Rolande. Celle-ci survient, le géographe lui annonce qu'il l'a assez vue et Rolande le regarde de travers en méditant sa vengeance.

Il est difficile d'imaginer exposition plus creuse ni plus lente. La figure du directeur de journal est d'une banalité, d'un convenu qui désarçonnent, l'invention comique d'une pauvreté qui stupéfie. D'autant que M. Romains, dans ses communiqués à la presse, a annoncé des intentions de grande satire politique, et voilà ce qu'il nous offre comme satire politique : un directeur de journal qui demande à une femme de chambre bretonne son avis sur le problème des domestiques nègres ; un parti qui prend un chef au hasard et qui choisit un serin ; et ce parti qui, pour piper les crédules, imagine de s'intituler le parti des honnêtes gens ! En vérité, les admirateurs de M. Romains sont donc encore à l'âge heureux de la toute petite enfance, qu'ils peuvent s'amuser de ces plaisanteries innocentes?

Ou alors, quelles belles âmes ce doit être, candides, pures, qui n'ont jamais entendu rien de rien, qui s'émerveillent de tout et qui se tiennent les côtes au régal d'une satire de cette envergure, d'un comique de cette originalité, de cette puissance et de cette profondeur?

Le second acte montre la première réunion du comité du parti dans une salle de culture physique. Pourquoi? Pour rien, parce que l'étonnant M. Romains et ses étonnants amis trouvent cette invention très savoureuse et très cocasse. M. Le Trouhadec arrive, flanqué de M. Bénin qui a convoqué dans ce gymnase un médecin et une somnambule. Le médecin fera passer à M. Le Trouhadec, derrière un paravent, un examen pour savoir s'il est encore capable d'avoir des enfants. Ici, arrivent des plaisanteries qui jettent peut-être dans l'extase les amis de M. Romains, mais qui nous obligent à gazer sérieusement, en faisant à cet auteur l'honneur de nous étonner qu'il recoure à de pareils moyens : non seulement M. Le Trouhadec est reconnu bon pour le service, mais on nous révèle qu'il a reçu de la nature cette particularité sur laquelle Luther se fondait pour accorder à Philippe de Hesse le droit à la polygamie. Après cette incursion dans le scatologique, M. Romains va faire un petit tour dans l'unanimisme : M. Bénin dresse les cinq membres du comité directeur du parti à développer en eux l'âme collective, c'est-à-dire à proférer en chœur un certain nombre d'absurdités. Est-il exagéré de dire que de telles trouvailles comiques attestent une pauvreté d'invention qui laissent pantois? Pour finir l'acte, on voit arriver une vieille dame excitée, la baronne Gentil-Durand, qui voudrait bien se faire épouser par l'émule du margrave de Hesse. Puis revient Mlle Rolande, qui manifeste pour la seconde fois l'intention de se venger.

Le troisième acte se déroule dans le salon des Gentil-Durand, où les cinq du comité directeur, le directeur de journal et M. Bénin tiennent une sorte de grotesque concile politique. Puis, M. Le Trouhadec est laissé seul avec la baronne, à qui il demande la main de sa fille. La baronne attendait qu'il demandât la sienne, mais elle ne témoigne pas l'ombre d'une rancune ou d'une mauvaise humeur et elle est la première à insister pour que Geneviève accepte la main de l'absurde géographe. Geneviève conserve aux approches de la trentaine l'innocence d'une toute petite fille. Elle ne veut point épouser Le Trouhadec parce qu'il est trop vieux, et que tout le monde lui a dit qu'à cet âge on ne pouvait pas avoir d'enfant. Or, elle ne voit pas autre chose dans le mariage que les joies de la maternité. On la laisse en tête à tête avec Le Trouhadec qui, pour la toucher et la convaincre, tente de lui faire comprendre ce qu'il y a d'avantageux et de glorieux dans son cas, c'est-à-dire de lui laisser deviner la particularité révélée par l'examen médical. Voilà à quelle basse inconvenance M. Romains a recours pour tenter de faire rire, et jusqu'où le fait tomber son impuissance à inventer de véritables situations comiques.

Geneviève ne comprend que vaguement, comme on imagine. Mais à la scène suivante, paraît la perfide Rolande qui, pour se faire épouser par Le Trouhadec, a imaginé de déclarer qu'elle va être mère. Elle rencontre Geneviève, et lui en fait à elle aussi la confidence. A cette nouvelle, comme le spectateur s'y attend, le visage de Geneviève s'illumine : puisque cet antique géographe est capable de se reproduire, elle le réclame pour mari et elle fait une scène à sa mère, qui voudrait accaparer pour son usage personnel l'avantageux Le Trouhadec.

Au dernier acte, l'imposture de Rolande est démontrée ; cette révélation devrait suffire à détromper Geneviève. Elle n'y prend pas même garde, elle épousera Le Trouhadec, chef du parti des honnêtes gens, définitivement discipliné par M. Bénin.

Il est rare que, dans l'ouvrage d'un débutant inexpert, on puisse relever autant de gaucheries, révélatrices d'une pénurie de moyens presque extraordinaire. Nous n'offensons pas M. Romains en jugeant que la nature lui a refusé le don comique à un point exceptionnel. Il connaît tous les maîtres, il possède les recettes, il les applique selon la formule. A l'ordinaire, il les applique avec intelligence. Mais la vanité, cette fois, a serré sur ses yeux son bandeau. M. Romains fabrique aujourd'hui de la comédie exactement comme les médecins de Molière fabriquaient de la médecine.

On serait plus indulgent pour lui s'il n'affichait des prétentions si démesurées à son talent. Il a voulu donner ici non une comédie, mais la grande farce lyrique et libérée de toute contrainte. C'est pourquoi, si bon mécanicien à l'ordinaire, il a cherché à demeurer dans l'illogique et dans l'absurde. Il n'a que trop bien réussi en ceci, car il est allé à l'incohérence en oubliant que la farce exige une logique de l'absurde. Ne l'entreprenons ni sur la folie des situations, ni sur le vide infini des caractères. M. Romains avait jusqu'ici une réponse triomphante. Il disait : « Qu'importe la façon dont j'obtiens le rire si je l'obtiens? » Et c'était, en vérité, un argument très fort. Aujourd'hui, nous ferons la réponse inverse et nous dirons à nos lecteurs : « Il se peut fort bien que ce soit nous qui errions, nous ne nous prétendons pas juge infaillible. Loin de nous la pensée de vous détourner des ouvrages de M. Romains. Au contraire : allez les voir, et jugez. De lui ou de nous, vous verrez bien qui a raison. »

Que M. Romains ne croie pas que nous le repoussons de gaieté de cœur. Nous passons notre temps à batailler contre le théâtre du boulevard, le théâtre des commerçants et des mercantis : nous voudrions voir en tout écrivain authentique un allié naturel. Convictions, intérêt même, tout nous inciterait à aimer M. Romains. Mais d'autre part, mais avant tout, nous ne voulons pas qu'on puisse retourner contre nous l'argument et nous dire : « Vos écrivains? Mais regardez donc ce qu'ils font au théâtre, et vous comprendrez peut-être mieux le succès des pièces du boulevard. Ne criez donc pas

si fort contre ceux qui amusent. Vous et les vôtres, vous êtes sinistres. »

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LES DETTES INTERALLIÉES. — *La note anglaise relative aux dettes de guerre est remise à Paris le 7 février. Elle contient certaines concessions. Toutefois l'Angleterre demande chaque année le versement d'une somme fixe à débattre et celui d'une partie de nos recettes dans les annuités allemandes. L'Angleterre n'a donc qu'une confiance modérée dans le plan Dawes.*

FRANCE. — *Discussion à la Chambre sur le maintien de l'ambassade au Vatican. M. Herriot déclare qu'il n'y aura plus d'ambassadeur, mais un simple chargé d'affaires pour l'Alsace-Lorraine (2 février).*

— *Trois communistes sont arrêtés à Tunis pour complot contre la sûreté de l'Etat (5 février).*

— *La Chambre des députés vote un projet de loi établissant, dans certaines conditions, la réquisition des blés (6 février).*

— *A Marseille, des troubles graves se produisent à l'occasion d'une conférence donnée par le général de Castelnau. Les catholiques sont assaillis par des révolutionnaires armés. Deux catholiques sont tués. Il y a plus de cent blessés (10 février).*

— *Le procureur général à la cour de Paris requiert, sur plainte de M. Léon Daudet, une nouvelle instruction sur la mort de Philippe Daudet. Le conseiller Laugier en est chargé (12 février).*

— *M. Philippe Berthelot, ancien secrétaire général des Affaires étrangères, est réintégré (12 février).*

— *A Grenoble, le Congrès des Socialistes S. F. I. O. décide de continuer envers le cabinet Herriot la politique de soutien (12 février).*

— *Nouvelle baisse brusque du franc. La livre sterling monte à 93 (14 février).*

ALLEMAGNE. — *Les scandales financiers se multiplient. Les journaux révèlent que le Reich a employé une partie du produit de l'emprunt Dawes à indemniser les « magnats » de la Ruhr pour la résistance passive (2 février). L'ex-chancelier Bauer, convaincu de corruption, doit donner sa démission de député (6 février). L'ancien ministre Hœple est arrêté (10 février).*

— *En Prusse, la coalition de gauche subit de rudes assauts. Le socialiste Braun, président du Conseil, remet sa démission, le 5 février, devant l'attitude des populistes. L'ancien chancelier Marx est nommé à sa place, le 10, avec une faible majorité.*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31970.